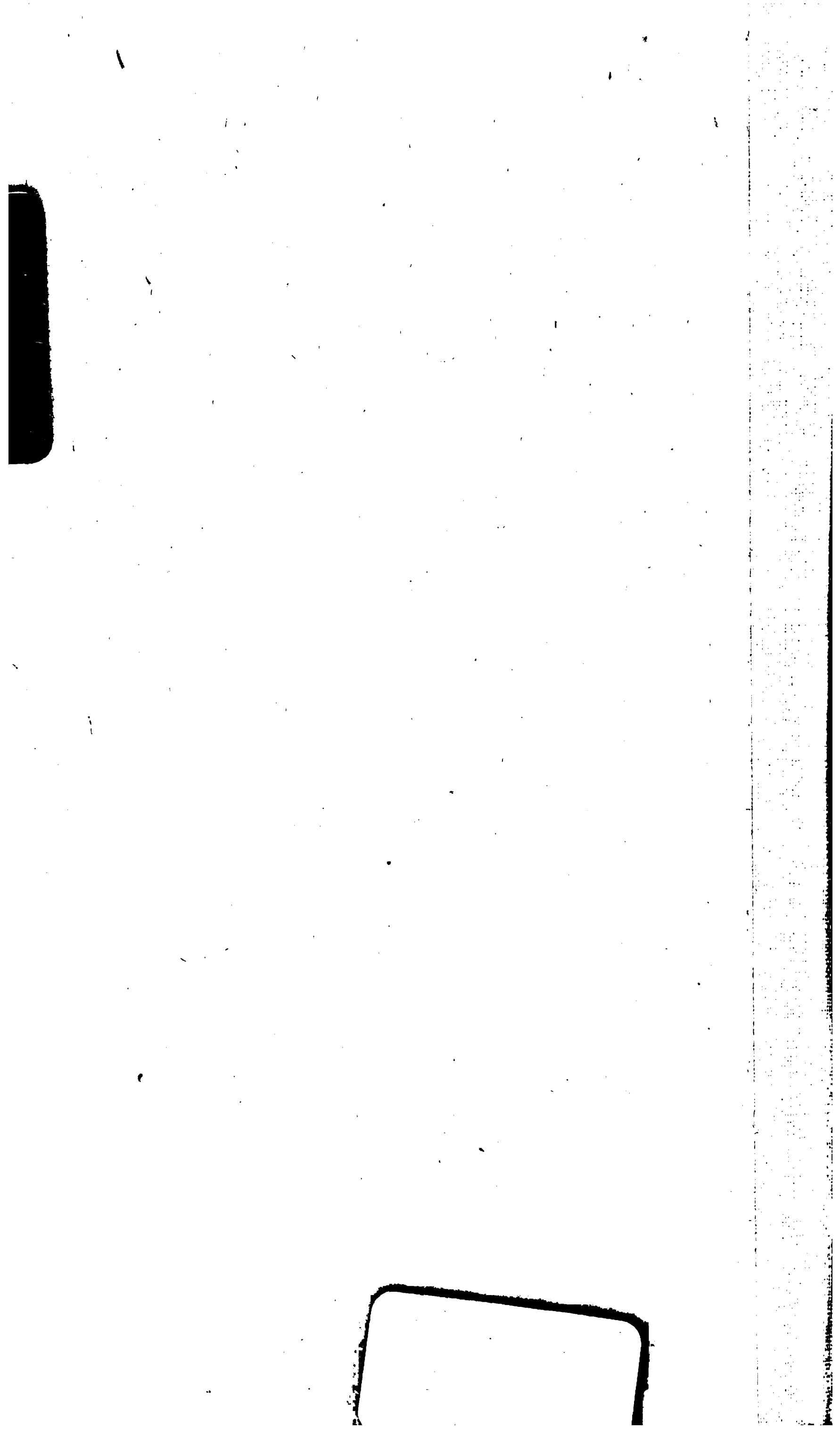
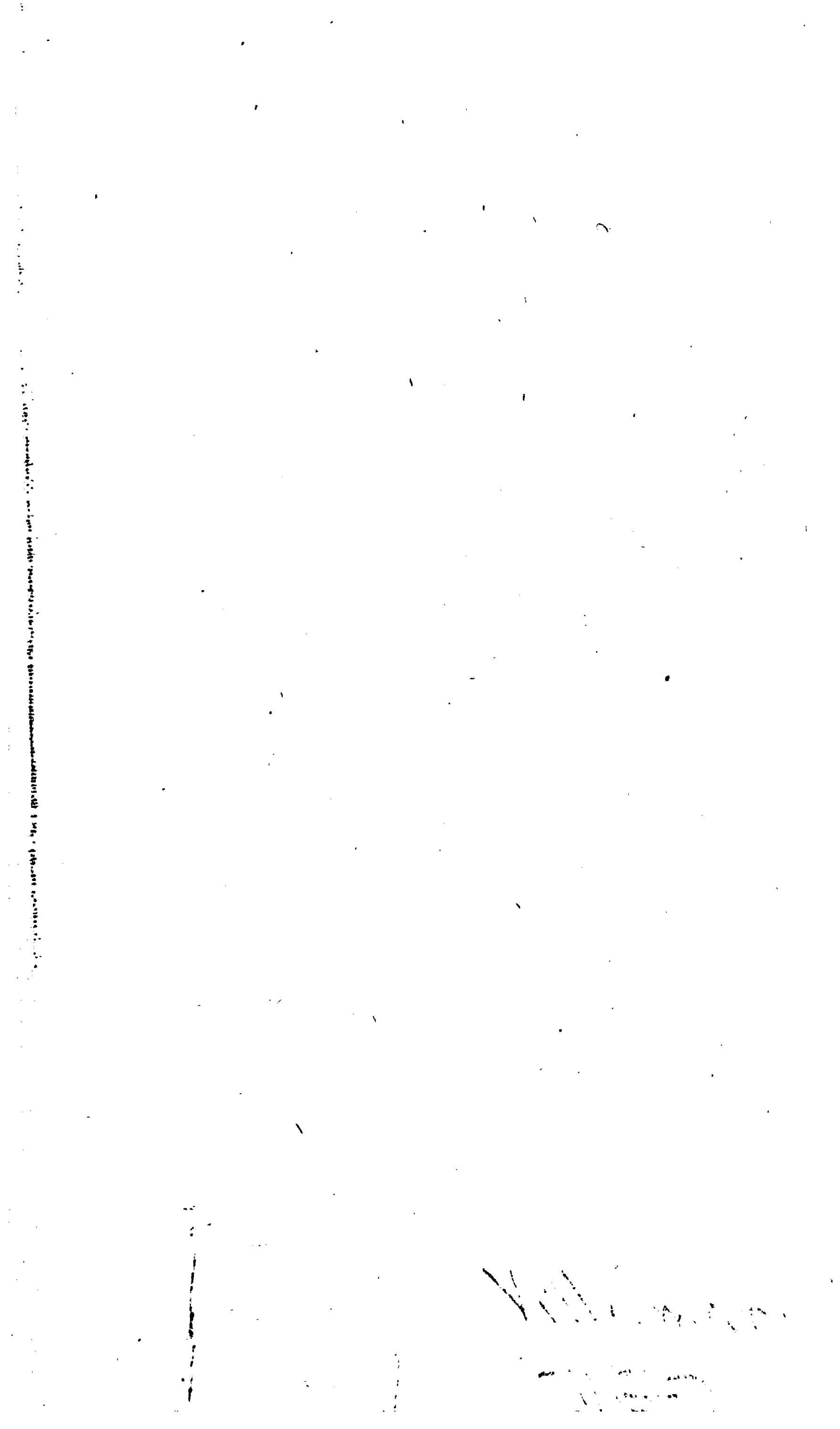




MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADEMOISELLE

AVRILLION.

TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.



Aug.ne Le Roy, d'après Gros. 1832. Gravé par Adèle Ethiou.

JOSÉPHINE

Impératrice des Français
Reine d'Italie.

MÉMOIRES

DE MADEMOISELLE

AVRILLION,

Charles Maxime (or rather) Maxime Catherinet de Villemarest

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE DE L'IMPÉRATRICE,

SUR LA VIE PRIVÉE

Marie Josèphe Rose Tascher de la Pagerie (called)

DE JOSÉPHINE,

SA FAMILLE ET SA COUR;

ORNÉS D'UN TRÈS-BEAU PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE ET DE FAC-SIMILE DE LETTRES DE L'EMPEREUR.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,

RUE CHABANNAIS, N° 2.

1833.

L'ÉDITEUR

AU PUBLIC.

L'ÉDITEUR doit peut-être au public quelques explications sur le retard involontaire apporté dans la publication de ces Mémoires ; les revers qui ont frappé la librairie, et spécialement sa maison, par suite de la révolution de Juillet, ne lui permirent pas de

poursuivre l'entreprise déjà commencée : il y eut forcément interruption. Plus tard, lorsque, grâce au généreux appui que voulut bien lui prêter l'élite de notre littérature, il se vit enfin en mesure de pouvoir remplir les promesses de son premier prospectus, le choléra força l'auteur, mademoiselle Avrillion, de se retirer à la campagne, et ce n'est que depuis peu de temps que l'éditeur a pu s'occuper activement de la publication de cet ouvrage. Toutefois, il espère que l'importance des révélations qu'il contient et l'intérêt d'une foule de détails sur la vie intime de l'impératrice Joséphine, seront aux yeux du public un dédommagement, et qu'il se convaincra facilement, par la lecture de ces Mémoires, qu'il n'a rien perdu pour attendre.

Dans les premières années de l'empire, le trône de Napoléon fut partagé par une femme qui a laissé un autre genre de sou-

venirs, et dont le nom a d'autres droits à vivre éternellement dans l'histoire. Celle-là, c'était Joséphine, qui ne respira que pour empêcher des excès, réparer des fautes ou prévenir des malheurs; reine que le peuple aurait choisie, parce qu'elle savait aimer et compatir; femme d'exception, dont les défauts furent d'une femme et les perfections d'un ange. Ses faiblesses appartinrent à son sexe, ses vertus sont au-dessus du nôtre.

La vie de Joséphine est de beaucoup moins connue que celle du grand homme qui l'avait associée à sa destinée, et cette différence s'explique d'elle-même : elle fut, selon l'ordre des choses, beaucoup plus intérieure. Pour développer ces particularités d'une existence intime qui ne se fait sentir immédiatement qu'à un petit nombre d'intermédiaires, et qui se couvre à dessein, pour agir

au dehors, des ombres de la confidence, il faut autre chose que la voix des journaux et des bulletins, que la consécration des médailles et des monumens. Il faut l'habitude d'une observation privée, familière et naïve, l'étude d'une amitié soumise et dévouée, mais sincère et pure, qui participe aux actes de la vertu par obéissance, qui les apprécie par instinct, et qui les recueille avec une pieuse admiration, quand le temps est venu.

Nous ne possédons que fort peu de choses sur le règne de Joséphine. Ce qui nous manque, surtout, c'est la peinture intime de cet intérieur dans lequel Joséphine se plaisait à vivre presque tout entière; c'est le *Constant* de l'impératrice.

L'influence morale de Joséphine avait, au reste, quelque chose de spécial, qu'elle devait, d'une part, à l'avantage de sa position, et, de l'autre, à l'élévation de son caractère.

Le sort des malheureux était sa pensée dominante, mais la force des circonstances lui donnait souvent l'occasion d'agir sur celui du monde. L'empereur cédait quelquefois à son jugement; il ne résistait pas toujours à son cœur. Napoléon avait peu de secrets pour sa femme, qui pendant quinze années en eut rarement pour mademoiselle Avrillion. Cet aspect du rôle historique de Joséphine est nouveau; il serait à jamais impossible à saisir pour toutes les pénétrations humaines, s'il ne s'était révélé de lui-même dans des communications intimes. Il y a des angoisses qu'on dévore sous la couronne, et qu'on abandonne volontiers à une foi éprouvée. La femme de chambre d'une reine lit plus loin dans son âme que les courtisans et les diplomates, et tous les jours elle parvient facilement, à travers cette pensée qui lui est incessamment ouverte, à la connaissance des

mystères les plus obscurs et les plus importans de la politique.

On a lu dans l'ouvrage de madame Ducrest, le seul qui jusqu'alors nous ait donné une idée de l'intérieur de La Malmaison et de Navarre, l'intéressant épisode qui concerne *mademoiselle Avrillion, femme de chambre favorite de Joséphine*, qui se cassa la jambe à Navarre, dans une partie de traîneaux [1]. On a été frappé du récit de ces marques d'intérêt

[1] Dès que la jambe fut remise, sa majesté monta avec rapidité un petit escalier bien noir pour se rendre près de la malade, qui pleura beaucoup, en disant que ce qui la désolait était d'être si long-temps sans voir l'impératrice. « Oh ! si ce n'est que cela, répondit celle-ci, calmez-vous ; « car je viendrai chaque jour savoir si vous avez tout ce qu'il « vous faut, et quand vous aurez bien suivi les ordonnances « du bon docteur, je resterai long-temps près de vous : la « longueur de mes visites sera proportionnée à votre raison « et à votre patience. »

En effet elle n'y manqua jamais pendant deux mois que

presque maternel qui décèlent, entre la femme si cruellement blessée et son auguste protectrice, une chaleur d'affection et un élan de sympathie aussi honorables pour l'une que pour l'autre. Mademoiselle Avrillion, fidèle aux malheurs de sa maîtresse, comme celle-ci avait été compatissante pour les siens, ne l'a quittée qu'à son dernier séjour. Mademoiselle Avrillion vit encore pour parler de Joséphine et pour la pleurer. Dira-t-on qu'un heureux hasard a fait de cette compagne assidue de l'épouse du premier capitaine des temps modernes, de la femme

mademoiselle Avrillion fut forcée d'être dans la même position. Cet exemple fut suivi par toutes les personnes de la maison : lorsque le médecin le permettait, on se relayait pour monter auprès de la pauvre patiente ; sa chambre était devenue la succursale du salon. Le vice-roi, la reine Hortense, y allaient exactement aussi. (*Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, tom. I, page 283.)

du premier consul, de l'impératrice couronnée, de l'impératrice répudiée, une femme intelligente et spirituelle, observant avec jugement et finesse, et sachant tenir note de ses observations? En parlant ainsi, nous n'apprendrons rien de nouveau aux personnes qui connaissent mademoiselle Avrillion. Quant aux lecteurs qui seraient tentés de suspecter nos éloges, ils seront mis à même de juger de notre sincérité : c'est mademoiselle Avrillion elle-même qui va parler.

Paris, 15 août 1833.

C. Ladvocat.

MÉMOIRES

DE

MLLE AVRILLON.

Causes de la publication de mes Mémoires. — Ma naissance au Palais-Bourbon. — Le prince de Condé. — La cour de Chantilly. — La comédie, Laujon et l'Amoureux de quinze ans. — Mariage du duc de Bourbon. — Passion pour la chasse. — La princesse Louise. — Ma visite à son couvent. — Ma chute dans un bassin et bonté du prince. — Les étrangers à Chantilly. — Le comte et la comtesse du Nord. — Monsieur et le comte d'Artois. — Les dames villageoises. — Les écuries de Chantilly. — Le jeu de paume de la rue Mazarine. — Les bals du dimanche. — Justice du prince de Condé et aventure d'un postillon. — Le duc d'Enghien. — Les trois nourrices. — L'émigration des princes. — Mon dernier voyage à Chantilly.

I.

Le titre de *mémoires* me paraît beaucoup trop ambitieux, et je dois dire, d'abord, que je ne l'adopte que parce qu'il est consacré par l'usage; je n'ai point d'autre prétention que celle de raconter avec simplicité et de bonne foi ce que j'ai vu et entendu pendant plus de

douze ans, que j'ai passés au service d'une femme excellente, qui, dans des circonstances fatales, eut bien aussi son genre d'héroïsme. Ce n'est pas la mode des mémoires qui m'a entraînée; j'avouerai même que j'éprouvais depuis long-temps le désir de soumettre à l'indulgence du public les souvenirs que j'ai recueillis à La Malmaison, à Saint-Cloud, aux Tuileries et dans les différens voyages où j'accompagnai l'impératrice Joséphine. Je ne sais quelle crainte m'a toujours retenue jusqu'ici, malgré les sollicitations de quelques amis, qui croyaient trouver dans mes récits un intérêt que, disaient-ils, ils avaient vainement cherché ailleurs. Maintenant je cède au besoin que j'éprouve, parce qu'il devient plus vif, plus impérieux chaque fois que je lis des ouvrages où il est question de madame Bonaparte ou de l'impératrice. Oui, il me semble que ce sera encore rendre un service à l'excellente maîtresse que j'ai tant pleurée; je dois à sa mémoire de la venger des calomnies dont elle a été l'objet, de rectifier les

erreurs involontaires dans lesquelles quelques auteurs ont pu tomber, et enfin de faire connaître une foule de faits dont j'ai été témoin, et qui appartiennent, sinon à l'histoire de l'empire, du moins à celle de la première compagne de Napoléon.

Par une singulière bizarrerie du sort, avant de vivre dans des palais, c'est dans un palais que j'avais vu le jour. Les anciens maîtres en étaient proscrits alors; aujourd'hui, leur famille est éteinte : une cruelle catastrophe a mis un terme à la vie du dernier des Condés, et cela me fait présumer qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails qui se rapportent aux lieux et aux circonstances qui environnèrent mon enfance. Du reste, je ferai en sorte de ne parler de moi que le moins possible; et je dirai, dans ce premier chapitre, sans me conformer à l'ordre du temps, tout ce qui se rapporte à la maison du prince de Condé, où mon père occupait une place.

Je naquis au Palais-Bourbon; ma mère eut quinze enfans, dont je suis le treizième. Les

premières années de ma vie se passèrent on ne peut plus heureusement. Toutes les personnes attachées à la maison de Condé étaient parfaitement traitées par le prince, qui était la bonté même et d'une justice dont il y a peu d'exemples. D'une politesse extrême envers tout le monde, il n'aurait pas passé auprès d'un enfant sans le saluer; il aimait beaucoup la chasse et se livrait fort souvent à ce genre d'exercice, mais pourtant avec modération : la chasse à courre était celle qu'il préférait, et il aimait surtout à faire jouir les dames de ce plaisir. Elles suivaient la chasse en calèche; dans la forêt de Chantilly étaient plusieurs rendez-vous de chasse où l'on déjeûnait quelquefois sur des tables de pierre. Il y avait deux uniformes pour les hommes : le costume de chasse était l'habit de drap jaune-clair galonné en argent, le couteau de chasse à la ceinture; le costume au château était l'habit de drap jaune-serin avec des brandebourgs en or, culotte de drap de soie noire et bas de soie blancs. Toutes les per-

sonnes admises dans la société du prince étaient soumises à cet usage; les dames se mettaient selon leur goût, excepté le jour de la Saint-Hubert ou bien encore lorsque quelque prince français ou étranger venait visiter Chantilly: les dames alors devaient porter une robe de gaze jaune, et un bonnet où il entrât des rubans couleur de coquelicot.

La cour du prince de Condé était composée de son fils, le duc de Bourbon, de mademoiselle la princesse Louise de Condé, du duc d'Enghien; la princesse de Monaco venait presque toujours passer à Chantilly le temps des voyages.

Le prince de Condé était d'une taille ordinaire; son visage sérieux imposait quand on ne le connaissait pas. Il devint veuf très-jeune et ne voulut jamais se remarier par amour pour ses enfans. Il aimait les arts, et les gens de lettres étaient toujours bien reçus chez lui. Pendant l'automne, on jouait la comédie une fois par semaine; c'était ordinairement le dimanche. Le prince remplissait

les rôles de valets ou de vieux tuteurs, et s'en acquittait assez bien; mademoiselle de Condé jouait les soubrettes et avait une fort jolie voix. Le duc de Bourbon ne joua qu'une seule fois le rôle du grand-cousin, dans *le Déserteur;* depuis, on ne put jamais le décider à reparaître dans ces sortes de divertissemens : c'est sans doute parce qu'il y avait mis trop de vérité. Les gentilshommes et les dames invités se partageaient les autres emplois. On jouait des comédies et des opéras-comiques; j'ai vu représenter *Richard Cœur-de-Lion*, *Zémire et Azor*, *Rose et Colas*, *l'Épreuve Villageoise*, *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro*, *le Déserteur*, *la Mélomanie*, *la Métromanie*, *le Tableau parlant*, où le prince de Condé jouait Cassandre, etc., etc. L'orchestre était composé de musiciens que l'on faisait venir de Paris; une voiture du prince allait les chercher le samedi, et le lundi, on les reconduisait de la même manière. Pendant la semaine, les matinées étaient consacrées aux répétitions, et le samedi soir on faisait une

répétition générale, où tout se passait comme à la représentation, sauf les costumes. Le prince voulait qu'on y laissât entrer tous ses gens, ainsi que les habitans de Chantilly, et avant de commencer, ce prince avait soin de s'informer si ce que dans les maisons princières on appelle *le devoir* était fait. Le jour de la représentation, on distribuait des billets; souvent des étrangers en sollicitaient, faveur que le prince accordait volontiers. M. de Laujon, secrétaire des commandemens du prince, déjà connu comme auteur de vaudevilles, fit plusieurs pièces pour le théâtre de Chantilly, entre autres *l'Amoureux de quinze ans* qui fut inspiré à l'auteur par le mariage du duc de Bourbon [1] avec la princesse Bathilde d'Orléans; il fit aussi une petite pièce intitulée *les Prunes* et un grand opéra appelé *Matroco* qui fut sifflé plus tard à Paris.

Le duc de Bourbon était un fort bel hom-

[1] Marié à quatorze ans et père à seize ans.

me, d'un caractère excellent; passionné pour la chasse, il y passait sa vie, et ce divertissement lui était d'autant plus nécessaire qu'il n'aimait pas le monde. Excellent fils, excellent père, il avait en même temps pour sa sœur, la princesse Louise, un attachement qui allait jusqu'à l'adoration. Il est vrai de dire que peu de personnes réunissent autant de qualités qu'en possédait la princesse : elle était grande et belle; ses cheveux, dont elle avait une très-grande quantité, étaient du plus beau blond; sa peau était blanche, d'une extrême fraîcheur; elle n'avait aucune coquetterie, s'habillait toujours avec beaucoup de simplicité, ne pouvant supporter la moindre gêne dans ses vêtemens, car elle avait beaucoup d'embonpoint. D'une piété vive et sincère, elle a porté le dévouement filial aussi loin qu'il est possible de l'imaginer; bienveillante envers tous ceux qui l'entouraient, généreuse et charitable jusqu'à l'excès, elle était en même temps d'une gaîté charmante, aimait beaucoup la danse et saisissait avec em-

pressement toutes les occasions de se livrer à cet exercice [1]. Elle suivit le prince de Condé en émigration, où elle ne le quittait que quand

[1] La princesse était bien jeune lorsqu'elle perdit sa mère; elle fut élevée au couvent de Panthemont. C'est sans doute au long séjour qu'elle fit dans cette retraite qu'elle dut sa grande dévotion et le désir qu'elle eut toute sa vie de se faire religieuse; son père s'opposa long-temps à ce désir. Lorsqu'elle fut en âge, le prince lui fit bâtir un hôtel, rue de Babylone, et sa maison fut montée. Quelque temps après, il lui fit une surprise magnifique. Un jour, il l'invita à venir visiter avec lui le château de Virginie, et après avoir parcouru avec elle tous les appartemens, avoir entendu tous les éloges qu'elle donnait à la magnificence des meubles, etc.: « Ma fille, lui dit-il, vous êtes chez vous »; et en même temps, il lui remit les titres de propriété de ce château.

Ce fut pendant qu'elle habitait son hôtel de la rue de Babylone, qu'ayant fait une chute en se promenant dans le jardin des Tuileries, elle se cassa la rotule. Cet accident n'eut pas de suite alors; mais, s'étant renouvelé de la même manière en émigration, elle en resta toujours un peu boiteuse.

il était à la tête de ses troupes. Après avoir prononcé ses vœux en Pologne, elle rentra en France avec les Bourbons; le roi lui fit construire, sur l'emplacement du Temple, un couvent où elle s'associa plusieurs religieuses. Elle menait une vie très-austère, se soumettant à tout ce que la règle prescrivait de plus pénible; elle avait conservé toute son affabilité, et recevait volontiers les personnes qu'elle avait connues avant la révolution[1]. Un jour, cette princesse, qui avait toujours témoigné à ma mère beaucoup d'amitié, lui demanda combien elle avait eu d'enfans; ma mère lui répondit qu'elle en avait eu quinze : elle avait en ce moment avec elle un de mes frères à qui la princesse faisait beaucoup de caresses. La princesse demanda à ma mère le nom de cet enfant : « Il s'appelle Louis, répondit ma mère, et c'est mon quatorzième. — Ah! dit la princesse, en passant sa main sur la joue de

[1] Elle est morte il y a quelques années. Le duc de Bourbon allait souvent la visiter dans sa retraite.

mon frère, c'est donc un petit Louis XIV? »
Et depuis ce temps elle ne l'appela jamais autrement que son petit Louis XIV.

Depuis le retour de la princesse Louise à Paris, j'ai eu une fois l'honneur de la voir, et voici en quelle circonstance.

Avant d'occuper le couvent du Temple, elle habitait son hôtel de la rue de Babylone où elle vivait selon toutes les lois de la rigidité monastique. Je m'y étais présentée plusieurs fois sans pouvoir être admise, ayant mal choisi mes heures. Cette dernière fois je fus plus heureuse. Dès que je me trouvai en présence de la princesse, je m'en fis reconnaître, et elle me parla de ma famille et surtout de ma mère avec le plus touchant intérêt. Elle me demanda si j'avais quelque sollicitation à lui adresser; sur ma réponse négative, et lui ayant assuré que je ne souhaitais rien autre chose que de la voir, elle qui m'avait honorée de tant de bontés dans mon enfance, elle m'invita à assister à la messe qui allait commencer, ce que je fis, non sans quelque dis-

traction, tant j'étais émue de voir une femme, née pour tant de grandeurs, se prosterner avec une incroyable humilité devant l'autel. Je ne saurais donner une idée de la ferveur avec laquelle elle priait.

Mais revenons au temps de mon enfance. Un accident qui m'arriva alors faillit m'être funeste. La maison que nous habitions était située près du château ; dans la cour était une très-grande pièce de gazon, à l'extrémité de laquelle se trouvait un grand bassin avec plusieurs jets d'eau. Ma mère était à travailler sur le gazon, avec deux dames de ses amies, pendant que ma sœur, deux autres enfans et moi, nous nous amusions autour de ce bassin. Malgré les recommandations répétées de ma mère, nous nous approchions peu à peu du bassin, en y jetant des feuilles d'arbres; plus imprudente que les autres, je me penchai vers l'eau pour en tirer une branche que j'y avais jetée, et je tombai la tête la première. Aux cris que poussèrent aussitôt mes compagnes, ma mère s'é-

lance de la place où elle était assise; un coup d'œil jeté autour d'elle lui apprend bientôt le malheur dont elle est menacée, et, n'écoutant que son amour maternel, elle se précipite dans le bassin. Il était grand temps! j'étais presque étouffée, et quand ma mère me remit sur le gazon, j'étais évanouie; grâce au dévouement de ma mère, je fus rappelée à la vie. Cependant les cris d'effroi poussés par les enfans étaient parvenus jusqu'au théâtre, où l'on faisait en ce moment une répétition, et en un instant toute la cour fut autour de moi; le prince et la princesse témoignèrent à ma mère le plus tendre intérêt.

Aucun prince ne faisait les honneurs de son palais avec plus de courtoisie et de grandeur que le prince de Condé. J'ai vu, à Chantilly, plusieurs princes étrangers; j'y ai vu, entre autres, l'empereur et l'impératrice de Russie, qui voyageaient sous le nom du comte et de la comtesse du Nord. Le prince avait eu l'attention de faire faire au comte des habits d'uniforme : il alla au devant de leurs majes-

tés; en entrant dans les appartemens, le prince s'étant rangé pour laisser passer l'empereur, celui-ci faisait quelques difficultés, disant que n'étant que comte, ce n'était pas à lui à passer le premier : « Des comtes tels que vous, lui répondit le prince, ont le pas sur les rois. » Le comte du Nord était grand, maigre, plutôt laid que beau, en tout, d'une figure très-ordinaire, où l'on distinguait, tout d'abord, une profonde cicatrice; il avait, dans toute sa personne, un air de bonté et d'affabilité qui prévenait tout le monde en sa faveur. L'impératrice était une très-belle femme, et d'un embonpoint assez prononcé; plus tard, lorsque je vis l'empereur Alexandre, je lui trouvai de la ressemblance avec sa mère.

Monsieur et le comte d'Artois firent aussi chacun un voyage à Chantilly. Dans ces occasions, le prince déployait une magnificence vraiment royale; son bonheur était de ménager des surprises aux étrangers qui venaient le visiter.

Près du château était un site délicieux que l'on appelait l'île d'Amour, lieu vraiment digne de ce nom, par le goût exquis des bosquets, par la profusion des fleurs, qui en faisaient un lieu enchanté. Plus loin, on voyait un hameau dont toutes les maisons étaient couvertes en chaume; tout à l'extérieur offrait les apparences de la vie rustique, mais à l'intérieur c'était toute l'élégance, tout le luxe d'un boudoir de petite-maîtresse. Lorsque le prince voulait faire une surprise à quelque étranger, on le conduisait du côté du hameau; des villageois et des villageoises venaient à sa rencontre et le haranguaient, soit en vers, soit en prose, car le prince avait toujours auprès de lui quelques hommes de lettres qui faisaient partie de sa maison. Les nobles étrangers étaient invités à prendre part au frugal repas des villageois; ils entraient, et se trouvaient dans un salon délicieux où était servie une collation exquise. Les villageois étaient des gentilshommes et les villageoises des dames de la cour,

qui avaient trouvé dans une des chaumières des costumes champêtres.

Je ne ferai pas la description du château de Chantilly : tout le monde sait quelle en était la magnificence ; les écuries seules étaient un palais qui s'élevait au milieu d'une pelouse immense. Un des hauts témoignages d'honneur que le prince rendait à un étranger, était de l'inviter à souper dans la rotonde des écuries : elle était si vaste, qu'une voiture à six chevaux y tournait très-aisément [1]; pendant le souper, les piqueurs, placés dans une galerie qui régnait autour du dôme intérieur, exécutaient, par intervalles, des fanfares qui produisaient, à cette distance, un effet admirable.

[1] Les écuries de Chantilly pouvaient contenir cinq cents chevaux ; elles étaient pleines de chevaux, tant de chasse que d'attelage, et elles ne suffisaient pas : on en plaçait encore dans d'autres endroits. Le duc de Bourbon avait ses équipages à part. Il y avait un chenil composé de trois cent cinquante à quatre cents chiens de chasse.

Il y avait à Chantilly un très-beau jeu de paume, exercice qu'aimait aussi beaucoup le prince de Condé, et où il était d'une très-grande force. Pendant les trois mois d'hiver qu'il passait à Paris, le prince allait une fois par semaine à un jeu de paume, rue Mazarine. Ce jour-là se passait tout entier à la paume et au billard; on apportait au prince son dîner. La porte du jeu de paume était toujours ouverte au public.

Les habitans de Chantilly se trouvaient heureux de la présence du prince; le long séjour qu'il y faisait y apportait une grande aisance. Un grand nombre d'ouvriers étaient employés au château; les denrées étaient à très-bon marché, les habitans étant exempts des droits par la présence du prince. Ce bon prince était heureux de l'aisance qu'il répandait autour de lui; il disait, lorsqu'on lui en faisait la remarque en vantant le bonheur de ces habitans : « Mais ne sont-ils pas mes enfans? » Le dimanche, il y avait à Chantilly plusieurs bals; le plus brillant était celui

qui se donnait sous un magnifique quinconce de tilleuls, derrière le jeu de paume, d'où ce bal prenait son nom. On découvrait une vue charmante; cet endroit dominait le château et les parterres; c'était un coureur du prince qui dirigeait l'orchestre. Quand venait le soir, on illuminait au moyen de petites lanternes attachées aux arbres. Le prince et les dames de la cour venaient quelquefois à ce bal, en rentrant d'une promenade en calèche; quelques personnes de sa société se mêlaient aux danses; j'y ai vu danser le duc d'Enghien.

Pendant le carême et le temps de l'Avent, les danses étaient interrompues; on n'avait alors pour divertissemens que la promenade dans le bois et les bosquets : or, ces promenades n'étaient pas sans inconvéniens..... Le prince était d'une justice inexorable; si quelqu'un de sa maison ne pouvait réparer l'honneur d'une jeune fille qu'en l'épousant et s'y refusait, il était destitué de sa place et honteusement chassé du château. Au reste, on con-

naissait le caractère absolu du prince : lorsqu'il avait pris une détermination, il était difficile de l'en faire revenir.

Le prince venant un jour de Paris à Chantilly, le jeune postillon qui conduisait les chevaux de devant était pris de vin, circonstance dont on ne s'était pas aperçu au moment du départ. Au bout de quelque temps, les pieds des chevaux se trouvèrent pris dans les traits : deux fois un garçon d'attelage qui suivait la voiture descendit de cheval pour débarrasser les chevaux de la voiture; mais une troisième fois, le prince se fâcha, et, mettant la tête à la portière, il ordonna au jeune postillon de céder sa place au garçon d'attelage. Le jeune homme s'y refusa obstinément, et le prince, tout-à-fait irrité, répéta son ordre d'un ton si prononcé que le postillon finit par obéir; mais en descendant de cheval, étant tout-à-fait égaré par les fumées du vin, il s'oublia jusqu'à dire au prince : « Eh bien! monseigneur, si je ne vous mène pas aujourd'hui, je ne vous mènerai ja-

mais de ma s.... vie. » La voiture continua sa route sans que le prince daignât répondre à une pareille grossièreté; arrivé au château, le prince fit venir M. le chevalier de Maintier, écuyer commandant les écuries, et lui ordonna de chasser à jamais le grossier postillon. Lorsque les vapeurs du vin se furent dissipées, le jeune homme sentit toute l'énormité de sa faute : sa famille était, depuis longues années, employée dans la maison du prince; son père et sa mère vinrent se jeter aux pieds de son altesse pour demander sa grâce; mademoiselle de Condé et madame de Monaco voulurent bien intercéder pour lui : tout le monde enfin s'en mêla : tout fut inutile, le prince fut inexorable. Ce ne fut que quelque temps après que le jeune homme, qui n'avait cessé de témoigner son repentir, reprit sa place : on changea son prénom, et le prince eut l'air de ne pas le reconnaître; certes il y a là caractère et bonté.

Toutes les personnes attachées à la maison du prince y étaient de père en fils; les fem-

més et les enfans étaient logés dans les bâtimens attenans aux écuries ; c'était une vraie république. Les appointemens n'étaient pas considérables ; on suivait d'anciens états de maison. Lorsqu'on entrait au service du prince, c'était pour la vie ; au bout de dix ans, on avait droit à la pension lorsque quelque infirmité ou quelque autre raison empêchait que l'on continuât son service. Après trente ans de service, on avait pour retraite les mêmes appointemens qu'on avait eus en activité. Les veuves avaient la moitié de la pension de leur mari, et sans qu'on eût fait aucune retenue.

La fête de Chantilly, qui avait lieu à la Notre-Dame d'août, se passait comme les fêtes patronales les plus brillantes : ce qui la distinguait de celles-ci, c'était un tir à l'arc ; toute l'année, les habitans s'exerçaient à ce jeu, mais le jour de la fête ils avaient tous un uniforme, un drapeau, des tambours. Après son dîner, et les vêpres dites, le prince, accompagné de toute sa cour, montait en calèche et venait honorer la réunion de sa présence ;

alors seulement commençait le tir à l'arc; le prince lançait la première flèche, son exemple était suivi par celles des personnes de sa société qui le désiraient, et le prince distribuait aux plus adroits les prix, qui consistaient en bijoux, montres, etc.; puis le prince et la cour faisaient en calèche le tour de la pelouse où la fête avait lieu. Au bout de quelque temps, les calèches s'arrêtaient; son altesse se faisait apporter plusieurs hottes de pains d'épice qu'elle distribuait à tous ceux qui approchaient. La nuit venue, il y avait dans le jeu de paume, que le prince prêtait à cet effet, un très-beau bal où se rendaient un grand nombre de personnes de Paris et des environs, et chacun, j'en suis sûr, s'en allait en comptant cette journée parmi les plus agréables de l'année.

Le duc d'Enghien ne vint à Chantilly qu'à l'âge de sept ans; il ne fut baptisé qu'à douze. Il avait passé les étés des premières années de son enfance au château de Saint-Maur. Ce prince était doué du plus heureux caractère

et de beaucoup d'esprit; on lui trouvait beaucoup des manières de sa mère. Il occupait à Chantilly et au Palais-Bourbon un appartement tout-à-fait séparé de celui des princes; il avait près de lui un gouverneur, un sous-gouverneur et un précepteur, qui veillaient à son éducation et à son instruction. Sa table était servie dans ses appartemens; il mangeait avec ses gouverneurs et son précepteur. Je raconterai ici un trait de son enfance, que j'ai entendu souvent raconter à ma mère. Un jour qu'il avait commis quelque grave faute, on imagina, pour le punir, de le faire servir seul sur une petite table, dans la salle à manger où étaient servis ses gouverneurs. « Votre altesse devrait être bien honteuse, lui dit son gouverneur, d'être ainsi reléguée à une petite table. — Eh! messieurs, répondit le jeune prince, c'est vous plutôt, ce me semble, qui êtes privés de l'honneur de manger avec moi. »

Le duc d'Enghien entendait tous les jours la messe dans un salon de l'appartement du

prince de Condé, où l'on avait pratiqué un autel qui se refermait après la célébration de la messe; il n'y avait pas de chapelle dans le palais. Le prince de Condé ne manquait jamais d'assister le dimanche à la messe. Lorsque les princes étaient entrés et placés, les personnes de la maison étaient admises dans un salon d'où l'on entendait la messe, qui était dite par l'aumônier du prince.

Le duc d'Enghien avait quinze ans lorsqu'il quitta la France. Il était fort grand pour son âge; il avait une jolie figure et ressemblait beaucoup à sa mère, à laquelle sa naissance faillit coûter la vie. La duchesse eut une couche des plus laborieuses. Lorsque le prince vint au monde, il ne donnait aucun signe de vie. Il avait aussi beaucoup souffert pendant le travail; l'accoucheur approcha l'enfant du feu et le frotta avec de l'esprit de vin dont il jeta quelques gouttes dans le feu et sur le parquet; la flamme suivit la trace de l'esprit de vin et gagna jusqu'à l'enfant, qui jeta un cri : à ce cri, toute la maison

fut dans une joie inexprimable. Le prince de Condé et le duc de Bourbon étaient ivres de bonheur; ce dernier surtout, père à seize ans, ne se possédait pas de joie. Pendant plusieurs jours, il disait à toutes les personnes qu'il rencontrait : « Avez-vous vu mon fils? » Et sans attendre la réponse, il vous entraînait vers l'objet de son bonheur. L'enfant était extrêmement petit et délicat. Lorsque la duchesse releva de couches, sans pouvoir toutefois sortir encore de son appartement, il y eut des réjouissances pendant plusieurs jours, entre autres une grande chasse au cerf. Après avoir fait long-temps courir chiens et chasseurs, la bête vint se faire prendre dans les fossés du château, sous les fenêtres de la duchesse. Déjà les chiens pressaient de toutes parts le cerf aux abois, déjà le premier piqueur mettait pied à terre, son couteau de chasse à la main, lorsque la duchesse, touchée de compassion, demanda la grâce du pauvre animal; aussitôt on écarta à grand'peine la meute acharnée, et leur proie, presque mou-

rante, leur fut enlevée et fut retirée du fossé. On enferma le cerf dans une enceinte; au bout de quelques jours on lui rendit la liberté, après lui avoir attaché autour du cou un collier d'argent où étaient gravées la date et les circonstances de sa délivrance; il fut rencontré très-souvent dans la forêt bien des années après l'événement.

La duchesse de Bourbon était très-bonne : je n'ai jamais connu les motifs de sa séparation d'avec le duc; mais cette séparation fit beaucoup de chagrin à toutes les personnes de la maison, dont elle était adorée. Elle était bonne et affable, et d'une très-grande piété; elle était bienfaisante et charitable à l'excès. Le prince de Condé resta toujours bien avec sa belle-fille, la duchesse de Bourbon, quoiqu'elle fût séparée de son mari; cette séparation ne changea rien à leur amitié.

Dans la partie du château qu'occupait le duc d'Enghien, les trois nourrices des princes logeaient avec leurs familles : elles avaient chacune une bonne pension; elles étaient

admises à faire leur cour aux princes le jour de l'an, à leur fête, et lorsqu'ils devaient s'absenter ou qu'ils revenaient d'une absence. La nourrice du duc de Bourbon avait aussi nourri madame Élisabeth de France. Le prince de Condé aimait beaucoup sa nourrice; il lui donnait encore le même nom que dans son enfance; il l'appelait *ma Taïtai*.

Lorsque les princes rentrèrent en France, la nourrice du duc d'Enghien existait encore; elle vint faire sa cour au prince; les autres étaient mortes depuis long-temps; le duc de Bourbon, à qui on la présenta avec plusieurs personnes, ne la reconnaissant pas, lui demanda qui elle était: « Monseigneur, lui dit-elle, je suis la nourrice de ce malheureux enfant! » Le prince lui serra fortement la main, et sans pouvoir prononcer un seul mot, il rentra dans son cabinet, la main sur ses yeux: quel affreux souvenir, en effet, cette femme avait remué dans son âme! Le maréchal Duroc avait placé à la conciergerie du Grand Trianon le gendre de cette nour-

rice, et sa fille était femme de chambre de madame la maréchale. Avoir appartenu à l'ancienne cour n'était pas un titre d'exclusion dans la maison impériale; je puis citer dès à présent plus d'un exemple du contraire: M. Dunant, chef de la bouche de l'empereur, avait été élevé dans la maison de Condé et avait suivi le prince en émigration; M. Richaud, premier maître d'hôtel de l'impératrice, était resté chez le prince de Condé jusqu'au moment de l'émigration; M. Vigogne, commandant des écuries de l'empereur, avait été à la cour de Louis XVI; il y avait dans les écuries, et parmi les valets de pied, beaucoup d'individus qui avaient appartenu au prince; M. Fain, secrétaire du cabinet de l'empereur, aujourd'hui secrétaire du cabinet de Louis-Philippe, avait été élevé dans la maison de Condé : son père était employé dans les bâtimens, à Chantilly.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la conduite que tinrent les princes de la maison de Condé à l'époque de la révolution; blâmée

par les uns, approuvée par les autres, elle est connue de tous. Je citerai seulement un fait qui se présente à ma mémoire, et qui se rapporte au moment de l'émigration.

Le 15 juillet 1789, le prince de Condé s'était rendu dès le matin à Versailles, ayant appris les événemens dont Paris avait été le théâtre la veille. Le duc de Bourbon l'accompagnait. Les deux princes revinrent le 17 à Chantilly, où ils dînèrent comme à l'ordinaire et à la même heure. En sortant de table, ils montèrent en voiture avec le duc d'Enghien et mademoiselle de Condé.

Le même jour, 17 de juillet, le comte d'Artois passa dans la soirée à Chantilly; il était à cheval et déguisé. Deux personnes seulement accompagnaient le prince; je crois me rappeler, sans pouvoir toutefois l'assurer positivement, que c'étaient le duc de Fitz-James et M. de Polignac. En traversant la forêt, le prince fit la rencontre d'un marchand de chevaux, nommé Bussière, qui était d'origine anglaise. Une des personnes

qui accompagnaient le comte d'Artois, ayant reconnu Bussière, le pria d'aller au château demander une voiture, ce qu'il fit immédiatement. Ainsi émigrèrent le même jour, à peu d'heures de distance, les princes d'une maison aujourd'hui si malheureusement éteinte et M. le comte d'Artois.

Le délicieux séjour de Chantilly avait laissé dans ma mémoire des souvenirs que le temps n'a jamais pu effacer. Les premières années de ma vie s'y étaient écoulées si paisiblement ! j'y avais joui d'un bonheur si parfait!

J'étais dans l'âge heureux des illusions, où tout est jouissance, où l'on jouit du présent sans s'inquiéter de l'avenir. Je m'étais toujours promis que je reverrais ces lieux, dont j'avais conservé tant de souvenirs. Pendant un certain temps, ce ne furent que décombres; les Vandales avaient passé par là. Lorsque je voyais des personnes qui habitaient Chantilly et que je m'informais de l'état dans lequel il était, tout le monde me disait : « N'y allez pas, cela vous ferait trop

de peine. » Dans plusieurs voyages que je fis avec l'impératrice, j'espérais toujours que l'on passerait par là, mais mon espoir fut toujours déçu : on passait de préférence par Senlis.

Lorsque le prince de Condé fut revenu, tout le désordre fut réparé. Enfin, il y a six ans, je voulus revoir ce lieu enchanté, et je partis avec ma sœur qui est à peu près de mon âge, que je n'ai jamais quittée, dont j'ai partagé tous les plaisirs et toutes les peines, et qui désirait autant que moi revoir Chantilly. Les émotions de toutes sortes que j'éprouvai ne peuvent se rendre : la maison que nous avions habitée n'existait plus; à la place était un jardin. Nous avons reconnu plusieurs vieux serviteurs, qui nous ont procuré les moyens d'entrer partout. Il n'existe plus qu'un fragment du château; la salle de spectacle a été abattue : le prince en a fait construire une petite, où l'on jouait, mais rarement, quelques petites pièces pendant l'hiver; mais les jardins et les eaux sont d'une

magnificence incomparable. Nous avons passé à Chantilly trois jours extrêmement agréables. On nous parla beaucoup du prince et de sa bonté. Je me suis fait raconter quelques circonstances de son arrivée. Le soir même de ce jour, il monta en voiture pour visiter une partie de ses propriétés, qu'il avait pu croire perdues à jamais pour lui. Toutes les personnes qui étaient autrefois de sa maison, ou les enfans de celles qui n'existaient plus, avaient obtenu la préférence pour les places que le prince avait à donner. La génération était presque renouvelée, mais le souvenir des bienfaits de la famille du prince étaient encore bien vif dans le cœur de ceux qui les avaient ressentis. La reconnaissance est un monument plus précieux que les palais, car rien ne peut la détruire.

Mon entrée dans la maison de madame Bonaparte. — M. Frère. — Service intérieur de madame Bonaparte. — La jeune fille et les cachemires. — La pendule dénonciatrice. — Ma première présentation. — Bonté de madame Bonaparte. — Madame de Rémusat. — Espérances déçues. — Départ pour la Russie. — Séjour à Spa. — Lettre inattendue et retour à Paris. — Mademoiselle de Tascher et recommandations de madame Bonaparte.

II.

Si j'étais un personnage, je ne passerais pas ainsi, sans transition, de la maison du prince de Condé et des souvenirs de Chantilly, au service de madame Bonaparte et aux jardins de La Malmaison; mais qu'aurais-je à dire que d'autres n'aient vu et qu'ils ne

puissent raconter beaucoup mieux que moi? Si toutefois quelque circonstance intéressante et spéciale se présente à ma mémoire, je ne reculerai point devant le désir de la rappeler.

Mon entrée dans la maison de l'impératrice eut lieu d'une manière qui, par sa singularité, mérite d'être rapportée. Dans la société que je fréquentais au commencement du consulat, époque à laquelle tant d'espérances, dont plusieurs étaient déjà réalisées, cicatrisaient les plaies faites à la France depuis la chute du trône de Louis XVI, il venait plusieurs personnes attachées à la nouvelle maison consulaire; toutes étaient dans l'enthousiasme du maître, et il n'y avait qu'une voix sur l'exquise bonté de madame Bonaparte: on en citait une foule de traits, et l'on ne tarissait point en éloges sur les excellentes qualités dont elle était douée. Je n'avais jamais même entrevu madame Bonaparte; mais voyant journellement un de mes cousins qui était chef de la bouche dans la maison du

premier consul, et qui jouissait dans la maison d'une réelle considération, étant très-intimement liée avec sa femme, il résulta de la fréquence de nos relations que le bruit se répandit, dans notre intimité, que je postulais une place de femme de chambre auprès de madame Bonaparte. On vint me le dire, et je m'en défendis avec d'autant plus d'assurance, que jamais pareille idée ne m'était venue à l'esprit; elle me vint donc uniquement du bruit qui s'était répandu. Dès-lors je me mis en campagne, et, pour première démarche, j'allai trouver ma cousine à qui je fis part de ce qui m'était revenu; je la priai d'en parler à son mari et de l'engager à s'intéresser en ma faveur. Or, mon cousin, homme honnête s'il en fut, était en même temps l'homme le plus timide que j'aie connu, et ce n'était pas chose facile que de le déterminer à se mettre en avant pour la moindre démarche de ce genre. L'amitié qu'il avait pour moi triompha pourtant de sa répugnance, et il advint une circonstance qui

amena la réussite d'une demande que, dans le premier moment, j'avais presque regardée comme une folie; mais ce ne fut, comme on va le voir, qu'après bien des tribulations.

M. Frère, homme excellent et d'une rare obligeance, très-étroitement lié avec mon cousin, était alors premier valet de chambre de madame Bonaparte, place qu'il remplit avec autant de dévouement que de fidélité jusqu'à la mort de l'impératrice Joséphine. Il m'avait plusieurs fois rencontrée chez mon cousin, et voulut bien se charger d'être l'interprète de celui-ci auprès de madame Bonaparte, à laquelle il présenta, en son nom, ma demande. Cette demande fut accueillie; seulement madame Bonaparte dit à M. Frère, qu'ayant été souvent trompée par de pareilles recommandations, elle voulait avant tout, et avant de rien promettre positivement, juger par elle-même si mon extérieur lui convenait. Me faire voir de madame Bonaparte sans éveiller les soupçons, et surtout ceux de sa première femme de chambre, n'était pas

chose facile, entourée comme elle l'était. Voici comment, à cette époque, était composé le service intérieur de madame Bonaparte : elle avait auprès d'elle une ancienne femme de chambre, vieille, laide, et d'un intérêt sordide, mais qui s'était emparée de l'esprit de sa maîtresse, au point de lui persuader qu'elle seule était capable de l'habiller. Elle s'était adjoint, pour prendre soin des robes, une ouvrière de chez madame Germon, fameuse couturière du temps, et qui, pour beaucoup de raisons, ne lui portait aucun ombrage. Depuis long-temps c'était cette ouvrière qui apportait à madame Bonaparte les robes confectionnées pour elle chez madame Germon, de sorte qu'elle s'était habituée à sa figure; elle l'admit donc au nombre de ses femmes, et lui confia spécialement le soin de ses robes.

Quelque temps après, madame Campan fit placer auprès de madame Bonaparte une de ses protégées, dont le père avait été valet de chambre de madame Adélaïde : c'était une personne fort honnête, mais qui n'eut point

le don de plaire à sa maîtresse. Madame Bonaparte la traita toujours bien, mais elle ne se fit jamais habiller par elle; on la chargea de l'entretien du linge, du soin des cachemires, mais elle n'accompagna jamais l'impératrice dans les voyages et ne marcha qu'avec le gros de la maison.

Après celle-ci vint encore une autre jeune personne assez jolie, et que madame Bonaparte prit sur la recommandation de M. Gaudin, ministre des finances. Son admission eut lieu au moins légèrement, ce que la suite prouva de reste. Abandonnée à elle-même à l'âge de dix-huit ans, cette jeune personne, fille d'une mère dont les principes n'étaient rien moins que sévères, marcha bientôt sur les traces de sa mère, et, en vérité, quand on pense à son âge et aux séductions qui l'environnaient, on la trouve encore plus à plaindre qu'à blâmer. D'abord elle eut la tête tournée par les chapeaux, les robes, et ces brillantes bagatelles qui ont tant d'influence sur les jeunes filles assez malheureuses pour

n'avoir pas les principes que donne une bonne éducation. Elle reçut les hommages de plusieurs personnes de la maison, ceux, entre autres, d'un aide de camp du premier consul. On était si près les uns des autres, aux Tuileries, que sa conduite ne fut pas longtemps un mystère, et une pendule maudite devint bientôt une pièce accusatrice à laquelle il n'y eut rien à opposer. Lorsqu'elle eut reçu cette pendule dénonciatrice, elle la plaça inconsidérément sur sa cheminée : on l'entendit sonner, ce qui éveilla l'attention; on lui vit en outre un fort beau cachemire et plusieurs autres objets qui, bien évidemment, ne pouvaient être le fruit de ses économies. On la surveilla, et l'on découvrit que le général Rapp n'était pas le seul heureux que faisait la demoiselle. Dès-lors madame Bonaparte, qui, d'ailleurs, ne se faisait jamais habiller par elle, vit bien qu'il lui était impossible de la garder à son service; toutefois elle était si bonne qu'elle retardait toujours le moment de lui donner son congé.

Les choses étaient dans cet état, relativement au service intérieur de madame Bonaparte, quand elle permit que je lui fusse présentée, ou, pour mieux dire, quand elle voulut me voir sans que je susse que ce serait elle qui me verrait, ce qui, du reste, fut ponctuellement exécuté : ce fut un vendredi saint, veille du jour où la cour consulaire devait quitter Paris pour se rendre à Saint-Cloud. On m'avait fait venir chez mon cousin, où j'attendais les ordres de madame Bonaparte ; au moment où toutes les personnes du service de la chambre étaient à table, un nègre, attaché au service intérieur, vint me prendre, et me fit passer par je ne sais combien de détours, de corridors et d'escaliers dérobés; enfin on me déposa dans une antichambre, où le premier valet de chambre, M. Frère, m'attendait : il m'introduisit dans le salon d'attente, et m'y laissa seule pour aller avertir madame Bonaparte de mon arrivée. Je ne chercherai point à peindre l'état d'anxiété dans lequel je fus jusqu'au moment où j'en-

tendis ouvrir la porte de l'appartement; heureusement cela ne fut pas long. Au bout de peu de momens je vis entrer l'ange de bonté que je voyais pour la première fois, et je ne saurais dire à quel point sa présence me rassura et dissipa mes craintes. Elle vint à moi avec tant de bienveillance, que l'on aurait pu croire qu'elle me connaissait depuis longtemps. Avec sa voix si douce, son organe enchanteur, elle me dit d'un ton pour ainsi dire caressant : « Vous êtes la parente de « M. Dunan? C'est déjà une excellente re« commandation. » Elle ajouta une foule de choses obligeantes sur ma personne, me dit que je lui convenais beaucoup ; puis elle ajouta, toujours avec la plus extrême bienveillance : « Vous pouvez être tranquille, « mademoiselle, je vous donne ma parole, et « vous pouvez dès à présent vous regarder « comme faisant partie de ma maison. Je « dois accompagner bientôt le premier con« sul dans un voyage qu'il va faire en Belgi« que, et je veux que vous soyez du voyage. »

Après avoir encore ajouté des paroles pleines de bonté, madame Bonaparte se retira sans que j'eusse pu lui répondre autrement qu'en balbutiant quelques mots de reconnaissance, tant l'usage de mes facultés était suspendu par le bonheur dont j'étais pénétrée. J'étais loin en effet de croire à une réussite aussi prompte et aussi heureuse ; j'avais même si peu compté sur un résultat aussi favorable, que je n'avais pas voulu faire les frais d'un costume de présentation.

Je fus reconduite, je ne dirai pas avec le même cérémonial, mais avec le même mystère et les mêmes précautions qui avaient présidé à mon introduction, et je rentrai chez moi ivre de joie. Cependant plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler de rien, et chaque jour d'attente ajoutait à des inquiétudes bien concevables dans ma position.

Le silence de madame Bonaparte se prolongeant indéfiniment, on m'engagea à m'adresser à madame de Rémusat, dame du

palais. Ayant obtenu une recommandation auprès d'elle, elle me fit l'accueil le plus flatteur. Madame de Rémusat, dont j'aurai occasion de parler plus d'une fois dans le cours de ces souvenirs, était d'une extrême amabilité, et joignait à une aménité parfaite la plus rare obligeance. Elle voulut bien se charger de ma requête auprès de madame Bonaparte, et celle-ci eut la bonté de me faire répondre que j'eusse à me tenir tranquille, et que bien certainement je serais du voyage.

Après cette bienveillante assurance que madame de Rémusat voulut bien me transmettre immédiatement, je devais être d'une complète sécurité, et tout doute de ma part aurait été une pensée coupable. Cependant les préparatifs du voyage se continuaient avec rapidité, le moment du départ approchait; il arriva, et l'on partit sans qu'aucun ordre m'eût été donné. Je dois avouer que, dans ce premier instant, je maudissais une démarche qui ne m'avait fait concevoir tant d'espérances que pour les voir s'évanouir au moment

où je les croyais réalisées. Beaucoup de personnes savaient ma mésaventure, et il n'y a rien de plus poignant pour l'amour-propre, que de passer pour s'être vanté d'une chose qui n'a pas lieu.

Comme j'étais entièrement désabusée sur mes rêves de bonheur, il s'offrit une occasion qui pouvait m'être très-avantageuse. De bons amis que j'avais en Russie me proposèrent de m'y associer à un commerce très-productif. Deux dames polonaises qui partaient pour la Russie, voulaient bien se charger de m'y conduire, mais il fallait que je donnasse une réponse prompte ; sans doute je préférais beaucoup de rester en France, mais d'un autre côté je ne pouvais laisser échapper une occasion qui peut-être ne se représenterait pas. Obligée de prendre un parti, je me déterminai à écrire à madame de Rémusat, qui avait accompagné madame Bonaparte en Belgique. Je lui peignis ma position, en la priant bien de la mettre sous les yeux de madame Bonaparte, que je suppliais de décider

de mon sort et de juger combien il serait malheureux pour moi, après m'être bercée de l'espoir de lui appartenir, de manquer un établissement avantageux.

Ma position devenait chaque jour de plus en plus critique : la réponse de madame de Rémusat ne venait pas, et mes dames polonaises reçurent des lettres qui les mettaient dans la nécessité de hâter leur départ. Le temps où j'aurais dû recevoir une réponse à ma lettre étant plus qu'écoulé, et ayant par là perdu tout espoir de voir se réaliser ce qui avait brillé à mes yeux comme un rêve de bonheur, je me décidai à partir pour la Russie; mais ce ne fut pas sans un vif chagrin que je pris cette détermination imposée par la raison et la nécessité. Quel crève-cœur pour moi de quitter mon pays, ma famille, mes amis! Mais j'étais sans fortune et je ne voulais pas végéter à Paris. C'eût été folie que de ne pas saisir l'occasion qui se présentait : je partis donc avec mes dames polonaises, et nous arrivâmes à Spa, où nous passâmes quelques jours.

Je ne dirai presque rien des lieux charmans que nous avons parcourus et de ceux qui nous environnaient; assez d'autres en ont fait la description; mais je ne saurais taire le ravissement que j'éprouvai sur toute la route de Liége à Spa. C'est une série de sites ravissans qui offrent à l'œil comme une miniature de la Suisse, avec cette différence que toutes ces collines sont cultivées : telle fut enfin la puissance de ces rians tableaux sur mon imagination, qu'ils suspendirent pour un moment l'affreuse incertitude à laquelle j'étais en proie, car malgré mon découragement, quand je me rappelais la réception gracieuse que m'avait faite madame Bonaparte et la première assurance de madame de Rémusat, je ne pouvais me figurer que tout fût fini de ce côté. Dans cette espèce de pressentiment, et pour ne point abandonner la France, sans recevoir au moins une fois encore des nouvelles de ce que j'avais de plus cher, j'avais fait promettre à ma mère, en quittant Paris, qu'elle m'écrirait et qu'elle

m'adresserait sa lettre à Spa, poste restante.

Tous les jours depuis notre arrivée à Spa, je passais à la poste, mais toujours inutilement. Enfin, la veille même du jour où je devais continuer ma route vers la Russie, comme j'étais entrée machinalement au bureau de la poste, on me remit une lettre de ma mère, dans laquelle en était une autre que je m'empressai d'ouvrir : c'était la réponse de madame de Rémusat. Elle contenait l'assurance positive qu'aussitôt après le retour de madame Bonaparte à Saint-Cloud, je serais mandée pour faire mon service. Je ne dirai pas la joie que j'éprouvai en ce moment, car cela me serait impossible ; l'idée de ne point quitter la France m'ôtait un poids affreux de dessus la poitrine. Je me hâtai de louer une voiture qui me conduisit à Liége, et, satisfaite comme je l'étais, les beaux sites que je traversai dans ce trajet me parurent encore plus magnifiques qu'en venant à Spa : ce n'est pas la seule fois que j'aie éprouvé dans ma vie combien le bonheur embellit tout

ce qui nous entoure. A Liége je pris la diligence, et j'arrivai à Paris presque en même temps que le premier consul à Saint-Cloud.

Je restai chez ma mère à attendre les effets de la promesse de madame Bonaparte, et, grâce à une circonstance fortuite, cette fois je n'attendis pas long-temps.

Pour bien expliquer cette circonstance, si heureuse pour moi, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails qui remontent un peu plus haut.

En 1788, madame de Beauharnais fit un voyage à la Martinique; elle emmena avec elle sa fille, Hortense, et confia son fils à madame de Beauharnais, sa tante, qui habitait Saint-Germain. Lorsque les deux voyageuses arrivèrent au terme de leur course, madame de Tascher venait d'accoucher d'une fille qu'on nomma Stéphanie. Madame de Beauharnais s'offrit pour tenir sa jeune cousine sur les fonts de baptême, et fit promettre à M. et à madame de Tascher de la laisser venir en France avec elle, promettant de lui

tenir lieu de mère et de se charger de son éducation. L'offre était avantageuse à M. de Tascher, qui, en outre de sa fille, avait encore cinq garçons : aussi s'empressa-t-il alors de consentir à ce que lui demandait madame de Beauharnais.

Cette dame se proposait de passer deux ou trois ans près de sa mère ; mais dans cet intervalle, la révolution ayant éclaté, elle s'empressa, dès que la nouvelle de ce grand événement lui parvint, de rentrer en France, où des intérêts majeurs la rappelaient. Sa filleule était encore trop jeune pour qu'elle pût l'emmener avec elle : aussi, sans renoncer à ses projets sur la petite Stéphanie, en remit-elle l'accomplissement à un temps plus éloigné et surtout plus opportun.

Les événemens marchèrent vite, pour madame de Beauharnais surtout. Lorsque le général Bonaparte, auquel elle avait donné sa main, fut nommé premier consul, elle se rappela l'engagement qu'elle avait pris à la Martinique, et somma M. et madame de Tas-

cher de tenir la parole qu'ils lui avaient donnée de lui envoyer leur fille. Ceux-ci, qui étaient tendrement attachés à la petite Stéphanie, ne consentirent qu'avec beaucoup de peine à s'en séparer; mais, comme ils l'aimaient pour elle-même, la certitude de son bonheur l'emporta sur leur affliction, et tout fut préparé pour son départ. Leur séparation fut cruelle; madame de Tascher, surtout, était inconsolable : un bien triste pressentiment lui disait qu'elle embrassait sa fille pour la dernière fois.

On profita du moment où la paix d'Amiens avait arrêté les hostilités avec l'Angleterre, et l'on partit au mois de mai 1804. Mais la guerre ayant recommencé pendant la traversée, le bâtiment qui portait mademoiselle Stéphanie fut capturé par une frégate anglaise, et la cousine de madame de Beauharnais fut conduite à Portsmouth, ainsi qu'un de ses frères, âgé de neuf ans, qu'elle avait emmené avec elle, et une dame créole, madame Duplessis, qui avait été chargée d'accompagner les deux enfans. On eut pour eux

tous les égards possibles ; car les Anglais étaient ravis de tenir en leur pouvoir deux parens de madame Bonaparte, dont le mari était déjà si puissant.

Dès que le premier consul apprit cet événement, il donna l'ordre que l'on arrêtât tous les Anglais qui avaient pris des passe-ports pour retourner dans leur pays. Parmi ceux qui se trouvaient dans ce cas, on remarquait plusieurs jeunes personnes appartenant aux premières familles de Londres, et qui y retournaient après avoir achevé leur éducation à Paris. Après ces trop justes représailles, Bonaparte fit réclamer les petits prisonniers; mais les conditions qu'on lui fit étaient si dures, qu'il se vit obligé de les refuser; cependant, vaincu à la fin par les instances de sa femme, qui avait employé même les larmes, sorte d'éloquence à laquelle il n'avait pas encore su résister, il consentit à l'échange, mais non sans avoir longuement discuté sur les conditions.

Du reste, la courte captivité de mademoi-

selle Stéphanie avait été aussi agréable que possible : des dames anglaises, qui avaient eu quelques rapports avec madame Bonaparte pendant leur séjour en France, et auxquelles la femme du premier Consul avait été à même de rendre quelques services, saisirent avec empressement l'occasion qui s'offrait de s'acquitter des obligations qu'elles avaient à l'excellente femme; toutes, à l'envi, s'empressèrent de procurer à mademoiselle de Tascher toutes les distractions, tous les plaisirs qui convenaient à son âge. Enfin elle fut libre, s'embarqua à Douvres, et trouva à Calais une voiture à ses ordres qui la conduisit jusqu'à Saint-Cloud, où le premier consul se trouvait alors avec sa femme. Madame Bonaparte alla recevoir sa cousine jusque dans la cour du palais, et après l'avoir serrée dans ses bras et embrassée avec effusion, elle lui renouvela le serment qu'elle avait déjà fait, de lui tenir lieu de mère, et, dans toutes les circonstances, elle est restée fidèle à cet engagement.

Désirant mettre une personne de confiance

auprès de sa cousine, madame Bonaparte voulut bien jeter les yeux sur moi pour remplir cette place, jusqu'au moment où elle formerait sa maison. Cela ne pouvait manquer d'arriver promptement, car nous étions dans un crescendo de grandeurs et de gloire qui ne permettait pas de doute sur le prochain établissement d'une cour, et je pensai que me trouvant pour ainsi dire sous la main de madame Bonaparte, elle m'attacherait alors à sa personne.

J'étais pénétrée de ces heureuses idées, qui n'étaient point des illusions, lorsque je reçus l'ordre de me rendre à Saint-Cloud; cet ordre ne me parvint que le soir assez tard, mais le lendemain de grand matin j'étais au palais. Madame Bonaparte voulant me donner elle-même des instructions sur la place qu'elle me confiait, on me fit entrer dans ce que l'on appelle un salon d'attente, et certes j'eus tout le temps de juger que ces sortes de salons méritent bien la dénomination qu'on leur donne, car j'attendis

depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi, sans voir âme qui vive que je connusse assez pour lui adresser la parole, et mourant de faim. Je me croyais oubliée, lorsque enfin madame Bonaparte entra, et sa présence dissipa comme un charme jusqu'au souvenir des tribulations que j'avais éprouvées depuis le jour où j'avais eu l'honneur d'être admise pour la première fois devant elle; elle me dit avec cet accent de bonté si bien en harmonie avec toute sa personne, qu'elle me plaçait provisoirement auprès de sa cousine : « Je vous la recommande, « ajouta-t-elle, je vous la confie; c'est encore « une enfant : à peine a-t-elle treize ans; elle « a besoin d'un bon guide, et, d'après tout « ce que l'on m'a dit, je sais que je puis « compter sur vous. » Telles furent les paroles de madame Bonaparte; je n'ai pas besoin de dire qu'elles me laissèrent dans l'enchantement.

Ma présentation à mademoiselle de Tascher. — Son portrait. — Son éducation. — Goût extrême pour le spectacle. — La tragédie aux Français et le ballet à l'Opéra. — Passion pour les chiens. — Le carlin et la robe de Leroy. — La famille de Tascher. — Vie de Saint-Cloud. — Mademoiselle Stéphanie de Beauharnais. — Mademoiselle de Luçay et M. de Ségur. — *La Coquette corrigée* et la représentation interrompue. — L'homme de mauvais augure. — Prompt retour à Saint-Cloud. — Interrogatoire et justification. — Les eaux de Cauterets par ordonnance de Corvisart. — Petit voyage à La Malmaison. — Intrigues d'intérieur. — Explications accueillies par madame Bonaparte. — Je suis attachée à son service.

III.

Me voilà donc, sinon attachée à la personne de madame Bonaparte, au moins en pied dans sa maison et chargée d'une place de confiance. Dès le jour même après ma longue attente, M. Fister, intendant de la maison du premier consul, vint m'installer

dans mes nouvelles fonctions; il me présenta à mademoiselle de Tascher : en la voyant, j'eus toutes les peines du monde à dissimuler un vif mouvement de surprise. D'après ce que m'avait dit madame Bonaparte, je croyais trouver en mademoiselle de Tascher les formes enfantines de son âge; mais elle était déjà plus grande que moi, qui suis d'une taille assez élevée, et avait un embonpoint que les jeunes personnes ont rarement avant dix-huit ou vingt ans : elle était d'une fort jolie figure; sa taille, parfaitement belle, avait cette molle souplesse que donne aux créoles leur indolence naturelle; sa physionomie respirait la douceur et la bonté; ses mains étaient blanches et bien faites, ses pieds fins et ses jambes jolies, mais elle n'avait pas encore de maintien, et nulle idée de coquetterie ne semblait l'avoir mise dans la confidence de ses avantages extérieurs. Sous le rapport moral, c'était bien réellement un grand enfant n'ayant encore aucune volonté.

L'éducation de mademoiselle de Tascher

n'étant pas encore terminée, on lui donna des maîtres et j'assistai aux leçons; enfin je ne la quittais pas depuis le matin jusqu'à ce qu'elle fût couchée, et, quand elle sortait, je l'accompagnais partout. Elle était, je puis dire, folle du spectacle: aussi y allions-nous tous les jours quand nous étions à Paris, et fort souvent nous venions de Saint-Cloud exprès pour assister à une représentation. Madame Bonaparte avait mis une fort belle voiture à la disposition de sa cousine, et nous allions dans les loges de la cour. Le goût de mademoiselle de Tascher pour le spectacle était tel, que, lorsque celui auquel nous assistions finissait de bonne heure, elle se faisait conduire à celui qui se prolongeait le plus tard. Maintes et maintes fois il nous est arrivé d'aller voir la première pièce aux Français et ensuite le ballet de l'Opéra.

Mademoiselle de Tascher avait aussi une prédilection marquée pour les chiens, et c'était presque avec passion qu'elle aimait un jeune carlin qu'on lui avait donné; je

me rappelle que ce petit animal, qui faisait les délices de sa maîtresse, avait reçu une éducation fort négligée : on ne lui avait point surtout appris à choisir avec discernement ses jouets. Un jour, entre autres, pendant que nous étions à une représentation que donnaient les Comédiens français sur le théâtre de Saint-Cloud, on avait déposé sur le lit de mademoiselle de Tascher de fort belles robes que le marchand de modes Leroy avait apportées dans la soirée; quand nous rentrâmes le soir dans sa chambre à coucher, où le carlin favori était resté enfermé, gazes, rubans, dentelles, tout était en bringue : son chien était l'auteur de ces désastres; il n'avait point trouvé d'autre passe-temps pour charmer les ennuis que lui causait l'absence de sa maîtresse, et celle-ci ne fit qu'en rire comme elle riait toujours des sottises que commettait journellement son petit chien : elle en riait d'un rire d'enfant qui contrastait singulièrement avec son extérieur déjà formé. Après tout, les dégâts du carlin étaient

promptement réparés, car madame Bonaparte fournissait avec profusion à tout ce dont sa jeune cousine pouvait avoir besoin ; elle eût été sa mère qu'il lui eût été impossible de la traiter mieux et d'avoir pour elle plus d'attentions.

Cette année, l'hiver fut très-hâtif, et nous étions encore à Saint-Cloud lorsque le froid commença à se faire vivement sentir. Il tomba même de la neige, circonstance bien peu importante sans doute, mais qui me rappelle l'inconcevable surprise que cela causa à mademoiselle de Tascher; et lorsque le bassin fut pris, elle se penchait pour prendre la glace, tant elle était étonnée : habituée au climat de la Martinique, on concevra aisément qu'elle dut être extrêmement frileuse, avant de s'être acclimatée à la température variable de Paris. Malgré l'apparence contraire, elle n'était pas d'une bonne santé : elle fut même atteinte d'une maladie de peau fort commune à la Martinique; elle en fut traitée par Corvisart, qui l'astreignit à un régime sévère : cela

même l'empêcha, pendant les premiers temps, de paraître au salon.

A diverses époques, madame Bonaparte fit venir en France le père et les quatre frères de mademoiselle de Tascher. Le père mourut peu de temps après son arrivée à Paris, dans la maison qu'avait occupée madame Bonaparte, rue de Chantereine, qu'on appelait alors rue de la Victoire. Il fut inhumé dans une des chapelles de l'église de Ruel, où madame Bonaparte lui fit ériger un monument. L'aîné de ses fils, ne pouvant s'habituer au climat de la France, retourna promptement à la Martinique; les trois autres demeurèrent à Paris pour y perfectionner leur éducation. Le plus jeune, qui s'appelait Sainte-Rose, était atteint d'un asthme qui l'avait réduit à un état effrayant; il passait toutes les nuits dans un grand fauteuil, la tête et les bras appuyés sur une table. Madame Bonaparte en avait le plus grand soin; mais les médecins ayant jugé que l'air de Saint-Cloud ne lui convenait pas, il fut

envoyé à Paris, où on le confia aux soins de madame Duplessis, avec laquelle il était venu en France. M. Henri de Tascher était un jeune homme charmant dont j'aurai l'occasion de reparler, notamment à l'époque où le prince Joseph ayant été appelé au trône d'Espagne, le nouveau roi le prit pour aide de camp.

Lorsque, grâce aux soins assidus de M. Corvisart, la santé de mademoiselle de Tascher commença à se rétablir, madame Bonaparte la fit venir quelquefois passer la soirée dans le salon les jours de petit comité; un valet de chambre venait la chercher chez elle, et la ramenait à son appartement où je l'attendais. Madame Bonaparte venait fréquemment la voir dans la matinée, et permettait que je restasse près d'elle pendant ces visites, qui, à la vérité, étaient de courte durée. Les sujets les plus habituels de la conservation étaient la santé de mademoiselle de Tascher, les soins que l'on prenait d'elle, enfin les choses dont elle pouvait avoir besoin. Ma-

dame Bonaparte, dans son exquise bonté, cherchait à lui procurer toutes les distractions compatibles avec sa position, pour qu'elle ne s'ennuyât pas, et ses frères venaient la voir souvent.

A cette époque, mademoiselle Stéphanie de Beauharnais était élevée chez madame Campan. C'était une jeune personne charmante ; et madame Bonaparte avait pour elle une tendresse de mère ; elle venait assez souvent au palais, et ne tarda pas à se lier intimement avec mademoiselle de Tascher. Mademoiselle de Luçay, fille du préfet du palais, duquel M. de Talleyrand acheta alors le château et la terre de Valençay pour une somme de 2,050,000 francs, était admise dans la société de ces demoiselles ; il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût jolie comme elles, mais elle était d'un caractère charmant, pleine d'esprit, et il était impossible de la connaître sans l'aimer. Elle épousa par la suite M. Philippe de Ségur, le plus jeune des fils du grand-maître des cérémonies ; elle

mourut jeune et son mari fut au désespoir de sa perte.

Mademoiselle de Tascher allant, comme je l'ai dit plus haut, passer assez souvent la soirée dans le salon de madame Bonaparte, à Saint-Cloud, où l'étiquette ne régnait pas encore avec cette rigidité qui eut lieu après la fondation de l'empire, les aides de camp du premier consul y étaient admis familièrement. Plusieurs de ces messieurs ne virent pas mademoiselle de Tascher impunément; outre ses agrémens personnels, sa qualité de parente du premier consul était bien faite pour tenter l'ambition de ces messieurs. Parmi ceux qui se laissèrent prendre les premiers aux charmes de la charmante Stéphanie, je citerai M. de Caulaincourt, qui s'adressa directement à madame Bonaparte pour la prier de favoriser ses vues; la mère du jeune officier le secondait dans ses démarches, et, se flattant de plaire à la sœur en caressant le frère, elle témoignait l'amitié la plus vive au jeune Tascher. M. de Caulaincourt, en homme bien ap-

pris, ne cherchait point à voir mademoiselle de Tascher; il attendait, pour se présenter chez elle, qu'il eût l'agrément de sa famille.

Sur ces entrefaites, le général Rapp jeta aussi les yeux sur mademoiselle Stéphanie. Il s'était lié d'une étroite amitié avec M. Charles de Tascher, son frère aîné, un des trois qui avaient précédé leur sœur à Paris : ce fut à lui qu'il s'adressa en le priant de seconder ses démarches auprès de sa sœur. Voilà sur quoi le général fondait ses prétentions : étant en Égypte, il avait été assez heureux pour sauver la vie au général Bonaparte, qui, en reconnaissance de ce service, lui avait promis de lui accorder la première demande qu'il lui ferait, quelle qu'elle fût. Fort de l'engagement du premier consul, il n'hésita pas à demander la main de mademoiselle de Tascher, et comme il connaissait les prétentions de M. de Caulaincourt, qu'il savait que madame Bonaparte les approuvait, il s'adressa directement au premier consul; celui-ci, fort étonné de cette demande, fort embarrassé

surtout de la promesse qu'il avait faite au général et que Rapp n'avait pas manqué de lui rappeler, lui répondit qu'il n'avait pas le droit de disposer de la main de mademoiselle de Tascher sans consulter sa femme, et qu'il allait la faire prier de passer chez lui pour causer de cette affaire. Le général ne doutait pas du succès de sa demande, enhardi qu'il était par l'exemple de Murat et du général Leclerc, qui avaient épousé chacun une sœur du premier consul. En apprenant les prétentions de Rapp, madame Bonaparte ne put retenir un vif mouvement d'humeur et même de colère, et le général fut obligé de renoncer à ses espérances. La démarche du général Rapp faillit avoir pour moi des suites fâcheuses : à l'appui de sa demande il s'était armé du consentement de mademoiselle de Tascher, et comme on ne pouvait deviner où les jeunes gens avaient pu se voir, on m'accusa, charitablement, d'avoir prêté les mains à cette intrigue, dont je ne me doutais même pas.

Quant au consentement que mademoiselle Stéphanie avait donné aux démarches du général, ce n'était pas qu'elle eût pour lui aucune espèce de préférence; mais en sollicitant la main de mademoiselle de Tascher, Rapp avait sollicité en même temps la place de gouverneur de la Martinique, et c'était l'espoir de retourner dans son pays, qu'elle regrettait toujours, qui avait fait consentir mademoiselle de Tascher au mariage dont on lui avait parlé. Du reste, Rapp n'avait été guidé dans sa demande par aucun motif d'ambition, comme on l'en a accusé dans le temps : sa franchise, la loyauté de son caractère et son cœur aimant doivent faire penser, avec plus de raison, qu'il était reellement épris des charmes de mademoiselle de Tascher, et, certes, il y avait bien de quoi l'être en effet.

J'étais dans une complète ignorance de tous ces détails, lorsqu'un soir, assistant avec mademoiselle de Tascher à une représentation du Théâtre-Francais, où nous étions venues de Saint-Cloud, et où, par parenthèse, on

donnait *la Coquette corrigée*, j'entends tout à coup ouvrir la loge où nous étions seules; je me retourne, et je vois un des valets de chambre de madame Bonaparte. Je ne revins pas de mon étonnement, lorsqu'il nous intima, de la part de sa maîtresse, l'ordre de revenir sur-le-champ à Saint-Cloud. Je ne sais si mademoiselle de Tascher, mieux instruite que moi, devina dans sa pensée quelle pouvait être la cause de cet ordre inaccoutumé; pour moi, j'étais à cent lieues d'en soupçonner le motif. Tout ce que je sais, c'est que je n'augurais rien de bon, à cause du valet de chambre porteur de l'ordre: c'était le mari de la première femme de chambre, la plus méchante femme que l'on puisse se figurer. Comme je lui inspirais de l'ombrage, elle avait ourdi quelque trame pour me perdre dans l'esprit de madame Bonaparte.

Tous ces commentaires étaient fort bien en situation, mais d'abord il avait fallu obéir. En arrivant à Saint-Cloud, mademoiselle de Tascher fut mandée auprès de sa cousine,

où il lui fallut subir un long interrogatoire : elle en sortit victorieuse, n'ayant pas l'ombre d'un reproche à se faire, qu'un peu de légèreté dont elle n'avait pas même compris les conséquences ; elle en fut donc quitte pour quelques remontrances, mais on exigea d'elle le plus grand secret avec moi, sur ce qui s'était passé.

Cependant M. Corvisart ayant jugé que la santé de mademoiselle de Tascher nécessitait qu'elle allât prendre les eaux, désigna celles de Cauterets comme les plus favorables. Il avait été décidé que je l'y accompagnerais ; cette décision était antérieure, de quelques jours, à l'ordre qui nous fut si brusquement intimé dans la loge du Théâtre-Français, et, selon toute probabilité, ce fut la crainte d'une prochaine séparation qui engagea le général Rapp à brusquer sa demande auprès du premier consul. Au milieu de toutes ces intrigues, je marchais sur un volcan, sans qu'il me fût possible de m'en douter. Pendant que je faisais les apprêts de notre

voyage, on me calomniait auprès de madame Bonaparte, et déjà même on lui avait procuré une autre personne pour me remplacer.

Avant de partir pour notre grand voyage, nous devions aller passer deux jours à La Malmaison et revenir ensuite à Saint-Cloud, d'où nous partirions enfin. Nous suivîmes, en effet, madame Bonaparte à La Malmaison : là, M. Frère fut informé de l'intrigue, et il eut l'obligeance d'en faire part à mon cousin, pour que celui-ci pût m'en prévenir. Quand il vint auprès de moi, il fut tout étonné de me trouver aussi calme; et comment ne l'aurais-je pas été, n'ayant pas même la plus légère imprudence, la moindre indiscrétion à me reprocher. Dans le premier moment, je fus attérée d'un coup aussi imprévu, et en rappelant ici le souvenir de tant de noirceurs, je sens involontairement renaître en moi toute l'indignation dont je fus saisie. Le peu d'amis que j'avais dans la maison engagèrent mon cousin à faire une démarche auprès de madame Bonaparte, pour lui faire entendre

ma justification : j'ai dit à quel point mon cousin poussait la circonspection : aussi eut-on bien de la peine à le déterminer. Toutefois, l'amitié qu'il avait pour moi triompha de sa timidité, et il ne résista plus aux raisons qu'on lui donna, quand on lui dit qu'ayant été admise dans la maison à sa recommandation, qu'ayant répondu de moi comme si j'eusse été sa fille, son honneur était engagé à ce que mon innocence éclatât dans tout son jour; il prit donc son parti.

Lorsque mon cousin fut admis en présence de madame Bonaparte, il la trouva avec madame de Rémusat et madame de Lauriston. Il lui fut facile de juger à quel point la calomnie avait prévenu madame Bonaparte contre moi, car la discussion fut longue et vive; enfin il allégua tant de preuves évidentes en ma faveur, que ses argumens restèrent victorieux. Or, ce triomphe, en tout état de cause, était fort difficile à obtenir; car si madame Bonaparte se fâchait rarement, une fois fâchée, il n'était pas facile de la faire reve-

nir. Cependant elle vit si clairement qu'on l'avait abusée sur mon compte et que j'étais irréprochable, qu'aussitôt que mon cousin l'eut quittée elle me fit demander. Je ne saurais dire dans quel saisissement je me trouvais, à la suite de tant de coups inopinés ; mes jambes pouvaient à peine me soutenir et ma figure était décomposée. Elle m'adressa des paroles pleines de bonté, de ces mots réparateurs qui vont droit au cœur : « Je re-« connais, me dit-elle, qu'on m'avait trompée « sur votre compte ; je suis bien aise de pou-« voir vous rendre toute ma confiance. » L'excellente madame de Rémusat saisit l'occasion pour lui dire que ce serait le moment de tenir sa promesse et de m'attacher plus directement à sa personne. « Je le veux bien, « répondit madame Bonaparte avec une dou-« ceur angélique, c'est un dédommagement « que je lui dois. » Puis, m'adressant la parole : « Reconduisez mademoiselle de Tascher « à Saint-Cloud ; vous y trouverez la per-« sonne que j'avais choisie pour vous rem-

« placer, vous lui donnerez en compte tout « ce qu'il faut pour le voyage de ma cou« sine. Dans deux jours je serai à Saint-Cloud « et vous commencerez votre service au« près de moi....; allons, ne pleurez donc « pas!.... » Je pleurais en effet; mais, cette fois, c'étaient des larmes de joie.

Je trouvai, en arrivant à Saint-Cloud, la personne qui devait me remplacer auprès de mademoiselle de Tascher et pour l'accompagner aux eaux. Je la connaissais depuis long-temps : notre entrevue fut embarrassée, ne sachant pas l'issue de mon explication avec madame Bonaparte. Je la rassurai; mais grande fut la confusion de la méchante femme qui avait mené l'intrigue et qui était restée à Saint-Cloud pour installer, en mon lieu et place, la dame qui me remplaçait et qui était sa protégée. Du reste, tout le monde prit une figure de circonstance : car il n'y a pas moins de diplomatie dans le service intérieur d'un palais, pas moins d'intrigues, pas moins d'hypocrisie et de basses jalousies,

que dans le salon d'honneur; les vices y sont les mêmes, et des dehors menteurs n'y cachent pas moins de perfidies.

L'impératrice étant absente de Paris, lorsque mademoiselle de Tascher revint des eaux, cette jeune personne reprit, chez madame Campan, l'appartement qu'elle y occupait avant son voyage. Elle n'était soumise à aucune des règles de la maison; on lui avait donné pour dame de compagnie une demoiselle Folard, femme d'une bonne noblesse, et parente de M. de Cramayel, introducteur des ambassadeurs.

A cette époque, le prince Pinatelli, qui s'était épris de mademoiselle de Tascher, la demanda en mariage : cette union était convenable sous tous les rapports; aussi l'empereur et l'impératrice y avaient-ils consenti, mais la famille du prince suscita des obstacles; une lettre de M. Pinatelli père, à ce sujet, lettre dans laquelle se trouvait une phrase qui blessa vivement l'empereur, rompit toutes les négociations.

Quelque temps après, on arrangea, pour mademoiselle Stéphanie, un mariage avec le prince d'Aremberg. Cette union convenait beaucoup à la famille de la jeune personne; l'empereur surtout la désirait fortement, disant que, par là, il faisait alliance avec la Belgique, dont M. d'Aremberg était prince souverain. Le père de ce noble seigneur était aveugle; mais, malgré son infirmité, il était d'une grande douceur, d'un caractère toujours égal et d'une gaîté charmante. Aussi tout le monde était-il content de ce mariage, excepté celle dont on aurait dû, avant tout, consulter le goût. Mademoiselle de Tascher ne consentit à cette union qu'avec une très-grande répugnance; elle avait pour le prince une véritable antipathie, qu'elle ne put jamais vaincre; mais elle n'aurait jamais osé résister ouvertement aux volontés de l'empereur.

Le mariage se fit dans la galerie de l'hôtel de la reine Hortense; il eut lieu, pour les cérémonies civiles, le 31 janvier 1808, et,

pour les cérémonies religieuses, le lendemain soir. Toute la cour y assista. Il y eut grand gala : l'empereur dansa avec la mariée, et non pas avec l'impératrice, comme M. Constant le dit, par erreur, dans ses Mémoires.

Mademoiselle de Tascher parut à l'autel comme une victime que l'on traîne au sacrifice. Toute la famille impériale était réunie, et l'on y remarqua tout ce qu'il y avait à Paris de princes de la Confédération du Rhin. La bénédiction nuptiale fut donnée aux époux par le cardinal Fesch. L'impératrice accompagna la mariée à son hôtel, et ne la quitta qu'après l'avoir mise au lit.

Le prince d'Aremberg resta fort peu de temps près de sa femme; l'empereur l'envoya en Allemagne rejoindre le régiment dont il était colonel. Madame d'Aremberg, malgré ses sentimens qu'elle ne pouvait dissimuler, avait pour son époux tous les égards qu'elle lui devait; et dans le monde, où ils allaient souvent ensemble, on n'aurait jamais soupçonné qu'elle eût été mariée contre son gré.

Dans les premiers temps, le prince se flatta, à force de soins, de prévenances et d'amour, que sa femme reviendrait de ses préventions ; mais quand il vit que tout était inutile, il prit bravement son parti, et se résigna à n'être plus qu'un mari *in partibus*.

Le beau-père de mademoiselle de Tascher avait à Bruxelles un palais magnifique, dans lequel il avait fait disposer un appartement décoré avec le plus grand luxe afin d'y recevoir sa belle-fille ; mais celle-ci refusa obstinément de se rendre en Belgique. L'empereur, instruit du refus que faisait madame d'Aremberg d'aller rejoindre son mari, voulut interposer son autorité ; et un jour, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, il la menaça de la faire conduire à Bruxelles par la gendarmerie, de brigade en brigade. « Comme « il vous plaira, sire, dit madame d'Aremberg sans se déconcerter ; en me voyant arriver de cette manière, on saura du moins « que je ne viens pas de mon propre mouvement. — Tête de créole ! » s'écria Napo-

léon; et les choses restèrent en cet état jusqu'à la chute de l'empire.

Madame d'Aremberg n'avait jamais voulu tenir d'état de maison, ce qui contrariait beaucoup l'empereur. Il s'en plaignit à l'impératrice, qui lui répondit que les revenus de sa cousine n'étaient pas assez considérables pour qu'elle pût recevoir. L'empereur fit cesser cet obstacle en donnant à la princesse un supplément de cinq mille francs par mois; mais madame d'Aremberg s'obstinant à vivre toujours de la même manière, l'empereur supprima son allocation mensuelle.

Madame d'Aremberg avait fait connaissance, à la cour impériale, de M. le comte de Guitry, écuyer de l'impératrice Joséphine. Elle s'éprit pour lui d'une passion violente, et elle fit toutes les démarches possibles pour faire casser son mariage; elle alla jusqu'à solliciter l'intervention de Louis XVIII, qui promit de s'occuper de cette affaire. Avec un pareil protecteur, la conclusion n'était pas douteuse; le tout était de chercher un pré-

texte plausible : on le trouva dans la manière dont le mariage avait été célébré. Mademoiselle de Tascher n'était pas princesse impériale, et l'empereur ne l'ayant pas adoptée, elle était soumise aux lois qui régissaient la nation : or, le mariage civil n'avait pas été célébré dans une mairie, par le maire de l'arrondissement sur lequel était situé le domicile de la future; le mariage religieux avait été fait par le cardinal Fesch, non pas dans la paroisse de la future, mais dans un local qui n'était pas même une église. Il n'en fallait pas tant pour faire casser un mariage, à une époque où il eût été fort singulier que l'on respectât une union particulière formée par l'empereur, lorsqu'on répudiait la gloire qu'il avait acquise à la France. Le mariage de mademoiselle de Tascher avec le prince d'Aremberg fut annulé; on écrivit au pape, qui accorda des dispenses, et, quelque temps après, madame d'Aremberg épousa le comte de Guitry.

Formation de la maison de l'impératrice. — Madame Campan. — Les deux premières femmes de chambre. — Mademoiselle Marcherie. — Voyage en Belgique. — Attention de l'empereur pour le public. — L'empereur et l'impératrice à Mayence. — La maison de M. de Jacobi. — L'impératrice *chez elle*. — M. et madame Méchin. — Madame de Vanday. — Commencement de faveur et prompte disgrâce. — Jalousie de l'impératrice. — Séjour à Aix-la-Chapelle. — Affluence d'étrangers. — Le théâtre de Picard. — Les bains de l'impératrice. — Arrivée de l'empereur. — Les bains d'Aix. — Procession solennelle et les insignes de Charlemagne. — Visites de l'empereur aux manufactures et aux établissemens. — Fonds alloués et travaux ordonnés. — La duchesse Léopold de Bavière. — Le futur beau-frère du maréchal Berthier. — L'empereur à la toilette de l'impératrice. — Toilettes sur toilettes. — Cologne, Coblentz et Mayence. — Voyage sur le Rhin. — Orage épouvantable. — Le château de la Souris. — Madame Louis Bonaparte et la princesse de Bade. — Bals chez l'impératrice. — La partie de trictrac. — Les robes de l'impératrice.

IV.

Depuis long-temps les dames qui composaient sous le consulat la société intime de madame Bonaparte pressaient sa majesté de former sa maison, lorsque l'empereur intervint et décida que cela aurait lieu. Madame Campan, en sa qualité d'ancienne femme de

chambre de la reine, fut consultée : elle plaça diverses personnes dans la maison ; ce fut à cette époque que l'ancienne femme de chambre dont j'ai parlé quitta le palais pour suivre son mari au château de Fontainebleau dont il avait été nommé le concierge. Lors du départ de leurs majestés pour Aix-la-Chapelle, une jeune créole, nommée mademoiselle Marcherie, fut placée auprès de l'impératrice ; elle était orpheline et sans fortune, et elle avait été fortement recommandée à sa majesté. Cette jeune personne ne connaissait rien du service qu'elle avait à faire : aussi n'en fit-elle aucun.

Quelques jours avant leur départ, l'empereur et l'impératrice avaient été faire une courte excursion à La Malmaison ; c'était le jour de la fête de Saint-Cloud, et leurs majestés avaient, suivant leur coutume, quitté momentanément cette résidence pour que le public pût voir l'intérieur du château et se promener dans le parc réservé. Je n'étais pas encore bien acclimatée à toutes les gran-

deurs dont j'étais entourée : aussi éprouvai-je une sorte de confusion par suite d'un fait qui plus tard m'aurait paru beaucoup plus simple. On avait préparé pour l'impératrice une voiture à six chevaux ; mais, au moment de partir, sa majesté monta dans la voiture de l'empereur. L'écuyer de service nous fit prévenir que si quelqu'une de nous désirait partir tout de suite, il y avait une voiture qui ferait le trajet à vide : comme rien ne me retenait, sans demander aucune explication, je descendis rapidement l'escalier et je fus fort étonnée de trouver un aussi magnifique équipage ; je montai dans la voiture et deux valets de pied se placèrent derrière conformément à l'usage. Que l'on juge de mon embarras en me voyant ainsi occuper la place destinée à l'impératrice : il me fallut traverser tout le parc qui était rempli d'une population immense, et je ne saurais dire à quel point je fus embarrassée en voyant tous les yeux fixés sur moi : si du moins je n'avais pas été seule !

L'impératrice ne partit pas avec l'empereur; leurs majestés devaient seulement se rejoindre à Mayence. L'empereur se rendit au camp de Boulogne, et nous allâmes directement à Aix-la-Chapelle, où l'impératrice voulait prendre les eaux. A cette époque, il n'était bruit que de la descente en Angleterre, et toutes les personnes de la maison croyaient que le moment de l'exécuter était arrivé. Je n'essaierai pas de peindre l'enthousiasme que fit éclater la présence de l'impératrice dans toutes les villes par où elle passa : on aurait dit, à l'accueil qu'elle recevait, que tout le monde la connaissait; il est vrai que sa réputation de bonté l'avait précédée, et c'était même une opinion qui fut long-temps populaire en France, qu'elle portait bonheur à son auguste époux.

Nous arrivâmes le premier d'août à Liége, après avoir suivi des chemins horribles et si raboteux que nous croyions à tout moment que nos voitures allaient se briser; souvent même on fut obligé de les maintenir en équi-

libre avec des cordes : aussi l'impératrice fut-elle très-fatiguée de ce trajet.

A Aix-la-Chapelle sa majesté descendit dans une maison qui avait appartenu à un M. de Jacobi, et que l'empereur venait d'acheter pour que, pendant son séjour aux eaux, l'impératrice fût *chez elle*. Ensuite sa majesté logea à la préfecture chez M. Méchin, alors préfet, et j'eus l'occasion de voir la belle madame Méchin, si célèbre par le malheur qui lui arriva et qui est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici.

Au nombre des dames désignées pour accompagnér sa majesté dans ce voyage se trouvait madame de Vanday, attachée à sa personne depuis fort peu de temps; ce fut en effet quelques jours seulement avant de quitter Saint-Cloud, que madame de Vanday avait été nommée dame du palais. C'était alors une très-belle femme, et elle fixa pour quelque temps les regards du souverain, mais sa faveur fut de courte durée; presqu'immédiatement après notre retour du voyage, elle

reçut l'ordre d'envoyer sa démission. Je n'ai jamais pu savoir d'une manière assez positive les causes de cette brusque et complète disgrâce, pour que je me permette des révélations qui seraient hasardées; tout ce que je sais, c'est que l'impératrice en fut très-jalouse, et qu'après son renvoi, déguisé sous une forme moins sévère, elle ne reparut plus à la cour.

Les habitans d'Aix-la-Chapelle firent tout ce qui dépendait d'eux pour fêter dignement sa majesté, et lui rendre agréable le séjour de leur ville, où un grand nombre d'étrangers de distinction étaient accourus des divers points de l'Allemagne. Mais, malgré cet empressement universel, le séjour d'Aix-la-Chapelle fut assez triste et monotone. Il n'y avait alors qu'une troupe de chanteurs allemands : aussi fit-on venir une partie de la troupe de Picard, dont le théâtre venait de prendre le titre de Théâtre de l'Impératrice; Devigny et Clozel étaient alors les meilleurs acteurs de la troupe, qui en général était

assez bien composée. L'affluence des spectateurs fut considérable, surtout les jours où sa majesté honorait le spectacle de sa présence : alors on illuminait les rues par lesquelles elle devait passer; on chanta sur le théâtre de nombreux couplets en son honneur, et jamais l'enthousiasme dont sa personne était l'objet ne fut porté aussi loin.

A cela près d'un peu de monotonie, nous passâmes à Aix-la-Chapelle quelque temps, d'une manière bien agréable. Pour moi, ce qui me rendait le plus heureuse, c'était d'être souvent auprès de l'excellente maîtresse à laquelle ma bonne étoile m'avait attachée; tous les matins elle allait prendre un bain, et je l'accompagnais. Nous étions d'ailleurs favorisés par le plus beau temps du monde, ce qui était beaucoup pour pouvoir jouir du plaisir de la promenade. Nous visitâmes tous les environs, qui sont délicieux; mais ce qui n'est pas agréable, c'est le résultat pour l'odorat des salutaires eaux qui font la fortune d'Aix-la-Chapelle. Les eaux

thermales sont si abondantes, qu'elles s'écoulent en ruisseaux brûlans exhalant une odeur sulfureuse. Nous allâmes voir le puits de Borsette, principale source de ces eaux, mais la vapeur qui s'en élève est tellement opaque, que l'on ne peut distinguer l'eau de la source, qui est si chaude qu'il est impossible d'y tenir la main.

Sa majesté ayant fini de prendre les eaux, nous nous disposâmes à partir, et déjà nos voitures étaient chargées, quand un courrier vint apporter la nouvelle de la prochaine arrivée de l'empereur. Cette nouvelle fut accueillie avec une vive satisfaction par l'impératrice, car c'était toujours pour elle le même plaisir, quand après une séparation, quelque courte qu'elle fût, elle revoyait l'empereur. Il fallut, comme on le pense bien, défaire tous les bagages et remettre tout en place, ce qui, pour ma part, me causa une fatigue au point d'en être malade, ayant été seule chargée de tout. Au surplus, cette courbature me donna l'occasion d'éprouver,

par moi-même, la salubre efficacité des eaux. Jusque-là je n'avais pas voulu prendre de bains, parce que leur action est si vive, qu'ils ne sont pas sans inconvéniens quand ils ne sont pas commandés par une certaine disposition de santé; plusieurs personnes de la maison en avaient essayé uniquement pour profiter de l'occasion, et il en était résulté, pour elles, de violens érysipèles. Pour moi, l'effet en fut pour ainsi dire miraculeux, car après vingt minutes passées dans l'eau, je me trouvai remise, comme j'aurais pu l'être après huit jours de repos. Quand je me fus déterminée à essayer de ce remède, on me fit descendre dans une espèce de bassin qui me parut avoir environ douze pieds de diamètre; on m'assura que l'eau en était renouvelée tous les jours, ce dont je n'oserais garantir la vérité; toutefois mes doutes ne m'empêchèrent pas de reprendre encore quelques bains, ce que je devais faire, ne fût-ce que par reconnaissance du bien que m'avait fait le premier.

Depuis que l'on savait la prochaine arrivée de l'empereur, tout était en mouvement dans le pâlais, depuis le serviteur du rang le plus inférieur jusqu'aux personnes attachées au service d'honneur de leurs majestés, tant chacun mettait de zèle pour que l'empereur fût satisfait. Il arriva le 19 et séjourna jusqu'à la fin du mois, où nous nous remîmes en route pour Cologne.

Parmi les fêtes et les cérémonies dont la présence de l'empereur fut l'objet à Aix-la-Chapelle, il y en eut une vraiment imposante par la grandeur des souvenirs qu'elle réveillait. On fit une procession superbe dans laquelle furent solennellement portés les insignes qui avaient servi au sacre de Charlemagne, et ses reliques enchâssées, tels que son crâne et l'os d'un de ses bras; nous vîmes sa couronne, son épée, son sceptre, sa main de justice, son globe impérial, ses éperons d'or: tous objets en grande vénération parmi les habitans d'Aix-la-Chapelle, et que l'on n'avait exposés au jour que pour célébrer la

présence de l'empereur. Lui-même, il ne négligea rien pour témoigner aux habitans la satisfaction que lui causa leur empressement : il alla visiter la plupart des manufactures qui entourent Aix-la-Chapelle; il entra dans toutes sortes de détails d'intérêts locaux, établit un mode nouveau pour l'administration des jeux, affecta plusieurs couvens à des établissemens de bienfaisance, donna à la commune les anciens remparts qui entouraient la ville, ordonna l'ouverture d'une route d'Aix-la-Chapelle à Montjoie et alloua une somme de 150,000 francs pour la réparation des anciens Thermes que l'on désigne sous le nom de bains de Charlemagne. Quoique la plupart de ces objets me fussent étrangers, je ne pouvais les ignorer : car toutes les personnes que nous voyions ne cessaient d'en parler avec la plus vive reconnaissance.

Parmi les étrangers qui vinrent à Aix-la-Chapelle faire leur cour à leurs majestés, se trouvaient le duc et la duchesse Léopold de Bavière, et leur fille, qui depuis a épousé le

maréchal Berthier. Le duc et la duchesse avaient aussi un fils, qui était alors une vraie caricature : il n'y avait rien de plaisant comme de voir ce jeune prince, aussi fluet qu'il soit possible de se l'imaginer, ayant la poitrine presque entièrement recouverte d'ordres et de décorations ; ses jambes surtout étaient réellement miraculeuses par leur exiguité : je me rappelle avoir vu l'impératrice en rire de bon cœur, et une fois, l'empereur se mettre de la partie, bien qu'il ne fût pas moqueur ; mais le prince Pic était si plaisant qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir.

L'empereur venait quelquefois à la toilette de l'impératrice, et c'était une chose extraordinaire pour nous, de voir un homme dont la tête était remplie de si grandes choses, entrer dans les détails les plus minutieux, et désigner les robes et les bijoux qu'il voulait que l'impératrice portât en telle ou telle circonstance : il lui arriva un jour de tacher une de ses robes avec de l'encre, parce que cette robe lui déplaisait et afin de forcer l'im-

pératrice à en mettre une autre; quand il touchait aux écrins, il mettait tout sens dessus dessous.

D'Aix-la-Chapelle nous nous rendîmes à Mayence, où leurs majestés arrivèrent le 16 de septembre, après être restées quelques jours à Cologne et à Coblentz. De cette dernière ville à Mayence, l'empereur suivit une route magnifique qu'il avait fait construire sur le bord du Rhin; quant à l'impératrice et aux personnes de son service, nous remontâmes le Rhin sur deux yachts que le prince de Nassau-Weilbourg était venu offrir à sa majesté. Le premier jour, nous allâmes jusqu'à Bingen, et cette manière de voyager me parut d'autant plus agréable, que les bords du Rhin, dans ce trajet, nous offrirent partout des aspects charmans et d'une extrême variété. Le soir nous eûmes le spectacle d'un orage dont l'impératrice fut un peu effrayée, et réellement il y avait de quoi l'être, car le vent était si violent, qu'à chaque vague nous avions peur d'être submergés.

Je me rappelle que, sur la route de Coblentz à Bingen, on nous fit remarquer une tour qui s'élève du milieu du Rhin et que l'on appelle, je crois, le château de la Souris : c'était là que les princesses palatines étaient dans l'usage de venir faire leurs couches. Nous n'étions arrivés à Bingen qu'à minuit; sa majesté, très-fatiguée de l'orage et même un peu indisposée, ne put pas repartir le lendemain d'aussi grand matin qu'elle avait projeté de le faire, afin d'être à Mayence avant l'empereur : il résulta de ce retard que leurs majestés y arrivèrent presque en même temps. L'empereur y reçut un grand nombre de princes et de ministres allemands; la reine Hortense, qui n'était encore que madame Louis Bonaparte, et la princesse de Bade y passèrent tout le temps que l'impératrice y resta. Sa majesté donnait des bals où étaient invitées beaucoup de personnes de la ville; les princes et les princesses de Nassau manquaient rarement d'y venir. Ces bals avaient lieu dans un grand salon d'attente, qui or-

dinairement servait comme de vestibule et où se tenaient les valets de chambre de sa majesté, dont les appartemens étaient au premier étage; au haut du grand salon où l'on dansait, étaient pratiqués des jours donnant sur des corridors, de sorte que nous pouvions jouir de la vue du bal.

La ville de Mayence, qui est assez belle mais triste, nous offrait bien peu de distraction : il n'y avait point de spectacle; le palais de leurs majestés était beaucoup trop petit pour que toutes les personnes de leur suite pussent y loger. La princesse Hortense elle-même fut obligée de prendre un appartement dans la ville; la princesse de Bade resta seule avec l'impératrice, qui la trouva trop jeune pour souffrir qu'elle s'éloignât. L'empereur voulut aussi que le prince de Bade logeât avec lui au palais; mais tous les autres hommes furent logés dans des maisons de particuliers, par billets de logemens, comme cela se pratique en pareil cas.

La majeure partie des habitans de Mayence

ne parlait qu'allemand; or, aucun de nous au palais ne sachant cette langue, il en résulta, outre une grande difficulté d'établir des communications mutuelles, quelques singuliers *quiproquo* dont un, entr'autres, m'est resté gravé dans la mémoire. Deux valets de chambre de l'impératrice étaient logés dans la même maison, dont les maîtres étaient deux demoiselles déjà fort sur le retour. Ces demoiselles ne se couchaient jamais avant que leurs hôtes ne fussent rentrés, et souvent ils ne rentraient que fort tard. Lorsqu'en effet la société étrangère que recevait l'impératrice était retirée, sa majesté commençait sa partie de trictrac, jeu qu'elle aimait préférablement à tout autre; la partie se prolongeait presque toujours jusqu'à plus d'une heure du matin. Quand ces messieurs étaient de service, ils ne pouvaient s'en aller avant que sa majesté se fût retirée dans son appartement intérieur. Les demoiselles leur faisaient alors observer qu'ils rentraient bien tard, et ils expliquaient tout naïvement la cause de ce retard en leur

disant : « C'est que sa majesté a fait ce soir sa partie de trictrac. » Les deux valets de chambre ne concevaient rien à l'incroyable étonnement que cette explication toute naturelle causait aux maîtresses de leur logis, qui s'en montraient extraordinairement scandalisées. Ces messieurs demandèrent d'où pouvait naître la cause d'un scandale auquel ils ne comprenaient rien, et ils apprirent que l'expression dont ils s'étaient servis, et qu'ils évitèrent d'employer à l'avenir, avait en allemand la plus extraordinaire signification.

Le palais que nous occupions était situé sur le bord du Rhin, fleuve magnifique en cet endroit; mais le palais n'en était pas moins triste, et un double châssis de croisées que l'on avait établi pour garantir les appartemens du vent du nord contribuait à l'attrister encore davantage. Il n'y avait de cheminées que dans les appartemens de leurs majestés; les nôtres étaient chauffées par des poêles de fonte que l'on allumait en dehors. L'homme chargé du service des poêles faisait des feux

tellement ardens, que par moment il nous était impossible de résister à la chaleur étouffante qui en provenait, peu habitués que nous étions à une pareille température; pour comble de disgrâce, cet homme ne comprenait pas un mot de français, de sorte que lorsque nous nous plaignions de la trop grande chaleur il ne faisait plus de feu du tout, d'où il résultait que nous étions alternativement dans une étuve et dans une glacière, car cette année le froid fut rigoureux de très-bonne heure.

Pendant notre séjour à Mayence, nous allâmes quelquefois faire des excursions à Cassel, village frontière d'Allemagne, situé de l'autre côté du Rhin. Lorsque nous étions dans des voitures à la livrée de l'empereur cela nous servait de sauve-garde, et les douaniers ne nous fouillaient point; mais il nous arriva de vouloir y aller à pied, et comme nous n'étions pas connus, on nous fit subir un examen tellement détaillé, que nous fûmes guéris du désir de recommencer de pareilles courses : cette excessive sévérité venait de

ce que la très-nombreuse population juive de Mayence se livrait presque toute à ce commerce clandestin que l'on nomme la contrebande. Ces Juifs assiégeaient le palais et apportaient continuellement des marchandises que nous avions toutes les peines du monde à nous défendre d'acheter; ils nous proposaient des échanges, et lorsque sa majesté nous avait donné quelques robes que leur richesse même nous interdisait de porter, nous les échangions contre des étoffes en pièces. Nos robes ainsi échangées ne restaient pas long-temps entre les mains des Juifs; il fallait même qu'elles fussent extrêmement recherchées par les beautés de Mayence, car il y eut tel bal où l'impératrice put voir une partie de sa garde-robe de réforme former tout un quadrille à la même contre-danse; j'en ai vu porter à des princesses allemandes.

Parmi les princes de Nassau, il y en avait un d'une grosseur démesurée : c'était le prince de Nassau-Biberich; il avait à peine trente ans, et son obésité était déjà telle,

qu'il ne pouvait marcher qu'avec une très-grande difficulté ; il mourut peu après notre départ de Mayence, qui eut enfin lieu au commencement d'octobre à notre grande satisfaction.

Madame de La Rochefoucauld et madame de Lavalette. — M. Deschamps, secrétaire des commandemens de l'impératrice. — L'opéra des Bardes. — La femme d'un libraire. — Les demoiselles d'annonce. — Fonctions difficiles à déterminer. — Étiquette d'intérieur. — Antipathie de l'empereur pour les visages d'hommes. — Influence du couronnement sur le commerce de Paris. — Leroy et madame Raimbault. — Le diadême et la couronne de l'impératrice. — La nuit avant le couronnement. — Mon arrivée à Notre-Dame avant le cortége. — La famille impériale à l'Archevêché. — Cérémonie du sacre. — Bonheur de l'impératrice.

V.

DÉJA à Aix-la-Chapelle et surtout à Mayence, il n'avait été question, parmi les personnes de la maison de leurs majestés, que de la prochaine cérémonie du couronnement. On voulut d'abord s'occuper de la formation de la maison de l'impératrice; madame de La Ro-

chefoucauld, alliée de sa majesté, fut nommée dame d'honneur. Après avoir joui, avant la révolution, d'une grande fortune, elle en avait peu alors, ce qui fit hésiter long-temps l'empereur à la nommer; mais il céda aux pressantes sollicitations de l'impératrice, qui avait pour madame de La Rochefoucauld le plus sincère attachement, et qui ne négligea jamais une occasion de lui en donner des preuves. Madame de La Rochefoucauld, fort aimable et pleine d'esprit, était petite et contrefaite; ce défaut de conformation extérieure fut aussi un obstacle à lever, mais il était moins puissant que le manque de fortune, car déjà l'empereur voulait que les personnes attachées au service d'honneur eussent un revenu personnel considérable et en dehors de leurs traitemens. Madame de Lavalette, née de Beauharnais, et par conséquent nièce par alliance de l'impératrice, fut nommée dame d'atours : c'était une fort belle femme, d'un caractère très-doux, vertueuse par instinct et sans efforts, d'une conduite

irréprochable et excellente mère. Je n'ai pas besoin de dire si elle était bonne épouse: l'acte de dévouement qui a marqué pour toujours sa place dans l'histoire le dit assez, mais n'a pu étonner que ceux qui ne connaissaient pas depuis long-temps madame de Lavalette. Elle ne remplit jamais les fonctions de sa place, l'impératrice ayant continué, comme par le passé, à se mêler seule de tous les détails de sa toilette, et peut-être aucune dame de son empire n'aurait-elle pu la suppléer dans ce soin, car personne n'avait plus de goût que sa majesté.

Je ne ferai point ici l'énumération des dames du palais nommées à l'occasion du sacre: on sait que le nombre en fut considérablement augmenté, et l'Almanach impérial du temps contient à cet égard plus de renseignemens qu'il ne m'aurait été possible d'en recueillir. Je dirai cependant quelques mots de M. Deschamps, qui fut nommé secrétaire des commandemens de l'impératrice, et dont j'aurai à reparler plusieurs fois dans le cours de

ces souvenirs. M. Deschamps était, comme l'on sait, un homme de beaucoup d'esprit et déjà connu par des ouvrages qui avaient obtenu du succès sur différens théâtres; c'était en outre un parfait honnête homme. L'impératrice, étant encore madame de Beauharnais, l'avait beaucoup connu chez M. de Montmorin, dont il était l'ami. Ce qui lui valut le choix de l'empereur n'est point étranger au goût passionné que l'on sait que sa majesté avait pour les poésies d'Ossian, car il le nomma parce qu'il était auteur de l'opéra des Bardes, ouvrage qui plaisait beaucoup à l'empereur. M. Deschamps avait l'abord extrêmement froid; on conçoit que dans sa place il reçut beaucoup de sollicitations, mais ce fut toujours inutilement qu'on s'adressa à lui : tant il avait peur de se compromettre. Il passait pour avoir un cœur impossible à émouvoir, et peut-être était-ce, à cause de sa place, sinon une vertu, au moins un avantage de position; le fait est qu'il n'obligea jamais personne. Ses fonctions consistaient à écrire

sous la dictée de l'impératrice, ou conformément à ses ordres, soit aux ministres, soit à des hommes élevés à des postes éminens, pour leur recommander les personnes qu'elle protégeait. Alors les solliciteurs venaient le trouver pour l'engager à appuyer leurs demandes d'une manière favorable, mais il n'en était ni plus ni moins; il resta toujours sourd aux prières, muet aux promesses dont aucune ne sortait de sa bouche, et se renferma strictement dans la ponctuelle exécution des ordres qu'il recevait.

A cette même époque, une madame Bazin, femme d'un ancien libraire qui avait fait de mauvaises affaires, fut attachée à la personne de l'impératrice. Elle était recommandée par M. Foncier, ancien joaillier de la cour, et qui avait cédé son fonds à M. Marguerite; malgré cette recommandation, son service ne fut pas plus agréé par l'impératrice que celui de madame Saint-Hilaire. L'empereur décida dans le même temps qu'il y aurait auprès de l'impératrice quatre demoiselles d'an-

nonce. Mademoiselle Marcherie, dont j'ai déjà parlé, et qui jusque-là était sans titre déterminé, devint l'une de ces quatre demoiselles; on en nomma trois autres. Deux étaient mariées et firent peu parler d'elles; la quatrième était fille d'un huissier du cabinet de l'empereur : elle était assez jolie et attira quelque temps l'attention du souverain. Mais ce n'était pas le tout de nommer quatre demoiselles d'annonce; les nominations faites, il fallut leur trouver des fonctions, et ce fut le plus difficile. Voici toutefois le moyen que l'on prit pour qu'elles eussent une apparence d'utilité. Il fut décidé qu'elles se tiendraient dans le salon contigu à la chambre à coucher de l'impératrice, et seraient de service deux par deux et par semaine. Elles annoncèrent dès-lors les personnes qui désiraient parler à l'impératrice, quand elle était dans son intérieur. Lorsque l'empereur y venait, c'étaient les demoiselles d'annonce qui lui ouvraient la porte. Quand le préfet du palais venait pour annoncer à sa majesté que le dîner était ser-

vi, il était obligé de s'adresser à ces dames qui ouvraient la porte et annonçaient : « Monsieur le préfet du palais. » Celui-ci disait alors : « Votre majesté est servie. » Si, ce qui était bien rare, il arrivait par hasard que la toilette de l'impératrice ne fût pas terminée, le préfet du palais était prié d'attendre; il en était de même pour le chambellan de service. Le dîner annoncé, ces dames étaient libres jusqu'au lendemain à neuf heures du matin. Au surplus, la fondation de ces places insignifiantes avait une cause qui ressortait du caractère de l'empereur; rien ne lui déplaisait plus que de rencontrer des visages d'hommes quand il venait familièrement dans l'appartement de sa femme. Les fonctions des demoiselles d'annonce les faisaient appeler plaisamment par madame de La Rochefoucauld des *huissiers femelles*.

Aux approches du couronnement, cette partie du commerce de Paris qui consiste en brillantes et futiles créations pour la toilette des femmes, prit un essor inaccoutumé; les

ouvriers de toute espèce se disputaient à qui ferait le mieux, et le cabinet de toilette de l'impératrice était le point de mire de tous les concurrens, comme le cabinet de l'empereur l'était de tous les ambitieux. Leroy, qui jusqu'alors n'avait été que marchand de modes, imagina d'entreprendre la couture, et, pour appuyer la réussite de son nouveau genre d'entreprise sur une réputation déjà faite, il s'associa madame Raimbault, très-célèbre couturière du temps, qui vint s'établir chez lui. Les nouveaux associés furent chargés de faire exécuter les broderies et de confectionner les habits et les manteaux que l'impératrice devait porter le jour du sacre, et ces objets furent d'une magnificence et d'un goût qui passent toute idée. Marguerite fit la couronne et le diadème; quant aux insignes impériaux destinés à la personne de l'empereur, ils sortirent des ateliers de monsieur Biennais. Tout était en mouvement dans le palais.

Beaucoup de personnes passèrent la nuit qui précéda le grand jour. Je citerai un fait

bien peu important sans doute, mais capable de donner une idée du remue-ménage où nous étions; c'est que ce jour-là je fus obligée de me faire coiffer à cinq heures du matin. Lorsque, à la pointe du jour, nous entrâmes chez l'impératrice, j'étais déjà tout habillée pour la cérémonie de l'Archevêché, où je devais me rendre aussitôt que la toilette de sa majesté serait achevée, ayant reçu l'ordre de l'y attendre. Je partis donc immédiatement; j'avais dans ma voiture le manteau impérial et la couronne. Un courrier à la livrée de l'empereur précédait la voiture, et le cocher avait ordre de couper toutes les files qu'il pourrait rencontrer sur la voie.

Arrivée à Notre-Dame bien avant le cortége, je fus conduite dans l'appartement qui avait été disposé pour leurs majestés. Toute la famille impériale y fut successivement introduite au fur et à mesure de l'arrivée de ses membres; j'attachai le manteau impérial de l'impératrice, et les princesses rajustèrent leur toilette. Lorsque tout fut prêt, le cortége

entra dans la cathédrale, où chacun se plaça selon son rang à la place qui lui avait été assignée : c'était absolument comme une représentation théâtrale, car tous les rôles avaient été étudiés d'avance ; il y avait même eu au palais plusieurs répétitions d'après un simulacre du sacre en relief que M. Isabey avait fait pour l'empereur. MM. les maîtres des cérémonies jouèrent, si je puis ainsi dire, les rôles des souffleurs, chargés qu'ils étaient de rappeler à chacun des principaux personnages qui devaient figurer dans cette grande cérémonie, où il devait aller, ce qu'il avait à faire. Me trouvant là, avec quelques autres personnes du service, nous suivîmes le cortége, de sorte que je fus placée dans la tribune de l'impératrice, d'où je vis parfaitement bien toute la cérémonie dans ses plus grands détails; mais il en existe assez de descriptions pour que je croie devoir me dispenser de répéter ici ce que chacun sait. Qui ignore en effet que l'empereur posa lui-même la couronne sur son front, après avoir reçu la bé-

nédiction et la consécration des mains du pape, et qu'ensuite il couronna l'impératrice?

Le jour du sacre, le temps était froid et brumeux, et nous étions vêtues comme pour nous tenir dans un salon bien chaud; notre seul abri contre le froid, notre châle de cachemire même, il fallût l'ôter en entrant dans la tribune : aussi je ne crois pas avoir jamais eu aussi froid de ma vie. Mais on n'est pas au service des grands pour avoir ses aises, et je m'en aperçus ce jour-là surtout de plus d'une manière. J'étais partie avec tant de précipitation, j'avais été tellement bouleversée depuis le matin, que je n'avais pas même pensé à déjeûner: aussi les souffrances de la faim vinrent-elles se joindre aux vives impressions du froid. Je n'avais pas su que, pendant que j'étais restée dans la chambre de l'impératrice, on avait fait servir à l'Archevêché un excellent déjeûner pour les personnes de sa suite, de sorte qu'en écoutant la belle musique de M. Lesueur, j'eus tout lieu de juger de la

vérité du proverbe qui dit que ventre affamé n'a point d'oreilles.

Lorsque la cérémonie du sacre fut terminée, leurs majestés rentrèrent dans leur appartement. Jamais je n'ai vu sur aucune physionomie une expression de joie, de contentement, de bonheur, comparable à celle qui animait la figure de l'impératrice; elle était radieuse. La couronne apposée sur son front par les mains de son auguste époux venait de fixer son avenir, et semblait devoir dissiper pour toujours ces bruits de divorce dont elle avait été tant de fois fatiguée, même par la famille de l'empereur, et qui pourtant se renouvelèrent plus tard avec une trop cruelle efficacité.

Après s'être un moment reposés dans leur appartement et avoir reçu les félicitations de la famille et les hommages des grands du nouvel empire, l'empereur et l'impératrice revinrent aux Tuileries, où nous étions déjà depuis quelque temps quand ils y arrivèrent, ayant pris un autre chemin qui nous permit

de nous soustraire aux lenteurs du cortége. Le froid, la faim, la mauvaise nuit que j'avais passée, m'avaient causé une migraine si violente, que, n'en pouvant plus, force me fut de me mettre au lit, de sorte que je ne vis rien des autres cérémonies qui eurent lieu le reste de la journée : ce que je sais, c'est que le soir l'impératrice était excédée, mais enfin elle était impératrice couronnée.

Changemens amenés par le couronnement dans les relations habituelles de l'empereur et de l'impératrice. — Les visites du matin et les visites du soir. — Talent de l'impératrice pour la lecture. — Habitudes de l'impératrice. — Son lever. — Le cabinet de toilette. — Visites de M. Corvisart. — L'impératrice malade imaginaire. — La manie des purgations. — Les migraines. — Le déjeûner. — Présence de l'empereur et les invitations difficiles. — Inimitié de l'empereur pour madame Tallien. — Entrevues secrètes. — Lettre de l'empereur à l'impératrice et défense de voir madame Tallien. — Les lettres sans date. — Emploi de la journée de l'impératrice. — La Malmaison préférée aux Tuileries. — Promenade dans le jardin et l'incognito impossible. — Séjour à l'Élysée. — Le déjeûner de l'empereur. — Talma et les artistes. — Séances aux peintres et aux sculpteurs. — La maison de Talma et Julie. — L'abbé Sieyes et *l'aimable causeuse*. — Dumouriez et le bal des Comédiens français. — Marat au bal. — Rupture et divorce. — La seconde femme de Talma. — Aventure tragique. — Madame Bonaparte, Talma et le double déménagement.

VI.

Le couronnement amena plus de changemens dans l'intérieur du palais que ne l'avait fait l'acte même de la fondation de l'empire. A dater de ce moment, tout prit une autre physionomie, et les relations intimes de leurs majestés entre elles éprouvèrent, comme tout

le reste, de notables modifications. Jusqu'à cette époque, l'empereur avait continué, comme lorsqu'il était premier consul, de partager pendant la nuit l'appartement de l'impératrice; à dater du sacre, il resta à coucher dans le sien, et ce ne fut plus que de temps à autre que les deux époux se réunirent. Il y avait un escalier dérobé par lequel l'empereur descendait de son appartement dans la chambre de l'impératrice; comme il était très-matinal, il y venait souvent avant que sa femme fût levée. D'autres fois, comme il aimait à se coucher de bonne heure, dès qu'il était au lit il la faisait appeler, et alors l'impératrice quittait tout pour se rendre aux moindres désirs de son mari, qu'elle s'était accoutumée à regarder comme des ordres. L'empereur aimait beaucoup à causer avec elle, et leur conversation se prolongeait quelquefois des heures entières; souvent elle lui faisait la lecture de quelques ouvrages nouveaux; il aimait à l'entendre lire, car elle lisait à merveille, et elle-même aimait beaucoup

à lire tout haut. Quand l'empereur était sur le point de céder au besoin de dormir, l'impératrice descendait son petit escalier et retrouvait son salon dans l'état où elle l'avait laissé, car la société ne se séparait point parce que l'empereur avait mandé sa femme, et au retour de l'impératrice on reprenait, soit la conversation, soit la partie au point où elle l'avait laissée.

L'impératrice aimait à veiller tard, et il était rare qu'elle se couchât avant minuit et demi ou une heure du matin : aussi l'on peut juger combien le service de sa majesté aurait été fatigant pour une personne qui aurait eu besoin de beaucoup de sommeil, d'autant plus qu'en général il fallait entrer le matin d'assez bonne heure dans son appartement. Au surplus, chaque soir elle donnait, à cet égard, ses ordres pour le lendemain; elle disait en même temps ce qu'elle voulait prendre à son réveil : c'était toujours quelque infusion ou de la limonade. Quand nous étions entrées dans sa chambre, l'impératrice

avait l'habitude de passer encore quelque temps dans son lit, et la porte de sa chambre restait toujours ouverte. Lorsque sa majesté voulait se lever, elle appelait, et comme nous étions toujours aux aguets, elle n'attendait jamais une minute; jamais, à moins d'une indisposition, neuf heures ne la trouvaient au lit.

Quand l'impératrice était passée dans son cabinet de toilette, ce qui avait lieu immédiatement après qu'elle était levée, l'on introduisait le valet de chambre coiffeur; la première femme de chambre de service pouvait entrer, et une femme de garde-robe d'atours venait prendre ses ordres sur ce que sa majesté désirait mettre. Lorsqu'elle n'était pas décidée, on lui présentait plusieurs objets à choisir, et lorsque ce choix était fait, ce qui souvent n'avait lieu qu'après de longues incertitudes, on reportait le reste aux atours, et c'était le moment où le médecin faisait sa visite. Corvisart venait de temps en temps en sortant de chez l'empereur : sa majesté

avait la plus grande confiance en lui et l'aimait beaucoup. Une des manies de l'impératrice était de se croire malade et de se soigner; elle demandait toujours à Corvisart quelques remèdes à prendre, et comme le bon docteur n'était nullement charlatan, il se faisait long-temps prier avant d'en ordonner aucun, ou bien, s'il cédait, c'était en donnant des ordonnances tellement anodines, que l'effet du remède était précisément celui qu'aurait produit un verre d'eau.

J'ai vu un jour, entre autres, l'impératrice solliciter de Corvisart l'autorisation de prendre une purgation avec autant d'instance qu'en pourrait mettre un enfant pour obtenir l'objet d'un caprice; le docteur tint bon, et refusa jusqu'au bout, mais toujours en riant, ce qui impatientait un peu sa majesté, qui toutefois n'osait se fâcher. Corvisart était un médecin consciencieux et non un courtisan, et il garda toujours son franc-parler, même avec l'empereur. L'impératrice, sujette à de violentes migraines, n'avait aucune

autre incommodité; le fond de sa santé était excellent, et si quelquefois elle vint à se déranger, ce fut à force de petits soins.

A onze heures on servait le déjeûner, et sa majesté ne se faisait jamais attendre; les personnes du service d'honneur qui étaient de service, y étaient admises. L'empereur déjeûnait toujours seul. L'étiquette voulait que le chambellan de service vînt chercher l'impératrice dans son appartement et la conduisît à table, et les choses se passaient ainsi. Quelquefois l'impératrice invitait à déjeûner quelques dames qui avaient été de ses amies avant son élévation à l'empire, et qu'elle aimait toujours comme auparavant; mais ces invitations déplaisaient fort à l'empereur, ce qui empêchait l'impératrice d'en faire aussi souvent qu'elle l'aurait voulu. Quand, par hasard, l'empereur venait au déjeûner et qu'il trouvait à table quelques personnes étrangères au service du jour, il faisait la grimace : aussitôt l'impératrice se levait de table et rentrait avec lui dans son apparte-

ment; ceci, pourtant, je dois le dire, n'est arrivé que rarement; en général, quand l'empereur venait chez sa femme, il était enchanté de la trouver seule.

Si l'empereur, comme je le disais tout à l'heure, n'aimait pas, en général, à trouver chez l'impératrice des personnes étrangères à la cour, il y en eut pour lesquelles il montra, si l'on peut s'exprimer ainsi, une préférence de rigueur : ainsi, par exemple, madame Tallien avait été très-intimement liée avec l'impératrice Joséphine, lorsque celle-ci était encore madame de Beauharnais; leur liaison dura même pendant quelque temps après le mariage de madame de Beauharnais avec le général Bonaparte; mais lorsque celui-ci devint premier consul, il ne voulut plus que sa femme reçût madame Tallien. J'ai su que, malgré la défense, ces dames s'étaient vues quelquefois, mais à la dérobée, et cette contrainte était fort pénible pour madame Bonaparte, car elle aimait beaucoup madame Tallien; elle rendait jus-

tice à tant de qualités aimables! Quand elle fut devenue princesse de Chimay, l'empereur, qui probablement avait fermé les yeux sur quelques entrevues mystérieuses, revint sur ce sujet, et fit à sa femme une défense formelle de la recevoir à l'avenir. Cela sans doute lui tenait fort à cœur, car ce fut de l'armée, où il était alors, qu'il lui écrivit pour lui intimer ses ordres; cette lettre, datée de Berlin, est restée entre mes mains, et je crois devoir la mettre ici sous les yeux du public [1].

« Mon amie, j'ai reçu ta lettre : je suis
« aise de te savoir dans un lieu qui te plaît,
« et surtout de t'y savoir bien portante. Qui
« doit être plus heureuse que toi? Tu dois
« vivre sans inquiétude et passer ton temps
« le plus agréablement qu'il est possible :
« c'est là mon intention.

[1] On comprendra facilement le motif de convenance, qui nous empêche de reproduire en entier cette lettre.

(*Note de l'auteur.*)

« Je te défends de voir madame Tallien, « sous quelque prétexte que ce soit. Je n'ad« mettrai aucune excuse. Si tu tiens à mon « estime et si tu veux me plaire, ne trans« gresse jamais le présent ordre. Elle doit ve« nir dans tes appartemens, y venir de nuit; « défends à ton portier de la laisser entrer.

. . . .

« Je serai à Malmaison bientôt; je t'en pré« viens pour qu'il n'y ait pas d'amoureux la « nuit : je serais fâché de les déranger. Adieu, « mon amie, il me tarde de te voir et de t'as« surer de ma tendre amitié.

« Napoléon.

« Lundi, à midi.»

Voici comment cette lettre est restée en ma possession : l'impératrice me pria de la garder jusqu'à ce qu'elle me la redemandât; sa majesté voulait l'avoir toujours à sa disposition, pour la mettre sous les yeux des personnes qui auraient pu l'accuser d'oublier

ses anciennes amitiés, en refusant de recevoir madame Tallien. Sans doute elle n'y pensa plus, et moi-même je n'y avais jamais songé depuis, lorsque, il y a quelque temps, je fus toute surprise de la retrouver dans mes papiers; elle est sans date, de sorte qu'il me serait impossible de préciser l'époque où elle fut écrite, et, en général, il était rare que l'empereur prît la peine de dater ses lettres quand il écrivait à l'impératrice.

Après cette digression où m'a entraînée le désir de donner une preuve de l'éloignement que l'empereur avait pour l'ancienne amie de sa femme, je reviens à l'emploi ou plutôt à la distribution habituelle de la journée de l'impératrice. Après le déjeûner, sa majesté rentrait dans le salon, où le temps s'écoulait tant bien que mal en conversations. Quand elle donnait des audiences particulières, elle passait dans un autre petit salon contigu au premier. L'impératrice sortait rarement; quelquefois seulement, quand le temps était très-beau, elle allait faire une

promenade au bois de Boulogne; mais cela n'arrivait pas souvent. Le séjour des Tuileries lui plaisait moins que celui de Saint-Cloud ou de La Malmaison, et cela était bien concevable; car aux Tuileries, l'impératrice, qui aimait beaucoup à faire de l'exercice, en était totalement privée : elle y était comme dans une vraie prison. Il arriva quelquefois que l'impératrice essaya de faire un tour de promenade dans le jardin des Tuileries; elle avait beau s'habiller de la manière la plus simple, prendre la précaution de se faire accompagner par une seule dame vêtue simplement comme elle, et par un seul chambellan en habit bourgeois; elle avait beau choisir les allées les moins fréquentées, elle était toujours reconnue presque immédiatement, ce qui l'obligeait de remonter au plus vite dans ses appartemens. A cet égard, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien les habitans de Paris montrent peu de discrétion envers les souverains et les grands personnages; ils se plaignent

que ceux-ci ne se font pas peuple, et c'est par leur fatigant empressement qu'ils leur interdisent les douceurs de l'incognito. On sait, sans que j'aie besoin de le dire, que pour l'impératrice Marie-Louise, le même inconvénient n'exista plus dès que l'empereur eut fait faire le passage souterrain qui conduit à la terrasse du bord de l'eau; mais du temps de l'impératrice Joséphine, il n'y avait réellement aucun moyen pour les habitans du château de respirer l'air extérieur, car s'ils se mettaient un moment à la fenêtre, en peu d'instans on voyait s'amasser au-dessous une foule de curieux.

On conçoit, d'après ce que je viens de dire, que le séjour des Tuileries fût très-désagréable à leurs majestés, et particulièrement à l'impératrice : aussi, dès les premiers beaux jours, la cour se rendait à La Malmaison ou à Saint-Cloud. Plus tard, on fit arranger l'Élysée pour y recevoir leurs majestés; elles y passaient quelque temps chaque année; mais ce palais était trop petit pour

contenir toute la maison. Les personnes du service ne s'y rendaient que par détachement, pour le temps où elles étaient de semaine; le reste du temps, nous restions aux Tuileries, où nous étions servis comme si leurs majestés y eussent été.

On a vu précédemment que l'impératrice aurait aimé à recevoir beaucoup de personnes à ses déjeûners, si l'empereur l'eût permis; quant à lui, il n'en était pas de même, car, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, il déjeûnait toujours seul et jamais à une heure régulière. L'heure de son déjeûner était celle où, pour les personnes admises en sa présence, il était le moins empereur et le plus homme. C'était alors qu'il causait familièrement avec les officiers de sa maison qui le servaient; il leur faisait nombre de questions sur ce qu'on lui donnait : « Où a-t-on acheté cela? « Combien cela coûte-t-il? » Et quand on lui avait répondu, il disait très-souvent : « Cela était beaucoup moins cher quand « j'étais sous-lieutenant; je ne veux pas

« payer plus cher que d'autres.» C'était aussi pendant les déjeûners de l'empereur que sa majesté recevait les artistes, les peintres et les sculpteurs, auxquels il permettait d'étudier sa physionomie pour la reproduire en marbre ou sur la toile, car il était bien rare qu'il accordât ce qu'on appelle une séance. Cependant cela lui arriva quelquefois, et alors plusieurs artistes saisissaient ses traits en même temps, comme s'il eût servi de modèle dans un atelier; pendant ces séances, il permettait à Talma, dont il aimait beaucoup la conversation, de venir lui faire sa cour. Talma avait avec lui un tact et une discrétion admirables; jamais un mot du grand comédien ne rappela, même indirectement, au grand homme, des liaisons antérieures beaucoup plus intimes, et je pense qu'à cette occasion, on ne lira pas sans intérêt quelques détails qui ne peuvent pas être connus de beaucoup de monde.

Talma avait fait connaissance, dans la société de mademoiselle Contat, d'une personne

extrêmement aimable et alors fort connue sous le nom de mademoiselle Julie : elle était fort spirituelle et encore très-jolie, quoique n'étant plus de la première jeunesse; l'abbé Sieyes l'avait surnommée *l'aimable causeuse*. Mademoiselle Julie jouissait d'une fortune de 30,000 livres de rente, et possédait un mobilier d'une valeur d'au moins 100,000 francs; elle occupait, rue Chantereine, la jolie maison qu'elle vendit plus tard à madame Bonaparte : on verra bientôt comment. Quoi qu'il en soit, elle épousa Talma, le mit à même de cultiver son art en véritable artiste et non en comédien vulgaire, et lui fit faire les plus belles connaissances parmi les hommes distingués du temps. Julie aimait beaucoup la révolution, et recevait chez elle les députés les plus marquans de la minorité de l'Assemblée constituante; elle était propriétaire de la maison de la rue de la Chaussée d'Antin où Mirabeau avait loué l'appartement dans lequel il est mort. Le duc d'Aiguillon, Mirabeau,

l'abbé Sieyes et plusieurs autres patriotes, soupaient trois fois la semaine chez M. et madame Talma, qui tenaient un fort bon état de maison.

Sous la république, Talma et sa femme eurent pour amis ceux des conventionnels que l'on désignait sous le nom de Girondins. Lorsque, au commencement de 93, Dumouriez vint à Paris, les comédiens français formèrent le projet de lui donner un bal; mais comme aucun d'eux n'avait une maison convenable, Dugazon engagea Talma à faire disposer la sienne pour la fête projetée, lui disant que la Comédie lui rembourserait les frais que cela lui occasionerait. Talma y ayant consenti, on fit joindre le rez-de-chaussée au jardin de la maison, pour n'en faire qu'une seule pièce, et j'ai plusieurs fois entendu dire à Talma lui-même que cette fête lui avait coûté 30,000 francs; sans doute la Comédie-Française tint à cœur d'en conserver une reconnaissance pure, car elle ne lui remboursa jamais un sou.

Cette fête causa en outre à M. et à madame Talma de vives inquiétudes et toutes sortes de craintes ; on en avait beaucoup parlé dans Paris, et Marat y vint sans être invité, disant seulement que sa visite avait pour objet de voir une réunion de muscadins, ce qui n'était pas très-rassurant. Tant que dura le règne de Robespierre, Talma et sa femme vécurent dans de continuelles alarmes, ou plutôt ils ne vivaient pas. Souvent la prudence et des avis secrets les déterminèrent à aller coucher hors de chez eux, et à tout moment ils craignaient de se voir arrêter.

Après la chute de Robespierre, Talma éprouva un autre désagrément qui le força à rester long-temps éloigné de la scène. Un jour, une jeunesse tumultueuse voulut lui faire chanter sur le théâtre *le Réveil du Peuple*, chant de ralliement pour ces messieurs, et qui en aurait été un de proscription pour l'acteur, qui fut donc obligé de s'éloigner du théâtre. Ce fut à partir de cette époque que Talma, qui avait beaucoup de goût pour la

dépense, et qui en avait contracté l'habitude, commença à dilapider la fortune de sa femme : tout fut vendu, et, qui plus est, vendu en assignats, et madame de Beauharnais acheta la maison de la rue Chantereine. La pauvre Julie supporta avec résignation la perte de sa fortune, mais non pas celle du cœur de son mari. Dans ce même temps, madame Petit, actrice du Théâtre-Français, s'éprit pour Talma d'une passion telle, qu'elle en tomba sérieusement malade. Talma n'avait provoqué en rien ce sentiment, et il hésita longtemps à aller voir celle qui l'éprouvait; cependant il ne put résister aux instances de Michot et du père de madame Petit, de Vanhove : ils le déterminèrent à venir guérir la malade. La guérison fut complète, et dès-lors une liaison intime s'établit entre eux. Madame Talma fut au désespoir; Talma avait déserté tout-à-fait la demeure conjugale pour habiter sa loge au théâtre. Madame de Condorut donna un appartement à la malheureuse femme abandonnée, dans la maison

qu'elle occupait, rue Saint-Honoré, n° 109, et à partir de ce moment, Talma n'eut plus de rapports avec sa femme : il revint peu après s'établir dans la maison de la rue Chantereine, qui, je ne sais comment, était demeurée à sa disposition.

De plus en plus épris de sa nouvelle conquête, dont le nom de baptême était Caroline, Talma résolut de l'épouser; mais, étant lié ailleurs, il fallait qu'un divorce le rendît libre de disposer de lui. On tourmenta beaucoup madame Talma pour qu'elle y consentît; mais chaque fois qu'on l'en pressait, elle répondait avec émotion : « Le nom que je porte me « coûte assez cher pour que je veuille le con- « server. » Elle céda pourtant à la fin, et madame Petit devint madame Talma. La première femme de Talma, avant sa liaison avec lui, avait eu trois fils; elle les perdit tous les trois successivement, mais seulement plusieurs années après son divorce; le chagrin qu'elle avait éprouvé de cette séparation était calmé, mais la perte de ses enfans lui ôta les

seuls objets de ses affections. A la mort du troisième, Talma, qui les avait vu élever, qui les aimait beaucoup et qui n'avait pu oublier tout ce que leur mère avait fait pour lui, lui fit demander si elle voudrait le recevoir; elle y consentit, et depuis, Talma alla souvent chez elle, mais fort en cachette de sa nouvelle femme.

La mort du dernier des fils de Julie porta le dernier coup à une santé déjà minée par tant de chagrins. Un jour que Talma avait été la voir, elle lui dit : « Je vais passer quelques jours à Saint-Germain, je reviendrai lundi; voulez-vous venir dîner mardi avec moi? » L'invitation fut acceptée.

Le mardi venu, Talma arrive à la maison où demeurait sa femme; il trouve la porte tendue en noir. Il demande machinalement au portier qui est-ce qui est mort dans la maison; sans aucune préparation, le portier lui répond : « C'est madame Talma; on l'a ramenée hier de Saint-Germain; elle est morte « cette nuit. » Anéanti du coup, comme on peut

le croire, Talma revint chez lui et raconta à une demoiselle Hénoc, amie de la maison, ce qui venait de lui arriver, mais n'en dit rien à Caroline, qui ne savait pas qu'il allât voir sa première femme, dont elle était toujours jalouse, quoique celle-ci lui eût été sacrifiée. Talma devait jouer ce soir-là; son nom était sur l'affiche; il se rendit au théâtre pour y remplir son devoir, mais il lui fut impossible de paraître, de sorte que l'on fut obligé de rendre l'argent aux nombreux spectateurs que sa présence attirait toujours. Impressionnable comme il l'était, Talma fit alors cette longue maladie nerveuse dans laquelle il avait de continuelles visions : maladie dont on parla dans tout Paris, mais dont peu de personnes connurent la véritable cause.

Le fatal dénouement de la liaison de Talma avec Julie se rapporte à une époque postérieure au temps où se rattachent plus précisément les faits dont il me reste à parler. Il faut savoir d'abord que Bonaparte, lorsqu'il habita Paris après la chute de Robes-

pierre, était un des habitués du salon de Julie, et sans doute il était alors bien éloigné de penser que ce salon serait le sien, à la suite d'un mariage qu'il ne pouvait guère prévoir non plus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors il se lia intimement avec Talma, qui, plus d'une fois, lui donna des billets pour assister aux représentations des tragédies, ce qu'il aimait avec passion.

J'ai dit qu'au moment où Talma vendit les propriétés de sa femme, madame de Beauharnais acheta la maison de la rue Chantereine : voici dans quelles circonstances. Ils avaient tenu ensemble un enfant sur les fonds de baptême, ou plutôt l'avaient nommé à son inscription sur les registres de l'état civil, car je crois qu'à cette époque on ne baptisait guère; madame de Beauharnais ayant entendu dire à Talma qu'il voulait vendre sa maison, elle lui proposa de l'acheter, et, les termes convenus, le contrat de vente fut conclu. Comme il fallait un logement à Talma, il prit pour lui celui que madame de Beau-

harnais occupait rue de l'Université, presque en face de la rue de Poitiers, de sorte que les deux déménagemens eurent lieu le même jour, et que les voitures qui conduisirent les meubles de madame de Beauharnais rue de Chantereine, ramenèrent ceux de Talma rue de l'Université.

C'est surtout à cause de ces dernières circonstances que je suis entrée dans les détails qui précèdent, et que je n'ai lus, d'ailleurs, dans aucune des biographies de Talma : on sait que ce grand artiste fut constamment honoré de la protection spéciale de l'empereur, qui, dit-on, lui donna de fortes sommes d'argent; j'ai été d'ailleurs à même de voir que l'impératrice lui avait conservé un véritable intérêt. Peut-être aurais-je pu m'abstenir de rappeler que Bonaparte avait été souvent au spectacle avec les billets que lui donnait Talma; mais loin de partager l'opinion de quelques personnes qui croient ou affectent de croire que c'est rapetisser un héros que de dire qu'il n'a pas toujours été

heureux, il me semble au contraire que cette circonstance, rapprochée de la conduite généreuse de l'empereur avec Talma, prouve qu'il était au-dessus de ces petitesses, attribut trop ordinaire des hommes nouvellement grandis, et qui craignent de s'entourer de ceux qui les ont connus avant leur grandeur.

Vénération de l'impératrice pour le pape. — Départ pour Milan. — Les personnes du voyage. — La princesse Hortense. — Intérieur de M. et madame Louis Bonaparte. — L'empereur et ses neveux. — Infâmes calomnies. — Jalousie du prince Louis. — La femme de chambre espionnée. — Caractère de la princesse Hortense. — Résignation et malheur. — Brillante éducation et talens remarquables de madame Louis Bonaparte. — Persécution du prince Louis contre une personne de sa maison. — Les visites du mari défendues à la femme. — Le renvoi exigé. — Voyage de Fontainebleau à Milan. — Les trois services échelonnés. — Manière de voyager de l'empereur. — Les chefs-lieux de préfecture. — Entrée et séjour à Lyon. — Enthousiasme des Lyonnais. — Le cardinal Fesch délogé. — Incroyable activité de l'empereur. — Mort de l'impératrice d'Autriche et le deuil retardé. — Les dames lyonnaises.

VII.

Je ne suis entrée dans aucun détail sur le séjour du pape à Paris, n'ayant pas été à même de savoir autre chose que ce que tout le monde a su, et qui a déjà été dit maintes et maintes fois : ce que je sais, c'est la profonde vénération que l'impératrice avait pour

sa Sainteté. Peu après son départ, l'empereur quitta aussi Paris pour se rendre à Milan. Six mois s'étaient à peine écoulés, et déjà son ambition n'était plus satisfaite du titre d'empereur des Français; il voulut y joindre celui de roi d'Italie. Il fut décidé que l'impératrice serait du voyage, et que le couronnement aurait lieu à Milan : dès-lors, tout fut en mouvement dans le palais; on fit les apprêts du départ, et l'on nomma les personnes qui devaient suivre l'impératrice. On désigna d'abord madame de La Rochefoucauld, dame d'honneur, et mesdames Savary et Maret, dames du palais; deux dames d'annonce et deux femmes de chambre dont je fus l'une, Duplan le coiffeur, un valet de chambre coiffeur, un premier valet de chambre et deux valets de chambre ordinaires : ainsi fut composée la suite de l'impératrice, sans compter plusieurs chambellans.

Au moment du départ, la personne qui faisait le service avec moi étant tombée malade, l'impératrice se décida à prendre, pour

la remplacer, une ancienne femme de sa fille. A cette occasion, il n'est pas hors de propos, ce me semble, que je parle un peu de madame Louis Bonaparte, dont je n'ai encore rien dit, car l'histoire de la femme de chambre qui n'était plus à son service, est de nature à faire parfaitement connaître l'intérieur du prince et de la princesse, avant qu'ils fussent roi et reine de Hollande.

La princesse Hortense venait très-souvent voir sa mère; elle avait deux enfans lorsque je fus attachée au service de l'impératrice : l'aîné se nommait Napoléon, et le second, Louis. L'empereur les aimait beaucoup tous les deux et ils venaient souvent le voir pendant son déjeûner; il les prenait dans ses bras, les caressait, les taquinait souvent et riait aux éclats comme s'il eût été de leur âge, quand, selon son habitude, il leur avait barbouillé la figure avec de la crême ou des confitures. L'empereur affectionnait particulièrement le petit prince Napoléon, et Dieu sait tout ce que la malveillance a voulu tirer de

cette préférence, tout ce qu'en a débité la calomnie : comme s'il n'était pas naturel qu'il préférât celui qui, le premier, l'avait rendu quasi grand-père. Les bruits mensongers qui coururent à l'occasion d'une prétendue liaison plus qu'intime qui aurait existé entre le premier consul et sa belle-fille, sont de ceux qu'il ne faut pas même réfuter dans la crainte de leur donner une importance qu'ils ne méritent pas ; les gens seuls qui avaient été témoins ou acteurs dans les débauches de la fin du règne de Louis XV pouvaient y ajouter foi. Je dois cependant avouer, afin d'être juste, que la conduite du prince Louis envers sa femme fut de nature à accréditer ces rumeurs. Son infatigable jalousie la persécutait sans cesse et partout ; ingénieux à se tourmenter, il épiait ou faisait épier jusqu'à ses moindres actions, jusqu'à ses démarches les plus naturelles : aussi eut-elle beaucoup à souffrir de son humeur. Se renfermait-elle dans une complète réserve, il y voyait de la dissimulation : car telle est cette maladie de

l'esprit que l'on nomme la jalousie, qu'elle s'irrite par les précautions mêmes que l'on prend pour la calmer.

Non content de faire épier sa femme, le prince Louis en agit de même à l'égard des personnes qui l'approchaient de plus près, et notamment envers la femme de chambre qui accompagna l'impératrice à Milan. Chaque fois que la femme de chambre en question sortait, le prince Louis la faisait suivre, la supposant chargée de quelque message secret, et beaucoup d'autres personnes de la maison étaient assujetties aux mêmes inquisitions.

On conviendra qu'une suite non interrompue de soupçons et de mauvais procédés n'était guère faite pour lui attirer l'attachement de sa femme, qui ne l'avait épousé que par soumission; on regardait même comme constant dans la maison que son cœur avait été prévenu en faveur d'un autre que l'on avait cru destiné à l'épouser. Le premier consul, après avoir, dit-on, souri à ce premier projet

de mariage, changea d'avis, et mademoiselle Hortense n'eut plus à espérer que ces tristes consolations que les grandeurs promettent plus qu'elles ne les donnent.

La princesse Hortense était douée d'un caractère extrêmement doux : elle souffrait en silence et avec résignation les injustices dont son mari l'accablait; cette contrainte influa sur sa santé et lui donna un air langoureux qui n'était pas celui qu'elle avait avant son mariage, du moins à ce que j'ai entendu dire plusieurs fois à l'impératrice : car, moi, ainsi que je l'ai dit, je ne l'ai connue que mariée et déjà mère. La jugeant sur l'apparence, on la croyait généralement d'un caractère triste et mélancolique, mais quand on avait le bonheur de la connaître, on était bien désabusé; élevée chez madame Campan, elle y avait profité, plus qu'aucune autre, peut-être, de ses élèves, de la bonne éducation que l'on y recevait; excellente musicienne, son talent ne se bornait pas à l'exécution ; et tout Paris a chanté les romances délicieuses qu'elle com-

posa par la suite. Elle dansait dans la perfection, dessinait et peignait fort bien, montait à cheval avec beaucoup de grâce, et jouait la comédie avec un talent qui aurait pu faire envie à plus d'une actrice; elle était aussi de première force au billard : telle était, si je puis ainsi m'exprimer, son éducation de princesse, mais elle y joignait l'instruction solide qui aurait pu convenir à une femme dans tous les états de la société. Son esprit cultivé, nourri par de bonnes lectures, l'eût fait remarquer de tout le monde, si elle eût été la femme d'un homme jeté dans la foule obscure; sa conversation, toujours intéressante, s'exerçait également bien sur tous les sujets. On n'avait pas un meilleur cœur; elle aimait ses enfans avec adoration et son frère avec la plus tendre amitié; ils se voyaient souvent, et c'était un plaisir de les contempler ensemble et avec leur mère, car alors toute grandeur disparaissait, pour ne plus laisser voir que la plus intime union de famille. Quant à son extérieur, il était des plus agréables; sa

physionomie douce et bienveillante s'harmoniait à merveille avec sa belle chevelure blonde ; sa taille élevée était pleine de grâce, et sa peau d'une extrême blancheur : telle était la femme avec laquelle le prince Louis ne sut pas être heureux. J'aurai à en reparler souvent dans le cours de ces souvenirs, notamment à l'époque où son mari fut nommé roi de Hollande, et lors de l'épreuve que lui fit subir le divorce de l'empereur.

En attendant cette grande révolution de famille, heureusement encore éloignée, je reviens à la femme de chambre qui fut une des premières victimes des injustes soupçons du prince Louis. Il la persécuta d'abord en lui faisant défendre de recevoir son mari ; ensuite il exigea absolument que la princesse Hortense se séparât d'elle, en qui elle avait toute confiance, et qui lui avait été attachée avant son mariage. Bonne comme elle l'était, la princesse Hortense engagea sa mère à la prendre près d'elle, ce que fit enfin l'impératrice, pour les motifs que j'ai dits plus haut.

Avant de se mettre en route pour le grand voyage, toutes les personnes qui devaient en faire partie se réunirent à Fontainebleau, et c'est de là que nous partîmes pour Milan. Notre cortége était des plus nombreux et fut divisé en trois services : le premier préparait les logemens et tout ce qu'il fallait pour que leurs majestés trouvassent tout disposé comme si elles eussent été à Saint-Cloud ou aux Tuileries. Ce premier service repartait immédiatement après notre arrivée, pour faire les mêmes préparatifs à la station suivante, et ainsi de suite sur toute la route; et le troisième service avait sa marche réglée de telle manière, qu'il arrivait au moment où nous partions. Cette mesure aurait été d'ailleurs commandée par la quantité de chevaux de poste qu'exigeait le nombre de voitures dont se composait le triple convoi. Dans le conflit que causait tout ce mouvement, il nous arriva quelquefois d'être conduits par des postillons qui ne connaissaient pas les chemins, et cela n'avait rien d'étonnant, car il y en avait que l'on avait

fait venir de cent lieues. Au surplus, je puis citer une circonstance qui donnera une idée de l'immensité des préparatifs qui avaient été ordonnés. Le départ de leurs majestés avait d'abord été fixé pour une époque antérieure à celle où il eut lieu; je ne sais quelles circonstances le firent retarder de quelques jours, mais je me rappelle que, dans son impatience de partir, l'empereur dit un jour devant moi à l'impératrice : « Que diable! nous ne partirons donc pas!... Chaque jour de retard me « coûte vingt-quatre mille francs, et je n'ai « pas de l'argent à jeter comme cela sur les « grands chemins! »

Rien de plus délicieux que notre manière de voyager, non pas peut-être pour un observateur, mais pour ceux qui aiment à trouver partout leurs aises. Les ordres étaient si bien donnés et si parfaitement exécutés, que lorsque nous arrivions au lieu marqué pour le déjeûner, en descendant de voiture, nous n'avions qu'à nous mettre à table, les courriers se succédant continuellement pour indiquer à

quelle distance se trouvaient leurs majestés. Le soir, on s'arrêtait pour coucher, car l'empereur avait décidé que l'on ne passerait point de nuit en voiture pour ne pas fatiguer l'impératrice. Nous descendions toujours à une préfecture, où le service qui nous précédait avait fait préparer le dîner et les logemens. C'était toujours le service de la bouche de l'empereur qui préparait les repas pour leurs majestés et toutes les personnes de leur suite.

Lyon fut notre premier lieu de séjour. L'empereur et l'impératrice descendirent à l'archevêché, dont le cardinal Fesch avait été récemment nommé titulaire. Partout, depuis Fontainebleau, la marche de l'empereur avait été une marche triomphale; pas une ville, pas un bourg, pas un village où sa présence ne fût saluée par un concert unanime d'acclamations, et, le long du chemin, des populations entières de villages éloignés venaient saluer leur empereur, avec un enthousiasme qui alors était aussi vrai qu'il était universel, et l'impératrice avait sa part dans ces témoignages éclatans de

l'amour qu'un peuple entier avait voué à ses nouveaux souverains, dont on attendait un heureux avenir. Le soir, quand je déshabillais l'impératrice, elle me parlait avec une vive émotion de ce concours unanime, et il me serait impossible de dire combien elle jouissait de voir son époux l'idole de la France.

La dernière ville où nous couchâmes avant d'arriver à Lyon, fut Bourg-en-Bresse : là, tous les services s'étaient réunis, à cause du séjour que leurs majestés devaient faire à Lyon. Elles y firent leur entrée par le plus beau temps du monde. Il était midi quand une salve d'artillerie annonça leur présence dans la ville, qui était encore la seconde ville de l'empire. Non, rien ne saurait donner une idée du spectacle qui s'offrit à nos yeux : la population entière était aux fenêtres des maisons et se foulait dans les rues où devait passer le cortége; les dames, en toilettes magnifiques, étalaient ces riches étoffes fabriquées pour ainsi dire sous leurs yeux, et les hommes, en habits de gardes d'honneur à pied,

de gardes d'honneur à cheval, et tous dans la plus belle tenue, étaient venus au-devant de leurs majestés; les cris de *Vive l'empereur! Vive l'impératrice!* les accompagnèrent, sans discontinuer, jusqu'au moment où ils arrivèrent à l'archevêché. Le cardinal en était délogé, pour laisser tous ses appartemens à la disposition de leurs majestés.

A peine arrivé, l'empereur reçut les autorités de la ville; à trois heures, il monta à cheval et parcourut les divers quartiers, toujours suivi par ces acclamations qui retentissaient partout sur son passage. C'était, je puis le dire, bien autre chose que ce que j'avais entendu à Paris, même dans les plus éclatantes solennités, et cela était concevable dans une ville qui avait tant souffert, et qui, par conséquent, avait tant à espérer de l'empereur. Au surplus, si ces détails paraissent oiseux à quelques personnes, peut-être réveilleront-ils des souvenirs glorieux; quant à ceux qui, trop jeunes alors, n'ont pu être témoins du délire que causa à Lyon la pré-

sence de l'empereur, l'idée qu'ils s'en feront d'après cette esquisse sera bien au dessous de la réalité. C'était à un tel point, que lorsque l'empereur montait à cheval, à six et même à cinq heures du matin, ce qui lui arriva presque tous les jours, pendant son séjour à Lyon, à cette heure, la foule était déjà si nombreuse, que nous étions réveillés par l'explosion des cris de joie et d'admiration qui saluaient son apparition.

Pendant son séjour à Lyon, l'empereur reçut beaucoup de pétitions et fit droit à un très-grand nombre de ces réclamations : ce qui contribua encore à lui concilier l'amour des habitans; il visita les établissemens publics et particuliers, et donna partout des encouragemens.

Il avait reçu sur la route la nouvelle de la mort de l'impératrice d'Autriche; mais ayant appris en arrivant que la ville de Lyon se disposait à lui donner une fête et un bal dans la grande salle de spectacle, et ne voulant pas que les préparatifs en eussent été faits en

vain, il mit, comme l'on dit, la nouvelle dans sa poche, et décida que l'on ne prendrait le deuil qu'après les fêtes. Comme nous étions dans la semaine sainte, le Grand-Théâtre était fermé, ce qui arrivait pour la première fois depuis la révolution. La salle du théâtre des Terreaux fut donc préparée pour le bal offert à leurs majestés; j'y assistai dans une loge où je restai assez long-temps pour jouir d'un coup d'œil vraiment ravissant. Les dames lyonnaises, en général fort jolies, étaient mises avec beaucoup de goût et d'élégance; on voyait qu'elles avaient fait de grands frais de toilette pour *passer la revue* du souverain, et ces frais ne furent pas perdus, car l'empereur se montra très-aimable. Quant à l'impératrice, elle fut bonne, aimable, accueillante; elle charma par sa grâce enchanteresse, par l'à-propos des choses obligeantes qu'elle savait si bien dire, toutes les personnes qui eurent l'honneur de l'approcher; enfin, elle fut ce qu'elle était toujours.

Départ de Lyon. — Déjeûner à Chambéry et coucher à Lans-le-Bourg. — Mauvais logement. — Le carlin de l'impératrice. — Le chien soumis à l'étiquette. — Passage du mont Cenis. — Le porteur de millions sans le savoir. — Station à l'hospice. — Travaux de la nouvelle route. — La ramasse et La Novalèse. — M. l'abbé de Pradt. — M. de Tournon et M. de Beausset. — Suze et Rivoli. — Arrivée au palais de Stupinitz. — Le pape à Turin. — Le prince Eugène, vice-roi d'Italie. — Visite à Turin et soirée au spectacle. — La toilette au parterre. — Usages piémontais touchant à leur fin. — Ordres de l'empereur pour franciser l'Italie. — La grande salle de Turin. — Les grotesques. — L'empereur et l'impératrice au spectacle. — La voix de soprano.

VIII.

Il n'y a point d'exagération à dire que l'empereur et l'impératrice laissèrent les habitans de Lyon dans l'enchantement; nous quittâmes cette ville de grand matin, et nous prîmes la route de Turin par la Savoie et la Maurienne. On déjeûna à Chambéry après avoir passé

Les Échelles; après le déjeûner, nous allâmes admirer la superbe cascade du *Bout du Monde* que l'on voit tout près de cette ville, et nous couchâmes le soir à Lans-le-Bourg, triste et misérable village assis au pied du versant septentrional du mont Cenis. Ceux qui connaissent les localités me croiront sur parole, quand je dirai que nous fûmes tous très-mal logés, sans en excepter leurs majestés. Cependant l'empereur et l'impératrice eurent chacun une chambre à coucher; et bien advint à madame de La Rochefoucauld, que ce soir-là l'impératrice couchât dans la chambre de l'empereur, car elle hérita de celle que l'on avait préparée pour l'impératrice. Les autres dames qui étaient du voyage furent toutes, sans exception, obligées d'aller coucher où on leur avait préparé des logemens.

Ici, il est de toute nécessité que j'introduise sur la scène un nouveau personnage, qui vécut d'une vie de liesse et mourut au retour du voyage. Il était fort laid, plus laid peut-être que ceux de son espèce, et sa lai-

deur même contribuait à sa beauté. Il passait des journées entières dans la chambre de l'impératrice, mais n'y restait jamais durant la nuit. Il était de tous ses voyages et ne voyageait point autrement que dans la voiture de sa majesté. Sans être précisément en faveur auprès de l'empereur, il n'était point non plus dans sa disgrâce. Ce personnage était un carlin, le chien favori de sa maîtresse qui aimait beaucoup les chiens. Mondit carlin, comme je viens de le dire, ne restait jamais la nuit dans la chambre de sa maîtresse, et s'était soumis, pour ce qui le concernait, à une étiquette d'habitude qui aurait fait envie à un maître des cérémonies. Lorsque la femme de chambre de service fermait la porte de la chambre à coucher de l'impératrice, il la suivait, sans préférence ni répugnance aucune; il lui suffisait qu'elle fût de service, et il ne s'y trompait jamais. Il nous suivait, entrait dans notre chambre, se couchait sur une chaise et restait tranquille jusqu'au lendemain matin. Alors il descendait dans le salon d'annonce, et se

tenait sans témoigner d'impatience à la porte de la chambre de sa maîtresse, où il se précipitait, en faisant toutes sortes de démonstrations de joie avec la première de nous qui y entrait. Il avait tellement l'habitude de savoir qu'il devait suivre, qu'à Lans-le-Bourg, lorsque je fus forcée d'aller chercher le logement qui m'était destiné, ayant totalement oublié le pauvre carlin au milieu de la bagarre où nous étions, il m'avait suivie; qu'on juge de ma surprise, et je puis dire de ma joie, en le voyant près de moi! J'aurais été au désespoir qu'il se fût perdu, car cela aurait fait de la peine à l'impératrice: et qui n'eût été affligé de causer même la moindre contrariété à une femme qui, dans le rang élevé où elle était parvenue, craignait tant de faire de la peine aux autres.

Le lendemain nous fûmes tous sur pied à la pointe du jour, et nous nous mîmes immédiatement en route pour faire un trajet qui, dans la saison où nous étions, devait être très-fatigant. La route, pour le passage du mont

Cenis, n'était pas encore ce que la firent, depuis, les ordres de l'empereur et les travaux presque miraculeux des ingénieurs français; on démontait encore les voitures pour en transporter les divers compartimens à dos de mulet. Tous les diamans, tous les bijoux de l'impératrice, avaient été placés dans un grand coffre qui ne me quittait jamais, et qui, pour le voyage, avait été mis dans la voiture. Chargée d'une telle responsabilité, je ne saurais dire quelle fut mon inquiétude, quand je vis le coffre qui contenait tant de richesses juché sur le dos d'un robuste habitant de la Savoie, et moi dans l'impossibilité de le suivre; ce brave homme était sans doute bien éloigné de soupçonner combien de millions valait la charge qu'il portait.

Les dames montèrent en chaise à porteur et les hommes sur des mulets. Leurs majestés déjeûnèrent à l'hospice situé au milieu de la plaine qui s'étend, pendant près d'une demilieue, sur le sommet frayable du mont Cenis. Après le déjeûner, l'empereur descendit le

revers de la montagne sur un mulet; il allait si vite que l'on avait toutes les peines du monde à le suivre, et chacun était dans des transes qu'il ne lui arrivât quelque accident. Déjà beaucoup d'ouvriers travaillaient à la nouvelle route que l'empereur avait ordonné de construire : on donna à leurs majestés le spectacle du jeu des mines, spectacle qui, sans doute, n'était pas nouveau pour l'empereur, mais qui l'était pour moi, et qui me parut fort extraordinaire. L'éclat des fougasses produisait un bruit épouvantable qui retentissait dans toutes les ravines environnantes; plusieurs personnes se firent *ramasser* pour descendre la montagne, chose qui me parut la plus singulière du monde, aussi bien que tout ce qui m'environnait, car c'était la première fois que je voyageais dans des montagnes comme les Alpes.

Arrivés à La Novalèse, nous trouvâmes plusieurs voitures que l'on avait envoyées de Suze au-devant de leurs majestés, pour elles et quelques personnes de leur suite; mais il

n'y en avait pas pour tout le monde, et force fut aux moins heureux, dont je me trouvai faire partie, de passer la nuit dans la plus mauvaise auberge qui se puisse imaginer; une grande partie des personnes restées en arrière ne put trouver de lit, tant nous étions nombreux. On passa la nuit à remonter les voitures, et à mesure qu'il y en avait une en état de continuer la route, chacun s'empressait d'y prendre place selon son rang: je n'ai pas besoin de dire que la première prête fut celle de leurs majestés; la seconde était destinée à M. l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, nouvellement nommé aumônier de l'empereur; à M. de Tournon, chambellan de sa majesté, et à M. de Beausset, préfet du palais. Comme il restait une place, ces messieurs eurent l'obligeance de me l'offrir, et je l'acceptai avec d'autant plus d'empressement, que je savais que l'impératrice devait avoir grand besoin de moi; car, de l'habitude d'être servie par d'autres, résulte la presque impossibilité de se servir soi-même. Je fis un voyage

charmant ; ces messieurs étaient fort aimables et extrêmement gais, sans en excepter l'archevêque, et je ne saurais dire combien ils eurent d'égards pour moi. Ce ne fut sans doute que le résultat de leur politesse naturelle, mais cela me donnera l'occasion de faire remarquer en passant, sans en faire aucune application, combien, en général, les personnes attachées au service d'honneur des souverains sont prévenantes avec celles qui, sous des titres plus humbles, vivent plus habituellement dans leur intimité.

Nous traversâmes Suze, la première ville du Piémont, sans nous y arrêter, que pour donner le temps aux autorités de présenter leurs hommages à l'empereur; il en fut de même à Rivoli, situé sur un point élevé, au milieu des belles plaines du Piémont, où l'on est au centre d'un demi-cercle de montagnes que forme la chaîne des Alpes, et d'où l'on voit se dérouler devant soi la délicieuse colline de Turin qui s'élève sur la rive gauche du Pô. Au lieu de continuer notre route sur

Turin, où je croyais que l'on se rendait directement, le cortége prit sur la droite, et nous arrivâmes au palais de Stupinitz, ancienne maison de plaisance des rois de Sardaigne, distante de Turin à peu près comme Saint-Cloud l'est de Paris. Nous y restâmes quelques jours, et je sus alors pourquoi l'empereur avait décidé de s'y rendre directement. La raison en était que le pape, qui retournait dans ses États, occupait le palais de Turin, où il s'était arrêté pour y prendre quelques jours de repos. Leurs majestés s'empressèrent d'aller lui rendre visite, et même elles dînèrent avec sa Sainteté. Le prince Eugène, que l'empereur avait déjà nommé vice-roi d'Italie, avant d'en être couronné roi, fut admis seul à ce dîner, où il n'y eut par conséquent que quatre couverts.

L'empereur qui rêvait d'économie, lorsqu'il ne s'occupait point de guerre, tourmentait souvent le grand maréchal du palais, Duroc, pour sa dépense ; il trouvait que la consommation était trop forte à l'office. On

chercha alors les moyens de s'assurer que les distributions allaient bien à leur adresse et l'on ne trouva rien de plus ingénieux que de donner des bons en échange des objets de consommation. Le nom du consommateur devait être inscrit sur le bon; cela fit que plusieurs personnes du service d'honneur s'abstinrent de rien demander et aimèrent mieux envoyer chercher en ville ce dont elles avaient besoin. Ce fut à Stupinitz qu'on fit le premier essai de cette mesure; on nous servait deux repas par jour : le matin nous fesions demander à l'office ce que nous voulions pour déjeûner, et l'on avait imaginé de charger le chef de chaque partie du service, de la distribution de ces bons. Desirant mon café, je le fis demander en mon nom, par la personne qui me servait. On lui dit de s'adresser au premier valet de chambre qui lui donnerait un bon; elle m'apporta cette réponse au lieu de la tasse de café; je fus tellement vexée de cette nouvelle mesure, que je préférai me passer de déjeûner. On pense bien que je me plaignis à l'im-

pératrice. Sa majesté en parla le jour même à l'empereur qui en rit beaucoup, et l'ordre fut révoqué; car on en avait senti tout le ridicule.

A Paris et à Saint-Cloud, nous ne fesions qu'un repas qui était servi à deux heures; le soir nous recevions une indemnité pour le souper, ce qui nous arrangeait beaucoup; mais il n'en était pas de même en voyage et dans les lieux de résidence.

Étant à une si petite distance de Turin, je voulus voir cette ville dont j'avais entendu vanter la régularité, et assister au spectacle. J'y allai, accompagnée d'un des messieurs de la maison. Nous fûmes prendre des billets. Nous avions demandé des premières loges; mais sans doute nous ne fûmes pas compris, car on nous fit placer dans le parterre, où nous ne voulûmes pas rester. M'étant figuré que le spectacle était à l'instar de ceux de Paris, j'avais fait une belle toilette, et, certes, bien à tort. Nous nous disposions à nous en retourner lorsque l'on nous expliqua que les

loges étaient des propriétés particulières, appartenant aux personnes qui les avaient louées; que lorsque ces personnes ne voulaient pas aller au spectacle, elles déposaient la clef de leurs loges chez le concierge du théâtre qui les sous-louait pour la soirée, s'il se trouvait quelque amateur. Ainsi instruits d'un usage qui nous parut des plus extraordinaires, nous louâmes une clef, et nous nous trouvâmes dans un fort joli petit boudoir. Plusieurs loges me parurent très-grandes; on y faisait encore une partie de cartes ou la conversation ; on s'y faisait apporter à souper, mais cet usage touchait presque à sa fin; et l'ordre donné par l'empereur de franciser le plus possible les mœurs et les usages piémontais y mit un terme un ou deux ans après, comme aussi on ne tarda pas à supprimer les rideaux et les draperies à l'aide desquels on fermait le devant des loges; mais tout cela subsistait encore lors du couronnement d'Italie. Le devant des loges était éclairé en bougies, au

gré des propriétaires de ces loges, mais il n'y avait point d'autres lumières dans la salle. A Turin, pendant près de trois mois, on donnait tous les jours le même opéra, ce qui explique assez pourquoi, après les deux ou trois premières représentations, les étrangers seuls écoutent quand ils sont de passage. Quant aux habitués, leur conversation fait un brouhaha qui ne permet guère d'entendre la pièce à ceux qui en auraient la meilleure volonté. Mais lorsque arrive le grand air que doit exécuter un chanteur ou une cantatrice, un *gitto* général fait rétablir le silence, tout le monde ouvre les rideaux des loges, on écoute avec la plus grande attention. Quand l'air est fini, les applaudissemens éclatent dans toutes les parties de la salle, puis on referme les rideaux des loges, et les conversations recommencent de plus belle.

La grande salle de Turin est de la plus grande beauté, et toutes les personnes qui l'ont vue et qui en ont parlé sont tellement unanimes à cet égard, que je n'ai pas besoin

d'insister sur ce point; mais je ne saurais dire combien l'irrégularité de la décoration des loges me choqua. Ces draperies, les unes rouges, les autres bleues, vertes, violettes, enfin de toutes les couleurs et de toutes les nuances, faisaient un papillotage fatigant pour les yeux habitués aux décorations uniformes et régulières de nos salles de spectacles, quoique beaucoup moins belles que celles de Turin; l'orchestre me parut supérieur à tout ce que j'avais entendu dans l'art d'accompagner; il soutenait les voix sans les étouffer, de sorte que l'on entendait parfaitement les chanteurs, qui cependant avaient l'air de ne faire aucun effort. Une personne de ma connaissance, qui a longtemps habité l'Italie, attribue cela à la construction de la salle de Turin où l'avant-scène est disposée de manière à ce que les chanteurs étant, aussi bien que les musiciens, sous la voûte ovale du plafond, leur voix y monte sans se perdre dans les ciels du théâtre.

Une autre chose me déplut au-delà de

toute expression dans les représentations italiennes : c'est la danse des grotesques, si l'on peut donner le nom de danse à des tours de force exécutés sans grâce, à des sauts, à des gambades qui ressemblent plus aux exercices de nos saltimbanques de places publiques qu'aux danses proprement dites. J'avais continuellement peur de les voir tomber dans l'orchestre; mais cette danse, toute disgracieuse qu'elle est, plaît singulièrement aux Piémontais, car ils applaudissaient les grotesques avec plus d'enthousiasme que les meilleurs chanteurs, et, je puis dire, avec une sorte de frénésie. Lorsque j'allai à Turin, il y avait, parmi les grotesques, une femme grosse de sept mois qui n'en faisait pas moins des sauts incroyables; et il y a des femmes auxquelles la moindre secousse, un cahot dans une voiture bien suspendue suffit pour faire faire une fausse couche! En vérité, et c'est le cas de le dire, il y a des grâces d'état!

J'asssitai, à Turin, à une représentation

extraordinaire où vinrent leurs majestés. La salle, entièrement éclairée en bougies, était resplendissante de lumière, et offrait le plus magnifique coup d'œil. Elles furent reçues avec enthousiasme, et elles restèrent jusqu'à la fin du spectacle qui finit fort tard. Ce fut ce jour-là que j'entendis, pour la première fois, une voix de soprano; je fus extrêmement surprise d'entendre sortir d'un grand et gros corps une voix de femme. Ces voix, quand on n'y est pas habitué, ont moins de charme qu'elles ne causent de surprise; elles font même éprouver quelque chose de presque pénible, ou tout au moins de contrariant : mais quand ensuite les oreilles se sont accoutumées à leurs longues tenues, à leurs vibrations, tantôt faibles et tantôt sonores, on trouve ces voix réellement supérieures à toutes les autres; tel est du moins l'effet qu'elles ont produit sur moi.

Départ de Stupinitz pour Alexandrie. — Beauté des routes. — L'illumination en plein midi. — Grands travaux ordonnés à Alexandrie. — Revue sur le champ de bataille de Marengo. — L'habit de combat de l'empereur. — La chapelle des ossemens. — Le palais de Ghilini et première entrevue du prince Jérôme Bonaparte avec l'empereur. — La première femme du prince Jérôme et le mariage rompu. — Entrée solennelle à Milan. — Froideur des Milanais remarquée par l'empereur. — Cérémonie du couronnement dans la cathédrale de Milan. — Gaîté extraordinaire de l'empereur. — Paroles que m'adresse l'empereur. — Familiarité de sa majesté avec les personnes du service. — Douloureux témoignages de bienveillance. — Larmes de l'impératrice et son inaltérable douceur. — Fêtes du couronnement. — Les Milanais et les diamans mal montés. — La dot des filles de Milan. — Le prince Eugène et madame de Rovigo.—Le théâtre de la Scala. — Marchesi et la Banti. — Concerts chez l'impératrice. —Anecdote sur la Banti.

IX.

Peu de jours après la représentation dont je viens de parler, nous quittâmes Stupinitz pour nous rendre à Milan, mais nous n'y allâmes pas directement par la route de Verceil; l'empereur se dirigea par Asti sur Alexandrie. Nous suivîmes des routes qui nous sur-

prirent par leur beauté; il nous semblait que nos voitures roulaient dans des allées de jardins anglais. Toutes les populations se pressaient sur le passage de leurs majestés, et, tant que nous fûmes dans le Piémont, l'enthousiasme se montra général. Je me rappelle un fait qui pourra en donner une idée, et l'on sait d'ailleurs combien les Italiens et les Piémontais sont démonstratifs, ce qui ne prouve pas toujours la franchise de leurs démonstrations. Dans une petite ville dont j'ai oublié le nom, je crois cependant que c'était à Asti, on avait attendu la veille leurs majestés, et l'on avait fait de grands préparatifs pour de brillantes illuminations. Leurs majestés n'étant point arrivées le soir indiqué, tous les apprêts furent en pure perte, du moins on devait croire qu'il en serait ainsi, mais pas du tout. Le lendemain, lorsque nous arrivâmes dans cette ville, en plein midi, nous la trouvâmes illuminée, les habitans n'ayant pas voulu en être pour leurs frais de lampions. Je ne saurais dire le singulier effet

que produisait de loin cette illumination en plein jour ; nous ne savions réellement ce que c'était. Nous ne fîmes que traverser Asti, car je crois bien que c'était cette ville, et nous entrâmes dans Alexandrie, après avoir passé sur le long pont couvert de la Bormida.

Après être resté quelques jours à Alexandrie, où sa majesté fit commencer sous ses yeux les immenses travaux qu'elle avait ordonné de faire à cette place forte, l'empereur voulut passer une grande revue sur le terrain même où il avait remporté la mémorable victoire de Marengo. Il y eut à cette revue, ou plutôt à ce simulacre de bataille, précisément le même nombre de troupes qu'à la bataille elle-même; on y exécuta les mêmes mouvemens, les mêmes manœuvres, les mêmes évolutions. Le prince Eugène y commanda sous les ordres de l'empereur qui fut très-content de lui, et le dit même de la manière la plus aimable à l'impératrice. L'empereur avait fait apporter de Paris le costume de général qu'il portait le jour de la bataille

de Marengo. J'étais auprès de l'impératrice quand il vint la voir revêtu de ce costume. Son habit était râpé, son chapeau un peu endommagé, et ses broderies étaient devenues rouges.

L'impératrice assista à la revue avec toute sa cour. Elle eut la bonté de me faire donner une voiture pour que je pusse jouir de ce spectacle, et j'avouerai à ma honte que je m'y rendis, plus pour me montrer reconnaissante de l'attentive bonté de sa majesté, que pour satisfaire une curiosité que je n'avais pas; chacun son goût, mais je mentirais si je disais que j'aie jamais éprouvé un grand plaisir à voir des revues et des manœuvres militaires.

Plusieurs personnes de la suite de leurs majestés qui étaient aussi venues, m'engagèrent à aller voir une petite chapelle que l'on avait fait ériger sur le champ de bataille, et où l'on avait réuni une grande quantité d'ossemens de nos braves morts dans cette grande journée; mais je ne trouvai rien là

que de pénible : ces spectacles ne sont point, selon moi, de ceux qui conviennent à des femmes.

Après la grande revue de Marengo, nous revînmes coucher à Alexandrie, où l'empereur et l'impératrice occupaient, sur la grande place d'armes, un palais d'assez bonne apparence, mais de médiocre grandeur; l'empereur l'avait acheté à un M. Ghilini qu'il fit nommer membre du corps législatif. Ce fut dans ce palais, et je crois le lendemain de la revue, qu'eut lieu la première entrevue entre le prince Jérôme et son frère. On sait que le jeune frère du premier consul avait contracté, aux États-Unis d'Amérique, un mariage qui, sans l'élévation de l'empereur, aurait été pour lui au moins convenable et très-avantageux. Il avait épousé mademoiselle Paterson, fille d'un riche armateur; mais comme il était mineur lors de cette alliance, le premier consul avait déterminé sa mère à s'y opposer, et à en soutenir la nullité; ce qu'elle avait fait. Long-temps le

prince Jérôme avait préféré le bonheur dont il jouissait auprès de sa femme, aux brillantes destinées qu'on lui montrait en perspective; mais enfin l'ambition fut la plus forte, et il scella sa réconciliation en consentant à tout ce que l'empereur voudrait exiger de lui. L'empereur le récompensa de sa soumission en lui donnant plus tard la couronne de Westphalie, et pour seconde femme un ange de bonté et de vertu, la princesse Catherine de Wurtemberg. Au surplus, le prince Jérôme ne fit qu'une très-courte apparition à Alexandrie; il partit immédiatement après son entrevue avec son frère. Il retourna à Gênes où était la frégate qui l'avait amené d'Amérique, et l'on dit alors que sa femme l'avait accompagné sur un autre bâtiment, ce qui permet de croire qu'il avait espéré que l'empereur reconnaîtrait sa femme, comme il avait reconnu celle du prince Lucien.

Le prince Jérôme parti, nous ne le revîmes plus qu'à Gênes. Cependant nous nous mîmes en route de nouveau, et nous arrivâ-

mes à Milan par un temps superbe. L'empereur y fit son entrée avec le plus grand apparat; mais il n'eut pas lieu d'être aussi satisfait de l'accueil que lui firent les Milanais, que de celui qu'il avait reçu dans les villes du Piémont. Tout ce qui dépendait des autorités répondit à son attente; toute la ville fut illuminée, on tira le canon, toutes les cloches de la cathédrale furent en branle, le dôme fut couvert de lampions aussi bien que le palais impérial et les monumens publics; enfin il y eut à Milan une réception aussi solennelle qu'à Lyon; tous les services étaient réunis et formaient un magnifique cortége; la population garnissait les fenêtres des maisons et affluait dans les rues. Néanmoins nous remarquâmes je ne sais quoi de contraint dans les acclamations qui saluèrent leurs majestés; les cris furent plus populaciers que populaires; enfin il n'y eut point de joie réelle; je ne sus à quoi l'attribuer : je sais seulement que l'empereur en parla à l'impératrice, mais je n'en appris pas davantage,

sa majesté ayant gardé avec moi le plus profond secret à cet égard.

Après un court séjour à Milan, les apprêts pour le couronnement étant terminés, l'empereur fut couronné dans la cathédrale, l'un des plus beaux monumens modernes que compte aujourd'hui l'Italie. On l'avait décorée avec goût, mais dans le goût italien; la majeure partie des draperies était en gaze et en crêpe. On avait pratiqué une galerie qui conduisait du palais à la cathédrale; elle était fort bien décorée et le plancher avait été entièrement recouvert de riches tapis. Ce fut par cette galerie que le cortége se rendit à la cathédrale. La cérémonie fut magnifique. L'impératrice y assista dans une tribune d'où l'on voyait parfaitement. J'étais placée un peu plus bas, au devant de cette tribune, avec quelques personnes de sa maison. La couronne de fer que l'on disait avoir servi au couronnement de Charlemagne et qui servit à celui de l'empereur, avait été déposée à Monza. On l'alla chercher en grande

cérémonie et on l'y reporta le lendemain. Au moment du couronnement, l'empereur prit la couronne à deux mains, l'enfonça hardiment plutôt qu'il ne la posa sur sa tête, et dit d'une voix forte et retentissante : *Dieu me l'a donnée, gare à qui y touche !* Ceci est connu de tout le monde, et personne n'ignore que ces paroles devinrent la légende de l'ordre de la Couronne de fer que l'empereur institua alors, ou peu après; mais ce que l'on ne peut savoir, ce que l'on ne saurait se figurer, c'est l'expression de la physionomie de l'empereur en ce moment : elle était rayonnante de joie.

Lorsque l'on fut de retour au palais, j'étais occupée dans la chambre de l'impératrice quand l'empereur y vint; il était d'une gaîté folle; il riait, il se frottait les mains, et dans sa bonne humeur il m'adressa la parole. « Eh « bien ! mademoiselle, me dit-il, avez-vous « bien vu la cérémonie ? Avez-vous bien « entendu ce que j'ai dit, en posant la cou- « ronne sur ma tête ? » Il répéta alors pres-

que du même ton qu'il l'avait prononcé dans la cathédrale : *Dieu me l'a donnée, gare à qui y touche !* Je lui répondis que rien de ce qui s'était passé ne m'était échappé. Il fut on ne peut plus aimable pour moi, et j'ai remarqué bien souvent que lorsque rien ne tracassait l'empereur, il était très-familier avec les personnes de l'intérieur ; il nous parlait avec une sorte de bonhomie, d'abandon, comme s'il eût été notre égal ; mais lorsqu'il nous adressait ainsi la parole, c'était toujours pour nous faire des questions, et, pour ne lui point déplaire, il fallait lui répondre sans paraître trop embarrassé. Il nous donnait quelquefois une tape ou nous tirait l'oreille ; c'étaient autant de faveurs qu'il n'accordait pas à tout le monde, et nous pouvions juger du degré de sa bonne humeur par le plus ou le moins de mal qu'il nous faisait. Un jour, où apparemment il était plus content que de coutume, il me pinça la joue si fort que la douleur m'arracha un cri, et, comme j'étais grasse, il me resta pendant plusieurs jours une marque

visible de la satisfaction de sa majesté. Je n'ai pas besoin de dire que l'empereur, en agissant ainsi, n'avait aucune mauvaise intention ; il ne se doutait pas du mal qu'il nous faisait. Bien souvent il en faisait autant à l'impératrice lorsque nous étions en train de l'habiller ; il lui donnait des tapes en jouant, et de préférence sur les épaules ; elle avait beau lui dire : « *Finis donc, finis donc*, Bonaparte, » il continuait tant que le jeu lui plaisait. L'impératrice s'efforçait de rire, mais j'ai plus d'une fois surpris des larmes dans ses yeux. Elle était avec l'empereur d'une inaltérable douceur, et d'une complaisance dont je n'ai jamais vu d'exemple chez personne. Si je l'ai déjà dit, je ne crains point de le répéter.

Le couronnement de l'empereur à Milan, comme l'on peut bien le penser, ne se passa pas sans fêtes. Il y en eut une fort belle dans le Champ-de-Mars, où l'on exécuta des courses en char, à l'instar de celles qui avaient lieu à Paris du temps du Directoire. On fit

enlever un ballon dans lequel était madame Blanchard, la célèbre aéronaute de cette époque. Long-temps retenu avec des cordes, le ballon fut promené tout autour de l'arène, à la grande satisfaction des Italiens, pour qui ce spectacle était tout nouveau; ensuite madame Blanchard, favorisée par un temps magnifique, fit son ascension, qui réussit à merveille. L'affluence des spectateurs était immense.

La ville de Milan donna aussi à leurs majestés un grand bal, où rien ne fut épargné pour le rendre digne d'elles. Il y eut beaucoup de monde, quoique la société fût choisie. Un grand nombre de femmes y parurent couvertes de diamans, mais la plupart de ces diamans étaient anciens et montés sans goût; ce qui nous divertit beaucoup, habituées que nous étions à préférer l'élégance et le bon goût à la richesse. Parmi ces dames, j'en remarquai plusieurs dont la toilette était fort mesquine et surtout très-fanée. Comme j'en faisais l'observation à l'impératrice, elle me

dit qu'il y avait à Milan beaucoup de personnes riches qui donnaient à leurs filles des dots considérables, mais qu'aussitôt la noce faite, les maris en disposaient comme bon leur semblait, et assignaient à leur femme une très-petite pension pour leur toilette; que leurs diamans étaient pour la plupart des diamans de famille, et que dans le nombre il s'en trouvait qui étaient peut-être montés depuis deux cents ans. Avant que sa majesté eût eu la bonté de me donner ces explications, j'avais bien facilement distingué, dans le bal, les dames françaises des dames milanaises.

Le bal fut très-animé et se prolongea fort avant dans la nuit. On exécuta des contre-danses françaises, des valses, des anglaises, et on dansa la montferrine, danse nationale dans tout le nord de l'Italie. Le prince Eugène dansa beaucoup, et je puis dire qu'il excellait dans ce genre d'exercice : aussi eut-il beaucoup de succès auprès des dames de la cour. On remarqua parmi celles-ci madame la duchesse de Rovigo, qui était fort jolie, dansait parfaite-

ment, et se faisait surtout distinguer par l'élégance de sa taille et de sa tournure. Les hommes en général ne font pas une grande distinction entre la taille et la tournure d'une femme; mais nous qui y regardons de plus près, nous savons marquer la nuance qui sépare ces deux qualités dont la réunion produit la perfection: la tournure est à une belle taille, si l'on veut me permettre cette comparaison, ce que la physionomie est à une jolie figure; c'est l'expression de toute la personne.

Leurs majestés honorèrent de leur présence le grand théâtre de Milan, le théâtre de la Scala, encore plus grand mais moins régulièrement beau que celui de Turin. Cette salle immense fut illuminée avec une telle profusion de bougies, que l'on y voyait clair comme en plein jour; les loges étaient toutes garnies sur le devant de femmes extrêmement parées. Le fameux chanteur Marchesi et madame Banti, ainsi qu'un ténor fameux dont j'ai oublié le nom, faisaient les délices de l'Opéra de Milan, et le reste de la troupe

n'était point indigne de seconder ces célèbres virtuoses. Dans cette circonstance, on n'avait rien négligé ni rien épargné pour rendre le spectacle digne de la présence de leurs majestés. Outre la délicieuse musique que l'on entendait à la Scala, on en faisait presque tous les soirs chez l'impératrice; l'empereur y venait quelquefois, et le prince Eugène, qui était fou de la musique, ne manquait jamais d'y assister. C'étaient encore Marchesi et madame Banti qui figuraient au premier rang dans ces petits concerts; madame Banti, quoique à cette époque elle eût déjà au moins cinquante ans, chantait encore admirablement. A son propos, je rapporterai une historiette que je ne garantis point exacte, mais que je tiens de l'impératrice qui me la raconta alors. Sa majesté m'assura qu'un Anglais, charmé de son talent, attribuait les sons qui sortaient de son gosier à une conformation particulière, et que, pour pouvoir vérifier un jour ce qui en était, il avait acheté à madame Banti son corps, après sa

mort, moyennant une somme de 50,000 fr., qu'il lui avait payée comptant. Je ne sais si c'est un conte fait à plaisir; dans tous les cas, cela fut dit à l'impératrice. Quant à Marchesi, c'était un assez bel homme; il n'avait point du tout l'air d'un soprano ni dans ses formes, ni par le son de sa voix, qui était même assez grave quand il parlait. A cette époque, il n'était pas non plus de la première jeunesse, mais son immense talent était encore dans tout son éclat.

Chagrins de l'impératrice. — Son amour pour ses enfans. — Paroles remarquables de l'empereur à l'impératrice sur la privation d'enfans. — Surcroît de douleurs et prévision fatale. — L'empereur excellent mari. — Nuages passagers. — Caractère de l'impératrice. — Ses jalousies. — Les querelles de ménage. — Les fantaisies impériales. — Indiscrétion de l'empereur. — Les dépenses causes de querelles. — Larmes causées par les mémoires de La Malmaison. — M. Bertaux et M. Amédée de Bonpland. — Les serres et la ménagerie. — Goût de l'impératrice pour la botanique. — L'oignon de trois mille francs. — Admirable égalité d'humeur de l'impératrice. — Conseils de l'impératrice à l'empereur. — Révélations maladroites et intéressées de quelques dames de la cour. — Conversations avec l'impératrice. — Histoire de mademoiselle L..... et faveur de peu de durée.

X.

L'élévation du prince Eugène au rang de vice-roi d'Italie aurait dû combler de joie l'impératrice, et l'on crut dans le public et même à la cour qu'il en était ainsi; mais l'on se trompait fort. En général, le public ne connaît que bien imparfaitement les sen-

timens réels de ceux que le sort élève au-dessus des autres. Contraints à être souvent en représentation, ils sont obligés de se faire un caractère factice, comme ils revêtent des vêtemens d'apparat pour les grandes cérémonies. J'ai été à même de connaître tous les tourmens de l'impératrice, que rien ne pouvait consoler d'être séparée de ses enfans, qu'elle aimait par-dessus tout. L'ambition était bien loin de lui parler aussi haut que l'amour maternel, sentiment qui domina chez elle tous les autres. L'idée de laisser son fils en Italie, la crainte de ne plus le revoir, ou la certitude de ne plus le voir aussi souvent, lui faisaient souvent verser des larmes. L'empereur se plaignait de sa tristesse. Un jour qu'il la trouva plus affectée encore que de coutume, il lui dit devant moi : « Tu pleures, José-« phine, cela n'a pas le sens commun ; tu « pleures parce que tu vas être séparée de « ton fils ? Si l'absence de tes enfans te cause « tant de chagrin, juge donc ce que je dois « éprouver, moi ! L'attachement que tu témoi-

« gnes pour eux me fait sentir bien cruelle-
« ment le malheur de n'en pas avoir. »

Ces paroles étaient bien loin d'être pour l'impératrice des paroles de consolation ; elle ne m'en dit rien quand l'empereur fut sorti ; mais, aux larmes amères que je lui vis répandre, sans qu'il me fût possible de calmer sa douleur, il me fut facile de juger qu'elle faisait un retour sur les craintes d'un divorce, craintes qu'elle avait si long-temps éprouvées. Assoupies depuis son couronnement à Paris, elles se réveillèrent en entendant l'empereur déplorer ainsi le malheur de n'avoir point d'enfans. Cela, joint à la douleur réelle de quitter son fils, lui causa un chagrin si vif que sa santé en fut altérée. L'empereur n'avait certainement pas eu l'intention d'affliger sa femme, et elle de son côté ne pouvait lui rien dire de l'interprétation que de douloureux souvenirs lui faisaient donner malgré elle à ses paroles. L'empereur était en effet un des meilleurs maris que j'aie jamais connus ; lorsque l'impératrice était incommodée, il passait

auprès d'elle tout le temps qu'il lui était possible de dérober aux affaires. Il venait toujours dans sa chambre avant de se coucher, et fort souvent, lorsqu'il se réveillait pendant la nuit, il envoyait son Mamelouck savoir des nouvelles de sa majesté, ou il y venait lui-même. Il avait pour elle la plus tendre amitié, et il est vrai de dire qu'elle le payait bien de retour; de l'amour qu'elle avait eu pour lui, de l'admiration qu'il lui inspirait, s'était formé un sentiment qui tenait presque du culte. Je parle sans hyperbole quand je dis que l'impératrice aurait donné sa vie pour son mari, et peut-être fit-elle plus par la suite. Rien de ce que je dis ici ne paraîtrait exagéré si l'on avait pu, comme moi, être témoin des preuves d'attachement que les deux époux se donnèrent réciproquement; et j'ai la certitude que lorsque des raisons politiques les contraignirent de se séparer, toute la douleur ne fut pas d'un seul côté.

Sans anticiper sur les événemens, et sans parler du grand acte de leur séparation, je

ne saurais nier, voulant être vraie avant tout, que le cours de leur union n'ait été exempt de quelques nuages, mais ces nuages étaient bientôt dissipés. Le caractère de l'impératrice était souvent la cause de ces petits différends; elle était jalouse à l'excès, et malgré cela elle aimait à s'entourer de jeunes et de jolies personnes; c'était semer des écueils sous les pas de son mari, et ensuite elle trouvait très-mauvais qu'il leur rendît des soins, ce qui amenait quelquefois de vraies querelles de ménage. Elle avait l'air de ne pas comprendre que si un rang élevé est une sauvegarde pour une femme, parce que bien peu d'hommes sont assez téméraires pour s'adresser à elle, le contraire existe pour un homme, dont le rang éblouit l'inexpérience des jeunes personnes, et dont la moindre avance irrite la coquetterie et flatte la vanité. Au surplus, comme l'empereur satisfaisait des fantaisies, sans que le sentiment y entrât pour quelque chose, il sacrifiait sans difficulté à sa femme les objets de sa jalousie; il faisait plus, et en cela je ne pouvais m'em-

pêcher de le désapprouver fort, lorsque l'impératrice m'en parlait : il lui en disait plus qu'elle ne demandait à en savoir, lui citait même des imperfections cachées, et lui nommait, à propos d'un autre aveu, telle ou telle dame de la cour, dont il n'était nullement question, et qui n'avait rien eu à lui refuser.

L'empereur, de son côté, reprochait à l'impératrice de ne pas compter assez avec elle-même ; c'était là le principal objet de ses griefs. La vérité est qu'elle avait un goût immodéré pour tout ce qui était beau. Tous les objets d'art, quel qu'en fût le prix, devaient lui appartenir, et d'ailleurs elle n'avait pas le courage de renvoyer un marchand sans lui acheter quelque chose. Bien souvent elle achetait des objets extrêmement chers, qui ne lui étaient d'aucun usage, uniquement pour le plaisir d'acheter. On ne pouvait pas même dire qu'elle eût de la prédilection pour telle ou telle chose ; tout ce qui était de bon goût lui plaisait également, et il le lui fallait.

A cette occasion, je dois dire que personne n'avait un goût aussi exquis que le sien ; mais comme les artistes, les fabricans et les marchands en avaient aussi, tous, à l'envi, s'empressaient de lui offrir leurs productions, et elles étaient acceptées. Malheureusement, le moment de payer arrivait, et les dépenses s'élevaient toujours beaucoup au-dessus du revenu alloué à l'impératrice, dont la bienfaisance avait absorbé une grande partie. Alors il fallait avoir recours à l'empereur pour payer le surplus; il finissait bien par payer, mais c'était après des scènes tellement vives, qu'elles allaient jusqu'à la violence : l'empereur s'emportait, l'impératrice pleurait, un raccommodement suivait ces scènes; elles étaient si pénibles pour l'impératrice, qu'elle formait la ferme résolution de ne plus y donner lieu; mais sa propension naturelle était la plus forte, et elle recommençait sur de nouveaux frais.

Combien La Malmaison ne lui a-t-elle pas coûté de larmes! Elle y a enfoui des sommes énormes, avec lesquelles on aurait bâti un vaste

palais. M. Bertaux, l'architecte, a dû savoir à combien s'élevèrent les mémoires pour tous les travaux exécutés, tant dans la maison que dans les jardins. M. Amédée de Bonpland, intendant de ces jardins magnifiques, était un savant fort distingué, ami intime du célèbre M. de Humboldt. Lorsqu'il fut placé à La Malmaison, il s'occupa à peupler les serres des plantes les plus rares, et l'impératrice prit avec une telle vivacité ce goût tout nouveau, que ce fut un surcroît de dépense très-considérable. On peut en juger par un seul fait : je lui ai vu payer trois mille francs un oignon de fleur dont je ne me rappelle pas le nom. Mais le goût de la botanique ne fut pas seulement un caprice, elle en fit un objet d'études, et d'études sérieuses. Elle connut bientôt le nom de toutes les plantes, celui de la famille dans laquelle elles étaient classées par les naturalistes, leur origine et leur propriété. C'était pour elle un grand plaisir que d'aller visiter ses serres; aussi ses promenades étaient-elles toujours dirigées de ce côté.

Je n'ai point dissimulé que l'esprit de dissipation était un défaut incorrigible chez l'impératrice; mais par combien de qualités précieuses elle le rachetait! Je ne crois pas qu'il ait jamais existé une femme d'un caractère meilleur, d'une humeur plus égale. Elle était extrêmement gaie et d'une complaisance sans exemple; à la moindre incommodité de l'empereur, ou si quelque chose venait le tourmenter, elle était pour ainsi dire à ses pieds, et, en pareille circonstance, il ne pouvait pas se passer d'elle. Trop communicative peut-être pour ce qui la concernait personnellement ou pour les choses de peu d'importance, pour tout ce que l'empereur lui confiait, elle se montrait discrète, impénétrable. On a beaucoup dit dans le monde qu'elle donnait des conseils à l'empereur. Je ne sais jusqu'à quel point cela a pu être vrai, mais cela est au moins possible; en ce sens que, comme l'impératrice recevait beaucoup de monde, que, dans le nombre des personnes qui l'approchaient, elle comptait des amis sincères et

dévoués, elle savait ce qui se passait, et put plus d'une fois en informer l'empereur. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vérité lui est souvent parvenue par la bouche de sa femme.

Je n'ai pas dissimulé non plus combien le caractère jaloux de l'impératrice lui avait fait de mal, et elle en a été trop punie pour qu'il soit possible de lui en faire un reproche; mais ce qui me paraît blâmable, c'est la conduite de quelques dames de la cour qui étaient, pour ainsi dire, à l'affût des galanteries de l'empereur, et qui, dans l'espoir de se faire bien venir de l'impératrice, venaient la tourmenter de leurs révélations intéressées. Sa majesté m'en parla souvent, et je me permis plusieurs fois de lui dire que les personnes qui venaient ainsi troubler son repos par des rapports souvent mensongers n'étaient point de ses amis; que, puisqu'il faut souffrir ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher, on est trop heureux de pouvoir l'ignorer. Mais j'avais beau répéter mes respectueuses prédications, je

ne pus jamais la ramener à mon avis sur ce point. Quant à moi, j'en voyais autant que toute autre; mais j'aurais vu les choses encore plus clairement, que je lui étais trop sincèrement attachée pour lui en jamais dire un mot.

A cette occasion, je puis citer un fait qui me revient à la mémoire, et qui se rapporte précisément à notre voyage de Milan. Presque au moment de son départ pour l'Italie, l'impératrice prit à son service une demoiselle L..... à laquelle elle donna le titre de lectrice, mais qui n'en remplit jamais les fonctions. Cette jeune personne était orpheline, sans fortune, et élevée par une tante que l'on disait fort intrigante. Sans être extrêmement jolie, elle était fort bien de sa personne, quoiqu'elle fût un peu maigre, et que sa démarche eût peut-être un peu trop d'assurance; mais elle était parfaitement bien faite, et avait de fort jolis cheveux blonds. Elle était d'ailleurs d'un caractère fort doux, et avait reçu une excellente éducation; elle

joignait à beaucoup d'esprit une gaîté séduisante. Ce fut avec ces avantages qu'elle se présenta à Milan; car, pendant toute la route, chacun avait été tellement bousculé, que l'on n'avait fait que s'entrevoir. Toutefois, pendant notre séjour à Stupinitz, j'avais cru remarquer que l'empereur la regardait attentivement; mais je n'avais pas fait mine de m'en apercevoir, et, surtout, je m'étais bien donnée de garde d'en parler à l'impératrice. Si elle l'eût renvoyée sans motif, sur un simple soupçon, au lieu d'être jalouse de celle-là, elle l'eût été d'une autre, et, en somme, cela n'eût servi à rien. A Milan, l'empereur la remarqua plus attentivement, et lui offrit un hommage qui fut bien vite accepté. L'impératrice, en ayant été informée, se plaignit comme de coutume à l'empereur, et, comme de coutume, la conclusion de l'empereur fut qu'il fallait la renvoyer. Cependant on ne la renvoya pas aussi lestement que cela avait eu lieu pour quelques autres; l'empereur se conduisit bien avec

elle : il lui fit épouser un riche financier, et l'on dit même qu'il la dota; mais ce mariage n'eut lieu qu'après son retour à Paris, où la ramena sa tante qui vint la chercher à Milan.

Voulant lui faire honneur avant son départ, et sans doute pour colorer ce départ, l'empereur exigea de l'impératrice qu'elle reçût mademoiselle L..... à son cercle, un soir où il y avait grande réception à la cour. Elle n'y parut que cette seule fois, mais l'impératrice en fut profondément offensée. Elle était si habituée à l'obéissance, que personne dans le cercle ne put s'apercevoir de son dépit secret; ce n'était que dans son intérieur qu'elle osait épancher les souffrances de son cœur : c'est là seulement qu'elle me confiait ses chagrins, qu'elle laissait librement couler ses larmes, bien sûre qu'elle était de trouver en moi la plus grande discrétion. Hélas! ce n'est pas seulement en cette circonstance que j'ai été à même de juger qu'il entre plus d'épines que de roses dans une couronne d'impératrice!

Excursion de l'empereur dans le royaume d'Italie. — Visites de l'impératrice dans divers lieux. — Le lac de Côme et la Villa-Julia. — La maison de Pline le jeune. — Voyage charmant. — M. de Beaumont, souffre-douleur de la société. — M. de Brassac déguisé en femme. — Les amours de M. de Beaumont. — Les îles Borromées. — Le palais de l'Isola-Bella. — Les descendans de saint Charles de Borromée. — L'Isola-Madre et la statue colossale. — Les rues de Milan. — Le Corso et la promenade à la mode. — La Villa-Bonaparte. — Mœurs milanaises. — Les femmes et les ménages. — Climat de Milan. — La casina dei Poveri et les guinguettes populaires. — Les rafraîchissemens à l'ail. — Fin du séjour à Milan. — Séjour à Bologne et départ pour Gênes.

XI.

Quelques jours après le couronnement de l'empereur, lorsqu'il eut proclamé et fait reconnaître le prince Eugène en qualité de vice-roi d'Italie, sa majesté alla faire une tournée dans laquelle l'impératrice ne l'accompagna pas. On a dû remarquer qu'elle

n'avait point été couronnée reine d'Italie, ce que je fais simplement observer, car elle n'en témoigna aucun déplaisir, ou du moins ne m'en parla pas. Quoi qu'il en ait été, elle profita de l'absence de l'empereur pour faire de son côté une excursion à la Villa-Julia, aux îles Borromées, au lac Majeur et au lac de Côme. A Côme, nous fûmes victimes d'une petite mystification. Nous ne connaissions pas l'itinéraire de notre voyage. Nous nous étions arrêtés pour déjeûner; mais, en attendant que l'on servît, nous fûmes voir le coup-d'œil du lac, qui nous parut superbe. M. Frère, s'étant informé du temps que devait durer notre halte, pensa que nous pouvions sans inconvénient nous permettre une promenade sur le lac; mais nous étions à peine débarqués, que force nous fut de repartir immédiatement, à la suite de sa majesté, pour aller coucher à la Villa-Julia. Peu de personnes suivirent sa majesté dans ce petit voyage, mais je fus assez heureuse pour être du nombre de celles qui l'accompagnèrent.

Au moment du départ, le chien carlin de l'impératrice ne se retrouva point, et sa majesté fut forcée de partir sans lui. On le fit chercher par toute la ville, ce qui fit presque événement; mais on parvint enfin à le découvrir. A son retour, l'impératrice le retrouva au palais.

Le voyage fut charmant. Nous allâmes d'abord au lac de Côme et à la Villa-Julia, où nous couchâmes. Avant d'y arriver, nous abordâmes à la maison de Pline le jeune, où nous vîmes une fontaine extrêmement curieuse par l'intermittence de ses eaux. Tout fut gai pendant la route et dans les divers séjours que nous fîmes, car sa majesté donna à tous l'exemple de la gaîté. Il n'y avait plus, comme en présence de l'empereur, cette gênante étiquette dont l'impératrice était si heureuse de pouvoir se débarrasser. M. de Beaumont, chambellan de sa majesté, qui était du voyage, était en quelque sorte le souffre-douleur de la société, mais il s'y prêtait avec la meilleure grâce du monde;

il était continuellement l'objet des plaisanteries de ces dames. On voulut un jour lui faire croire qu'une jeune dame était venue le demander, qu'elle le cherchait mystérieusement, et l'on en concluait que, sans aucun doute, c'était une passion qu'il avait causée. Pour pousser plus loin la plaisanterie, on lui ménagea une entrevue avec la jeune dame, et ce fut un homme que l'on chargea d'en jouer le rôle. Le choix tomba sur M. de Brassac, chambellan de l'impératrice, parce qu'étant fort petit, sa taille pouvait donner quelque apparence de vraisemblance à son déguisement. Le projet bien arrêté, on s'occupa de le mettre à exécution. Le plus difficile fut de trouver des vêtemens convenables; ces dames n'en ayant point qui lui allassent, M. de Brassac vint me trouver dans ma chambre pour me prier de lui prêter une de mes robes. Comme je n'avais emporté avec moi que ce qui m'était strictement indispensable pour notre petit voyage, et que d'ailleurs sa taille étant fort peu élégante, une robe

habillée n'aurait pu lui aller, je ne pus lui prêter qu'un peignoir du matin, dont il s'accommoda de son mieux. Ce fut dans cet équipage que l'impératrice l'introduisit dans la chambre de M. de Beaumont, qui crut ou plutôt eut le bon esprit de faire semblant de croire que c'était réellement une femme. Cette plaisanterie, qui eut lieu à la Villa-Julia, occupa gaîment une partie de la soirée.

Le lendemain nous partîmes de fort bonne heure, pour nous rendre aux îles Borromées, où sa majesté était attendue. Il était nuit close quand nous débarquâmes à l'Isola-Bella; elle était resplendissante de lumières, qui, reflétées par les eaux mobiles du lac, en faisaient un spectacle ravissant; il me sembla assister à une de ces fêtes magiques dont on voit des descriptions dans les contes des fées. La principale maison de l'Isola-Bella est un véritable palais qui appartient encore aujourd'hui aux descendans de la famille de saint Charles de Borromée, dont j'ai vu les reliques

parfaitement conservées dans l'église souterraine de la cathédrale de Milan. Ce palais, construit sur pilotis, s'élève presque au milieu du lac Majeur, et l'île, distribuée en jardins magnifiques, offre une riche variété des arbustes les plus précieux, qui y viennent en pleine terre et presque spontanément, tant la végétation y est active et généreuse. La maison est fort élégante et décorée avec une richesse dont le goût n'est point exclu, comme cela arrive souvent dans les plus magnifiques palais d'Italie. Le plancher du rez-de-chaussée est tout en mosaïque, et dans les jardins ce sont à profusion des bosquets d'orangers, de citronniers, de myrtes et de beaucoup d'autres arbustes en pleine terre que, dans nos climats, on est obligé de rentrer dans des serres pendant l'hiver. Les propriétaires du palais avaient fait préparer un fort beau souper pour l'impératrice et pour toutes les personnes de sa suite ; l'appartement qui lui fut destiné était de la plus rare magnificence. Le lendemain nous allâmes visiter l'Isola-Ma-

dre; mais sa majesté ne s'y arrêta que fort peu d'instans, de sorte qu'il ne m'en reste qu'un souvenir trop confus pour que je puisse en parler. En revenant à Milan, nous nous arrêtâmes sur le bord du lac pour examiner la statue colossale de saint Charles de Borromée. L'impératrice et ses dames montèrent au sommet de ce monument singulier, à l'aide d'un escalier que l'on a pratiqué dans l'intérieur; en revenant, l'impératrice me dit qu'elle et deux dames s'étaient assises dans la tête du saint, et c'est comme cela que j'ai su que l'on y montait, car pour moi je n'ai pas quitté le bateau.

Lorsque nous arrivâmes à Milan, l'empereur n'était pas encore de retour de sa tournée. J'allai plusieurs fois me promener dans la ville, dont les rues me parurent sales; la police de nettoiement était bien loin d'y être faite comme à Paris. Les rues sont pour la plupart dallées dans l'endroit où passent les voitures : aussi n'est-on nullement cahoté. La promenade du Cours est une promenade char-

mante où il était du bon ton de se rendre, comme à Paris dans la grande avenue des Champs-Élysées; encore la mode prescrit-elle plus impérieusement que l'on se présente au Cours : aussi y voit-on chaque jour, quand le temps le permet, une affluence considérable de voitures. *La carozza*, comme disent les Italiens, n'est point, comme à Paris, le signe d'une très-grande fortune; c'est plutôt la preuve d'une non-pauvreté, car il n'y a, en effet, que les gens tout à fait pauvres qui aillent à pied. La Villa-Bonaparte, que le gouvernement venait d'acheter et qui donne sur le Cours, est une propriété charmante. À Milan, les dames ne sortent presque point, si ce n'est pour se rendre au Cours et au théâtre. Les mœurs y sont plus que faciles, chaque dame a son *patito* avoué ; c'est une espèce de second mari, mais qui n'a aucune responsabilité de paternité : les *patito* sont des complaisans que les maris en titre souffrent sans s'en plaindre, et que souvent ils choisissent eux-mêmes. Les fonctions reconnues d'un *patito*

consistent à accompagner sa dame toutes les fois qu'elle sort, et à se tenir avec elle dans sa loge au théâtre. Du reste, les maris eux-mêmes exercent souvent, auprès d'autres dames, les fonctions de *patito*. Le même usage existait à Turin, mais moins universellement qu'à Milan, où tous les hommes mariés se trouvent ainsi débarrassés du soin d'accompagner leurs femmes. A Milan, les femmes sont généralement belles, grandes et fortes pour la plupart : elles n'ont que rarement cette grâce délicate qui plaît tant dans les Parisiennes ; elles sont d'une belle carnation et prennent beaucoup de soin pour conserver à leur teint toute sa fraîcheur, et ce soin n'est pas l'attribut exclusif de ce que l'on appelle les dames de la société. La moindre ouvrière ne sortirait pas dans la rue sans un parasol ou tout au moins un éventail : il en est de cela comme des chapeaux pour les Anglaises.

Les ménages milanais ne ressemblent en rien aux ménages de France ; il n'y a jamais cette douce communauté d'intérêt qui fait le

charme de la vie, ajoute au bonheur même et aide à supporter le malheur. Une femme, à Milan, n'exerce aucune autorité dans son ménage, et ne peut jamais disposer d'aucune somme. Ce sont les hommes qui ordonnent tout, jusqu'aux plus menus détails domestiques; les femmes n'ont à leur disposition que la modique pension qui leur est allouée pour leur toilette; bien est-il vrai, du moins à ce que l'on m'a assuré, que lorsque les *patito* sont riches, ils pourvoient à une partie des dépenses de leur belle, pour qu'elle se montre avec une élégance qui leur fasse honneur. Ce qui m'a le plus surprise n'est pas l'usage des *patito* dans la haute société, c'était de le voir introduit même dans la bourgeoisie.

Le climat de Milan est fort doux, et à en juger par le temps qu'il faisait pendant que nous y sommes restés, les pluies y sont rares dans la belle saison; je n'y ai vu pleuvoir qu'une seule fois. Les chaleurs y sont supportables et les soirées fraîches et belles; lorsque la nuit vient de tomber, on voit un

grand nombre de petites mouches, brillantes comme des étincelles de feu, et qui volaient jusque dans nos voitures; sans leur mobilité, on aurait pu les comparer à nos vers luisans. Nous profitâmes de la beauté de la saison pour aller nous promener hors de la ville et visiter plusieurs maisons de campagne : à cet égard, je puis faire la même observation que pour les voitures; presque toutes les personnes un peu aisées ont une maison de campagne, ce qui rend délicieux les abords de la plupart des villes d'Italie. Plusieurs de ces maisons, aux environs de Milan, sont d'une grande beauté. Il y a aussi un grand nombre de petites guinguettes, que ne fréquente pas seulement le peuple, comme aux barrières de Paris; tout le monde, indistinctement, y va déjeûner ou goûter. La plus célèbre de ces guinguettes est la *Cassine des Pommes*, où l'on va manger des écrevisses, du feritto et du macaroni. Au surplus, je ne suis que bien peu en état de parler de la cuisine que l'on fait à Milan, n'ayant dîné que

très-rarement hors du palais; mais une chose qui m'a paru des plus singulières, c'est qu'un soir, ayant été plusieurs fois faire visite à des dames, au nombre des rafraîchissemens que l'on vint nous offrir, il y avait des tranches de saucisson à l'ail et du vin de Malvoisie. A Milan, comme dans la plupart des villes d'Italie, on prend beaucoup de glaces, mais elles y sont généralement mauvaises, ce qui, après tout, n'est pas bien surprenant, car on les vend extrêmement bon marché; il y avait des cafés où on ne les faisait payer que trois sous.

Les dames de Milan aiment beaucoup les Français, et ceux-ci n'avaient pas besoin de faire de grands frais pour leur plaire; mais cette facilité d'accueil n'a pas toujours été sans inconvéniens, et plusieurs de nos messieurs en ont éprouvé de cuisans repentirs, surtout ceux qui ont élevé leurs hommages jusqu'aux dames de la haute société, avec lesquelles le danger est plus grand qu'avec celles de la classe inférieure.

Pendant notre séjour à Milan, nous vîmes

arriver M. Nitot, joaillier, qui avait été chargé, par le prince de Talleyrand, de confectionner la superbe tiare dont l'empereur fit présent à Pie VII; il fut également chargé de l'offrir à sa Sainteté. Il passa par Milan pour faire voir à l'empereur cette pièce d'une beauté vraiment surprenante. Parmi beaucoup de pierres précieuses qui la composaient on remarquait une superbe émeraude, d'un très-gros volume et d'un très-grand prix, et qui surmontait le diadème. On pense bien que M. Nitot n'arriva point à Milan les mains vides; il s'était chargé des bijoux du meilleur goût, afin de les offrir au choix de leurs majestés. Il attendait dans un salon avec plusieurs personnes l'instant d'être annoncé à sa majesté l'impératrice, lorsqu'en passant, je le distinguai parmi beaucoup de commerçans qui se trouvaient là dans le même but que lui. A sa tournure, à sa mise élégante et soignée, je jugeai qu'il était Français; je le fis inviter à entrer dans mon appartement où il attendrait plus agréablement, et me chargeai de l'in-

troduire près de l'impératrice, qui l'accueillit avec bonté. Sa majesté fut, ainsi que l'empereur, vraiment émerveillée de la tiare; tous deux en firent de vifs complimens à M. Nitot, auquel ils achetèrent différens objets destinés à être offerts en présens à l'occasion du couronnement.

A son retour de Rome, M. Nitot vint nous retrouver à Gênes, où il nous montra encore des choses très-précieuses. Il fut reçu par le pape d'une manière distinguée, et sa Sainteté lui fit présent de plusieurs chapelets, ainsi que de différentes médailles et reliques. A partir de ce moment, M. Nitot fut admis chez l'impératrice comme son joaillier; plus tard, il en obtint le brevet et la suivit dans plusieurs voyages. Il était à Munich lors du mariage du prince Eugène; comme il s'en retournait à Paris, peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie : voici de quelle manière. Comme leurs majestés regagnaient la capitale en toute hâte, M. Nitot, que ses affaires appelaient à Paris, se pressait aussi de s'y rendre; il était dans

une chaise de poste, ayant avec lui un huissier de l'impératrice. M. Nitot avait dans sa voiture des valeurs qu'on supposait encore plus considérables qu'elles ne l'étaient en effet. Il se mit en route le soir dans l'intention de voyager toute la nuit. A peu de distance de la ville, lui et son compagnon furent assaillis par plusieurs hommes qui contraignirent le postillon à faire halte en lui montrant un bout de pistolet, firent descendre ces messieurs et les maltraitèrent; l'huissier prit la fuite; les brigands le poursuivirent sans pouvoir l'atteindre. M. Nitot fut terrassé et frappé rudement; il eut plusieurs fortes contusions, et ne dut son salut qu'à une alerte qui fit craindre aux brigands d'être surpris. Par un bonheur inouï, ils ne purent trouver les marchandises cachées dans un des coffres de la voiture, ce qui fit voir que ces gens-là ne savaient guère leur métier. M. Nitot, maître du champ de bataille, ramassa un casque que, dans leur précipitation, les voleurs avaient laissé tomber, circonstance qui donna à présumer que les

brigands étaient des déserteurs ou des traînards. Lorsque M. Nitot se vit débarrassé de ses assassins, il se mit à la recherche de son compagnon de voyage, qui bravement s'était caché, l'appela long-temps, et parvint enfin à le joindre; tous deux continuèrent leur route jusqu'à Mayence. Ce que je n'ai jamais pu concevoir, c'est que ces messieurs, qui se connaissaient à peine avant cet événement, se soient liés intimement à dater de cette époque. Sa majesté témoigna avec intérêt à M. Nitot combien elle était sensible au danger qu'il avait couru, et pour qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux dans le reste du voyage, elle lui fit donner une place dans notre voiture.

Le moment de quitter Milan ayant été fixé par l'empereur, beaucoup de personnes de la suite de leurs majestés retournèrent directement à Paris. Nous, qui restâmes auprès de l'impératrice, nous nous rendîmes à Bologne, ville où l'on fabrique beaucoup de gaze et de crêpe. On y fit à leurs majestés une réception magnifique ; les rues qu'elles traversèrent

le jour de leur entrée étaient toutes tendues et drapées avec des pièces de crêpes de toutes couleurs; les deux côtés des rues étaient garnis d'arbustes et de fleurs, ce qui présentait un coup d'œil charmant. L'empereur dut être bien dédommagé de l'accueil un peu froid que lui avaient fait les Milanais, car nulle part l'enthousiasme que causait la présence de leurs majestés ne se manifesta avec plus d'éclat qu'à Bologne : c'était un vrai délire. La foule était si considérable sur la place située au devant du palais, qu'il était impossible d'y circuler; c'étaient des cris, des vivat, à rendre sourd, et une grande partie des habitans passa la nuit sur la place devant le palais, pour être sûre de voir l'empereur le lendemain aussitôt qu'il se montrerait. Toute la nuit la ville fut illuminée, et l'on n'aurait pas, dans toutes les rues de Bologne, trouvé une seule fenêtre sans lampions.

De Bologne nous nous dirigeâmes sur Gênes en passant par Parme et Plaisance; leurs majestés séjournèrent dans ces deux

villes, où elles furent reçues, à peu de chose près, comme à Bologne. C'était toujours partout la même chose; dans chaque ville où arrivait l'empereur, et lorsque l'heure était convenable, après avoir reçu les autorités, il montait à cheval pour aller visiter tout ce qui était digne d'exciter son intérêt et de fixer son attention.

Passage de la Boquette. — Arrivée à Gênes. — L'empereur dans la chambre de Charles-Quint. — La ville illuminée en bougies. — Fêtes sur mer données à l'empereur. — Illumination d'une flotte. — La frégate du prince Jérôme. — Les portentines. — La grande rue de Gênes. — Mauvaise distribution intérieure des maisons. — La chambre improvisée. — Promenade en mer. — Le palais Doria. — Les jardins. — Beautés des Génoises. — Les Mezzaro et madame Gazzani. — La maîtresse du maréchal de Richelieu.

XII.

De Bologne leurs majestés se rendirent à Gênes, ville que, comme l'on sait, on a surnommée la Superbe, et qui mérite de tout point cette orgueilleuse dénomination. Jamais mes yeux ne s'étaient encore arrêtés sur une vue aussi magnifique que celle de l'espèce

d'amphithéâtre sur lequel elle est bâtie et d'où elle domine la mer. Comme je n'avais jamais vu la mer que dans des tableaux, tout contribua à rendre magique pour moi le spectacle qui se déroula bientôt sous mes yeux. Après avoir traversé la montagne des Apennins que l'on nomme la Boquette, et dont le passage est fort difficile en hiver, nous descendîmes de voiture pour mieux admirer le coup d'œil qui s'offrit à nous; le jour venait de poindre et nous étions au mois de juillet. A la vue de la Méditerranée, qui s'étendait au loin dans toute sa splendeur, je demeurai comme en extase; je n'ai jamais rien imaginé de plus ravissant que la ville de Gênes, vue de ce point où nous la dominions. Après nous être arrêtés quelques momens en contemplation, nous remontâmes en voiture pour continuer notre route, et je ne saurais dire combien ma curiosité était stimulée par ce premier aperçu.

Après être remontés en voiture, nous continuâmes notre route, et de descente en des-

cente, nous gagnâmes le littoral d'où nous suivîmes le faubourg de San-Pietro-d'Arena jusqu'à la ville, dont nous ne vîmes presque rien, leurs majestés étant descendues au palais Doria, situé presque à l'entrée de Gènes; l'empereur y coucha dans la chambre et dans le lit où avait couché Charles-Quint.

Je n'entreprendrai certainement pas de donner ici une description de la ville de Gênes: il en existe en grand nombre, et je resterais trop au-dessous de ce que l'on en a déjà dit; je tâcherai seulement de rappeler les changemens que produisit, dans cette ville riche et populeuse, la présence momentanée de l'empereur et de l'impératrice, et de dire ce qui m'a le plus frappée pendant le séjour que nous y fîmes.

La réception que l'on fit à leurs majestés fut brillante et magnifique; on donna des fêtes superbes, et la ville fut plusieurs fois illuminée en bougies. Au nombre des fêtes qui signalèrent les efforts des Génois pour célébrer dignement leurs nouveaux souverains, il y en

eut une à laquelle il me serait impossible de rien comparer de ce que j'ai vu dans ma vie; ce fut réellement une féerie : je veux parler d'une fête sur la mer. On avait construit des radeaux, recouverts de fleurs et d'arbustes, et qui ressemblaient à des îlots flottans : de là s'élevaient des concerts d'harmonie; sous d'élégans kiosques de verdure, avaient été établis des espèces de buffets où l'on distribuait avec profusion les rafraîchissemens les plus exquis. Au milieu et autour de ces îlots, on voyait se mouvoir des milliers de petites embarcations, dirigées à la voile et à la rame, toutes couvertes d'illuminations, et dont les feux, toujours en mouvement, ressemblaient en grand à ces essaims de luciales qui volent au-dessus des prés de la Lombardie, par une belle soirée d'été; on sait que souvent le beau temps eut l'air de se montrer favorable aux fêtes de l'empire, et il n'est personne peut-être qui n'en ait fait la remarque, mais jamais il ne le fut d'une manière aussi remarquable qu'à l'occasion de celle dont je

parle. Pas la moindre brise n'agita les flots de la mer qui reflétait comme une glace bleuâtre les feux des embarcations. Tous les grands bâtimens que renfermait le port de Gênes furent également illuminés, et cette soirée d'illusions fut terminée par un magnifique feu d'artifice dont les gerbes s'élevant du phare retombaient dans la mer; je le répète, il est impossible de se faire une idée d'un pareil coup d'œil.

En Italie, la beauté du temps porte avec elle son inconvénient : c'est la chaleur; il en fit une excessive pendant notre séjour à Gênes : aussi a-t-on pris, dans la construction intérieure des maisons, plus de précautions pour s'en préserver que contre le froid; ainsi, par exemple, on ne trouve que rarement une cheminée dans une chambre à coucher. L'appartement que j'occupais au palais Doria, était situé à un entresol dont les fenêtres donnaient sur la mer; c'était un grand plaisir pour moi de me lever dès cinq heures du matin, d'ouvrir mes fenêtres pour respi-

rer un peu le frais et pour jouir de la vue de la mer. La chaleur que nous éprouvâmes pendant quelques jours fut si forte, que je me rappelle avoir entendu l'empereur dire à l'impératrice qu'il n'avait pas eu plus chaud en Égypte.

Au nombre des frégates qui se trouvaient alors dans le port de Gênes, se trouvait celle que commandait le prince Jérôme; il me donna un billet de sa main pour pouvoir la visiter, ce que je fis avec beaucoup d'intérêt, n'ayant jamais vu que des bateaux.

Pendant que nous étions à Gênes, un matin je fus prise d'un mal de dents de la plus grande violence, circonstance que je me donnerais bien de garde de rapporter ici, si elle ne m'avait mise à même de connaître certains usages de Gênes, et voici comment : obligée de me faire transporter chez un dentiste, l'impératrice me fit donner une chaise à porteur que l'on nomme *portentine;* je n'ai su que depuis qu'elles servaient à deux usages bien opposés l'un à l'autre; les dames n'ont

point d'autre moyen de se faire mener au bal, et c'est par la même voie que l'on porte les morts en terre. Les rues de Gênes sont si étroites pour la plupart que l'on ne peut y aller qu'en portentine ou à pied. Je marchais de surprise en surprise en traversant les rues de cette ville toute de marbre, et surtout la grande rue, qui, prenant tour à tour les noms de *Strada Balbi*, *Strada Nova* et *Strada Novissima*, décrit au milieu des plus magnifiques palais la courbe qui s'étend de l'*Aqua-Verde* au faubourg de *Bisagno;* cette rue exceptée, toutes les rues de Gênes sont sales et si étroites, qu'il n'y aurait pas d'exagération à dire que pour bien voir la façade d'un palais situé d'un côté d'une de ces rues, il faudrait monter dans le palais qui s'élève en face du côté opposé. Dans les diverses excursions que je fis dans Gênes, j'eus l'occasion de remarquer plusieurs fois qu'au milieu de tant de signes d'une opulence presque fabuleuse, le peuple était d'une extrême malpropreté; mais je glisserai légèrement sur ce point dans la

crainte de faire éprouver au lecteur le dégoût que j'éprouvai moi-même en voyant les femmes du peuple peigner leurs enfans sur le pas de leur porte.

Une chose me frappa surtout, non-seulement à Gênes, mais dans presque toutes les villes d'Italie que nous visitâmes, c'est le peu d'importance que les architectes italiens ont apporté à la commodité des distributions intérieures; on dirait que leur devise est : *tout pour les yeux*. De magnifiques façades, de riches peintures, des colonnes de marbres rares, des sculptures, voilà ce que l'on trouve en profusion; mais souvent l'intérieur de ces somptueux édifices est à peine habitable; leurs propriétaires n'habitent même pas les grands appartemens; ils se relèguent presque tous dans un petit appartement situé à l'étage le plus élevé : aussi peut-on assurer que les propriétaires de ces palais en jouissent beaucoup moins que les voyageurs qui se plaisent à les visiter. Les palais d'Italie, comme je le disais tout à l'heure, sont si mal distribués que ra-

rement on trouve un cabinet contigu à une énorme chambre à coucher. Je me rappelle même à cette occasion que dans le palais que leurs majestés occupèrent à Bologne quand nous y arrivâmes, il ne se trouva aucune chambre pour moi auprès de l'impératrice; on fut obligé d'en construire une sur une terrasse donnant sur la chambre de sa majesté, de sorte que l'une de ses fenêtres me servit de porte pour communiquer avec son appartement. Au surplus, cela me donna l'occasion de remarquer que les ouvriers italiens ne sont pas moins prompts dans leurs travaux que les ouvriers français, car au bout de deux heures j'avais une chambre : il est vrai qu'elle consistait en quelques morceaux de bois recouverts de toile en dehors; quant à l'intérieur, il était assez bien décoré d'une tenture de damas cramoisi bordée d'un galon d'or, le tout attaché avec des épingles.

Nous mangeâmes, pendant notre séjour à Gênes, d'excellentes oranges; dans cette saison elles sont fort rares à Paris, encore ne

les trouve-t-on pas bonnes. On nous servit aussi un coquillage qui m'était inconnu; son nom est clovis, et je puis dire que c'est un mets exquis. Nous trouvâmes également à Gênes des huîtres vertes excessivement petites, d'une qualité très-remarquable et telles que je n'en avais jamais vu de semblables.

Avant de quitter Gênes, je voulus faire une promenade en mer, ainsi que n'y manque jamais tout bon bourgeois de Paris qui voit la mer pour la première fois. Il faut bien, quand on revient dans sa famille, pouvoir dire aux siens avec une petite pointe d'orgueil que l'on a *bravé les fureurs du perfide élément;* la vérité ne me permet pas d'en dire autant : malgré une crainte involontaire que j'éprouvai lorsque nous eûmes quitté le rivage, la mer n'avait rien de furieux, et l'élément était si peu perfide, que pendant toute la durée de notre séjour à Gênes, je n'eus pas la satisfaction de le voir agité le moins du monde. Le jour de ma promenade en mer, j'étais loin de me plaindre de ce

calme : aussi nous avançâmes-nous jusqu'à une demi-lieue du port. Oh! que de là je fus saisie d'une vive admiration, lorsque nous eûmes viré de bord! Après être restés quelques momens en contemplation, nous nous rapprochâmes de Gênes, ou plutôt Gênes se rapprocha de nous avec ses palais, abritée par les montagnes qui la protégent, accompagnée de ses côtes riantes, de ses milliers d'arbustes en fleurs et de grands arbres qui s'élèvent sur les deux rivières du Levant et du Couchant. Le calme de la mer était en effet si plein, que notre barque, en glissant sur sa surface, semblait y demeurer immobile, et c'était bien la côte qui marchait; j'éprouvai alors une de ces impressions qu'il est impossible de peindre telles qu'on les a senties.

Point ou presque point de jardins dans Gênes : le plus spacieux, et encore n'est-il pas très-grand, est celui du palais Doria, qui s'avance jusqu'au bord de la mer entre deux terrasses de marble blanc, à double étage, celles du rez-de-chaussée étant abritées par

celles du premier étage; encore le palais Doria n'est-il pas tout-à-fait dans la ville. Mais si Gênes n'a pas de jardins, à cause de la rareté du terrain, on peut dire que les campagnes et les terres qui se prolongent le long des côtes, à l'une et à l'autre des deux extrémités de la ville, présentent l'aspect de deux jardins de plusieurs lieues d'étendue entre les montagnes et la mer : ce sont comme deux grands bouquets de fleurs placés aux deux extrémités d'un monceau de marbre. La végétation y est belle et précoce ; les fruits, les légumes, y viennent exquis et devancent de beaucoup la saison où ils se montrent en France. Dès le temps où nous étions encore à Alexandrie, c'est-à-dire huit jours après Pâques, M. de Salicetti, alors ministre à Gênes, envoyait en quantité, pour la table de l'empereur, et même pour celles du service, des petits pois et des fraises. Il envoya aussi des rougets, produit de la Méditerranée, poisson que je cite ici parce que l'empereur l'aimait particulièrement.

Actuellement, avant de quitter Gênes, je ne puis m'empêcher de donner mon assentiment à tout ce que l'on a dit de la beauté des Génoises, et l'on conviendra, je pense, qu'en pareille matière, l'éloge d'une femme ne saurait être suspect. Ce qu'il y a d'extraordinaire, du moins ce que je remarquai comme ne l'ayant vu qu'à Gênes, c'est que non-seulement il y avait beaucoup de femmes réellement fort jolies, mais presque toutes paraissaient l'être, ce qui tient peut-être à l'élégante uniformité de leurs costumes. Toutes les femmes portent un mezzaro : c'est un voile de mousseline blanche, long de trois aunes, formant une écharpe qui est posée sur la tête au lieu de l'être sur les épaules, et qui accompagne la figure et voile les bras et le cou d'une manière charmante; il faut avoir vu madame Gazzani avec son mezzaro, pour se faire une idée de ce que la beauté d'une femme peut avoir de plus ravissant. Ce fut à ce voyage de Gênes que je la vis pour la première fois, mais j'aurai l'occasion d'en parler

ailleurs plus en détail. On me montra aussi à Gênes une femme qui fut célèbre par sa beauté, la fameuse Argentine Spinola, qui passait pour avoir été la maîtresse du maréchal de Richelieu; je la vis à l'église de San-Ciro, où l'on m'avait dit qu'elle allait quelquefois, et où je me rendis exprès pour la voir. Nous y arrivâmes par une petite rue dont j'ai oublié le nom, mais qui donne sur la place de l'Annonciade, à côté du magnifique palais Negrotti-Cambiaro. Madame de Spinola me parut avoir bien près de la soixantaine; mais malgré cet âge où la beauté n'est plus qu'un souvenir, je ne saurais dire combien je fus étonnée de la trouver encore belle avec le costume du pays. Les femmes du peuple portent aussi le mezzaro; mais au lieu d'être en mousseline, il est ordinairement en indienne à fond blanc. Actuellement je dois ajouter, pour être tout-à-fait juste, que si les Génoises méritent leur réputation de beauté, elles ne méritent pas moins leur réputation de coquetterie.

Brusque départ de Gênes. — Prières de l'impératrice pour accompagner l'empereur. — Incognito. — Second passage du mont Cenis. — Routes faites par enchantement. — Modane. — La voiture versée. — Embarras sur embarras. — Impossibilité de rejoindre l'empereur. — Le café et l'écrin de l'empereur. — L'empereur poli avec tout le monde. — Détails dans lesquels entrait l'empereur pour les gens de son service. — Le maréchal Duroc et un valet de pied. — Justice et bonté de l'empereur. — La chaise de poste et nouvel accident. — Impossibilité de poursuivre la route. — Une auberge de rouliers. — Arrivée inattendue de l'empereur à Fontainebleau. — Leurs majestés sans souper. — L'ancien cuisinier d'Égypte. — Gaîté de l'empereur. — Retour caché. — La cour à Saint-Cloud.

XIII.

On sait qu'en général les départs de l'empereur, soit qu'il quittât Paris, soit qu'il voulût y revenir, étaient toujours annoncés très-peu de temps d'avance, et pour ainsi dire inopinés; mais jamais il n'y en eut un aussi brusque que notre départ de Gênes. Au mo-

ment où nous nous y attendions le moins, nous reçûmes l'ordre de tout préparer en hâte. Je ne sais quelles nouvelles un courrier arrivé à l'instant avait apportées à l'empereur, mais il était si pressé qu'il voulait partir seul; l'impératrice eut toutes les peines du monde à obtenir de l'accompagner. Au reste, toutes les fois que l'empereur cédait à des instances de ce genre, c'était toujours après avoir obtenu de l'impératrice la promesse qu'elle n'aurait point sa migraine, comme si cela eût pu dépendre d'elle. Cette fois, elle n'obtint la permission qu'à la condition que l'on ne s'arrêterait qu'à Turin pour y coucher, et que de là on poursuivrait la route, sans s'arrêter, jusqu'à Fontainebleau. L'empereur craignait qu'une manière aussi rapide de voyager n'incommodât l'impératrice, mais toutes ses observations ne purent l'arrêter, et elle insista tellement que l'empereur se laissa fléchir.

Leurs majestés partirent dans le plus grand incognito, ou, pour mieux dire, notre départ eut toute l'apparence d'une fuite, parce

que l'empereur ne voulait pas être reconnu en route. Ordinairement on mettait huit chevaux à la voiture de l'empereur : cette fois on n'en mit que six; il n'y eut qu'une seconde voiture pour les grands officiers de la maison de l'empereur, et une voiture de suite dans laquelle je montai avec le premier valet de chambre de l'impératrice, le chef d'office M. Colin, et Roustan, le mamelouck de l'empereur, qui remplit, pendant le trajet, les fonctions de premier valet de chambre de sa majesté. Un premier service, parti d'avance, devait attendre à Turin.

Conformément aux ordres de l'empereur, nous ne fîmes que coucher à Turin; mais à peine y fûmes-nous arrivés, que l'on fit partir en avant les deux voitures de l'empereur, pour qu'elles fussent toutes montées quand leurs majestés arriveraient au mont Cenis; le lendemain, elles montèrent dans des voitures louées. Nous, nous continuâmes notre route; arrivés à La Novalèse, nous montâmes en chaises à porteur.

Dans ce voyage de Gênes au mont Cenis, je ressentis tous les inconvéniens de mon imprévoyance, n'ayant pu me faire à l'avance une idée de l'extrême variation de température que nous allions subir; c'était réellement passer de la zone torride à la zone glaciale. N'ayant à prendre, à Gênes, d'autres précautions que contre une excessive chaleur, dans la précipitation du départ, je n'avais pas même songé à me munir de vêtemens chauds : aussi puis-je assurer que jamais de ma vie je n'ai senti le froid aussi rigoureusement qu'au mont Cenis. Le lac, si renommé par la qualité de ses truites, était gelé. Pour me garantir du froid, je n'eus d'autres ressources que de couvrir ma poitrine avec un oreiller qui ne me quittait jamais, et sans lequel je fusse morte de froid : ce que je rapporte, en manière d'avertissement, pour les personnes inexpérimentées comme je l'étais alors, qui auraient à faire la même traversée. Arrivée, presque gelée, à l'abbaye du mont Cenis, je ne saurais dire combien d'égards les bons moines du lieu

eurent pour mes compagnons de voyage et pour moi.

Ne nous étant pas arrêtés à Turin, où leurs majestés avaient couché, et ayant voyagé toute la nuit, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, nous nous arrêtâmes à l'hospice pour les y attendre. Elles y déjeûnèrent aussitôt qu'elles furent arrivées, et remontèrent immédiatement dans leurs voitures qu'elles trouvèrent toutes prêtes et tout attelées. On avait voulu que l'empereur fût le premier à descendre le mont Cenis en voiture, par la route que d'immenses travaux avaient rendue praticable pour ce genre de transport. Nous en fîmes autant, au trot, et sans que l'on eût même jugé nécessaire de prendre la précaution d'enrayer. Il me parut incompréhensible, pensant à l'état dans lequel était encore la route quand nous nous rendîmes à Milan, que l'on eût pu, en aussi peu de temps, exécuter d'aussi grands travaux : aussi l'empereur en témoigna-t-il sa satisfaction.

Notre voiture étant extrêmement chargée et

contenant entre autres les bijoux et diamans de l'empereur et de l'impératrice, enfermés dans une grande caisse au milieu de la voiture, on y avait mis huit chevaux, et nous étions accompagnés par deux courriers, qui avaient ordre de ne pas la quitter, pour que nous pussions suivre toujours de très-près les deux voitures de leurs majestés. Tout alla bien jusqu'à Modane, petite bourgade de la Savoie; mais là commença pour moi une série d'accidens et de contrariétés telles, qu'on les inventerait difficilement si l'on voulait peindre dans un roman un voyage malencontreux. D'abord, la maladresse d'un postillon ayant fait monter une des roues de la voiture sur une borne, elle fut jetée de côté, le siége fut brisé et l'un des panneaux crevé. Par un bonheur inouï, les deux valets de pied qui voyageaient sur le siége venaient d'en descendre un instant auparavant, et la voiture allait très-lentement; car, sans cette circonstance, ils auraient été infailliblement écrasés. Quand nous versâmes ainsi, il était minuit, et la

nuit était très-noire, ce qui ne contribua pas peu à rendre difficile notre sortie de la voiture. Enfin plusieurs habitans se levèrent et nous apportèrent de la lumière, et nous vîmes alors que la plupart de nos effets avaient été jetés au loin dans la rue par la violence de la chute. Au milieu de cette bagarre nocturne, la première chose que je fis fut de perdre mes souliers, et je restai plus d'une demi-heure nu-pieds, sans qu'il me fût possible de les retrouver. On raccommoda la voiture tant bien que mal, et nous nous remîmes en route; mais nous avions perdu bien du temps, et au train dont voyageait l'empereur, on concevra facilement qu'il nous fut impossible de le rattraper. Cependant, comme nous savions que leurs majestés s'arrêtaient pour déjeûner et pour dîner, nous ne perdîmes pas tout espoir de les atteindre; nous poursuivîmes notre route avec une rapidité telle, que nous ne prîmes pas même le temps de renouveler nos provisions de bouche, qui dataient de Gênes, et commençaient à s'épuiser. Bien est-il vrai

que partout où nous arrivions, nous trouvions nos repas préparés; mais comme partout on nous disait : « Leurs majestés sont reparties « il y a une demi-heure, il y a un quart « d'heure, » nous passions outre, toujours dans l'espoir de les rattraper. Le jour, nous allions assez bien, mais la nuit nous reperdions le temps que nous avions gagné dans la journée. Alors nous étions plusieurs heures sans voir notre courrier, et il nous fallait attendre à la poste, où les chevaux n'étaient pas préparés comme ils auraient dû l'être. Nous lui en faisions des reproches, mais il trouvait toujours quelque excuse pour justifier son absence. Il est plus que probable qu'étant très-fatigué, il s'arrêtait de temps à autre pour prendre quelques heures de repos, et nous rejoignait ensuite.

Ce n'était pas à cause de nous que nous étions aussi impatientés du retard causé par la chute de notre voiture; nous avions avec nous tous les objets essentiels et indispensables au service personnel de leurs majestés; de telle sorte

qu'arrivée au Pont-de-Beauvoisin, j'expédiai un courrier à l'impératrice, pour qu'elle pût au moins changer de linge; dans la ville où le courrier arriva, ce fut une servante d'auberge qui servit de femme de chambre à sa majesté. M. Colin avait avec lui le café de l'empereur et son nécessaire, dont nous savions tous que sa majesté avait un besoin indispensable, et je crois que M. Colin aurait été capable de renouveler l'exemple de Vatel, dans le désespoir que lui causait l'idée seule que son service pouvait manquer. Au surplus, je puis assurer que toutes les personnes qui avaient des emplois en chef dans la maison de l'empereur avaient le même zèle que lui. Ce n'est pas que l'empereur fût dur ou emporté, comme quelques personnes se sont plu à en répandre faussement le bruit; il était même très facile à servir, pourvu que l'on fût exact; il était même très-indulgent pour les petites fautes que pouvaient commettre les personnes du service. Toujours extrêmement poli envers tout le monde, il ne rece-

vait de qui que ce soit le moindre service sans remercier, et n'appelait jamais ses valets de chambre autrement que Monsieur. Quand il traversait la salle où ils se tenaient, il ne passait jamais devant eux sans les saluer. Il en était de même quand l'empereur venait chez l'impératrice; il ne nous parlait jamais qu'avec beaucoup de politesse, et souvent avec bienveillance. Enfin, il prenait un tel intérêt à tout ce qui tenait à sa maison, qu'une fois qu'on y était attaché, même dans les rangs les plus inférieurs du service, personne, pas même un homme de peine, ne pouvait en être renvoyé sans son autorisation, il fallait qu'on lui fît un rapport. Je puis même, à cette occasion, raconter un fait dont je garantis l'authenticité, sans pouvoir toutefois dire quelle est la personne dont je le tiens. Un jour, sur les plaintes réitérées d'un maréchal-des-logis ou d'un adjudant du palais, le maréchal Duroc proposa à l'empereur d'approuver le renvoi d'un de ses valets de pied; sa majesté ayant demandé pour

quel motif, le grand maréchal lui dit que, d'après les rapports qui lui étaient parvenus, cet homme avait des dettes, et qu'il était l'objet de continuelles réclamations de la part de ses créanciers. L'empereur, et ceci prouve à quel point il entrait dans les détails les plus minutieux de sa maison, l'empereur demanda au maréchal Duroc depuis combien de temps cet homme était à son service, et quelle était l'origine de ses dettes. « Songez bien, « Duroc, lui dit-il en propres termes, qu'un « homme ne doit pas être renvoyé légèrement « de chez moi, ce serait une flétrissure ; en- « suite, il ne trouverait à se placer nulle part. « Faites-moi un nouveau rapport. » Le grand-maréchal, voulant savoir la vérité par lui-même, fit venir le valet de pied en sa présence, et il apprit qu'en effet celui-ci avait des dettes, mais qu'elles remontaient à une époque antérieure à son entrée dans la maison de l'empereur, et que même il en avait déjà payé une partie sur ses appointemens; qu'il devait encore deux mille francs, et qu'il était père de

cinq enfans. Lorsque, muni de ces renseignemens, le maréchal Duroc eut fait un nouveau rapport à l'empereur : « Vous voyez bien, lui « dit sa majesté, qu'on a agi trop légèrement. « Dites à un tel que je paie ses dettes, mais « signifiez-lui en même temps que s'il en fait « à mon service, il sera chassé impitoyable-« ment. »

Ce fait, qui explique mieux le caractère et l'esprit de justice de l'empereur envers tout le monde, que ne le pourraient faire les plus beaux éloges, m'a un peu éloignée de la voiture démantelée dans laquelle nous roulions sur la route du Dauphiné. J'y reviens.

Avant d'arriver à Lyon, nous avions perdu tout espoir de rejoindre leurs majestés, si nous ne les rejoignions pas dans cette ville. Nous devions jouer partout de malheur : elles en étaient parties. Comme notre voiture exigeait impérieusement des réparations qui nous auraient encore beaucoup retardés, M. Colin acheta une mauvaise chaise de poste, et me proposa d'y monter avec lui, ce que, comme

on peut le penser, j'acceptai avec un grand empressement; mais, hélas! nous n'étions pas au bout de nos tribulations. Lorsqu'après avoir dépassé Lyon, nous arrivâmes à la montagne de Tarare, une de nos roues se détacha de la chaise de poste, et nous fûmes obligés de mettre pied à terre. Rien ne saurait donner une idée de nos embarras, et, pour surcroît de malheur, il faisait une pluie épouvantable : or, j'étais en robe de mousseline, et je fus mouillée jusqu'aux os. Sentant l'impossibilité absolue de poursuivre la route dans cet équipage, force me fut, lorsque la chaise de poste fut, tant bien que mal, raccommodée, de souhaiter un bon voyage à mon compagnon d'infortune, et de chercher un refuge. Je n'en trouvai que dans une mauvaise auberge de rouliers, où je fus encore bien heureuse de me sécher à un grand feu, et j'attendis ma voiture, croyant avoir fait assez preuve de bonne volonté. Plus heureux que moi, M. Colin rejoignit leurs majestés, et raconta à l'impératrice toutes mes mésaventures et les efforts que j'avais faits

pour me rapprocher d'elle; elle eut l'obligeance de dire qu'elle ne doutait point de mon zèle et de mon attachement.

Leurs majestés tombèrent à Fontainebleau comme une bombe, c'est-à-dire qu'elles y arrivèrent un soir assez tard, et sans être attendues: point de lit préparé et rien pour souper. Le concierge des bouches était un ancien cuisinier du général Bonaparte, nommé Gaillot, qui même l'avait suivi dans la campagne d'Égypte. Gaillot étant devenu trop âgé pour pouvoir continuer son service actif dans les cuisines de l'empereur, sa majesté l'avait nommé à la place de concierge de Fontainebleau: « Allons, mon brave, lui dit l'empe-« reur, il faut reprendre ton ancien métier; « tu vas nous faire à souper. » Le concierge avait heureusement dans son garde-manger de fort bonnes côtelettes de mouton et des œufs; il se mit à l'ouvrage, et, en fort peu de temps, servit à leurs majestés un souper impromptu. L'empereur, pendant qu'il était à table, fit revenir ce brave homme, pour le-

quel il avait conservé un bon souvenir, et se mit à causer avec lui du temps où ils étaient en Égypte. L'empereur n'était jamais aussi aimable, aussi gai, que lorsqu'il se trouvait dans une situation semblable; le risque qu'il avait couru de se coucher sans souper le faisait rire aux éclats. Pendant qu'il resta à table, on fit tous les préparatifs indispensables dans les appartemens. Le concierge du palais et sa femme étaient, comme je l'ai dit, un ancien valet de chambre de l'empereur et une ancienne femme de chambre de l'impératrice; celle-ci fut obligée de prêter du linge à sa majesté, et tout dormait dans le château lorsque nous y arrivâmes quelques heures après; je me couchai en arrivant, n'en pouvant plus, ayant les jambes horriblement enflées, et le lendemain je repris mon service comme si de rien n'eût été. J'espérais que l'on ferait venir un détachement du service de Paris pour nous relever; mais il n'en fut rien, l'empereur ayant jugé à propos de ne pas faire connaître son retour avant d'avoir été informé de ce qui

se passait dans Paris. Nous restâmes donc encore un ou deux jours à Fontainebleau, où nous vîmes successivement arriver les voitures laissées en arrière sur la route, et enfin nous revînmes à Saint-Cloud, où nous trouvâmes le service établi.

Voyage en Allemagne. — Carlsruhe. — Le grand-duc de Bade. — Le mariage de la main gauche. — La famille du grand-duc. — Désir d'une alliance avec l'empereur. — L'impératrice de Russie. — Les deux projets de mariage. — Stuttgard. — Les princes de Wurtemberg. — La table échancrée. — Le tyran domestique. — Exemple de sévérité paternelle. — Retour à Paris. — Mariage du prince de Bade et de mademoiselle Stéphanie de Beauharnais. — La dot impériale. — Portraits du prince et de la princesse de Bade. — Le mari patient et la femme sans amour. — Grand changement amené par le temps. — Les enfans de la princesse Stéphanie. — Mort prématurée et désespoir. — L'empereur Alexandre à Carlsruhe et prières inutiles.

XIV.

C'ÉTAIT une belle époque que celle où nous revînmes du couronnement d'Italie; à la vérité nous étions en guerre avec l'Angleterre, mais c'était une guerre presque sans hostilités et la paix régnait entre la Frahce et toutes les

autres puissances de l'Europe. La cour était brillante : tout, autour des chefs du gouvernement, semblait respirer le bonheur; partout on voyait des figures exprimant la satisfaction. Dans ces heureuses circonstances, l'empereur se décida à aller visiter ses alliés les princes d'Allemagne. Il se rendit d'abord à Carlsrhue, lieu de la résidence des grands-ducs de Bade; l'impératrice l'accompagnait, et tous les lieux où s'arrêtèrent leurs majestés furent marqués par des fêtes et de brillantes réceptions. Il y eut ce que l'on appelle *gala* à la cour du grand-duc, qui déploya en cette circonstance tout le luxe dont cette cour était susceptible.

Ce fut à Carlsrhue que j'assistai pour la première fois à un spectacle allemand; il y avait alors un assez bon opéra où l'on exécutait les chefs-d'œuvre de Mozart; mais l'exécution était loin de valoir celle qui m'avait si fort charmée, quelque temps auparavant, à Turin et à Milan. La salle du spectacle faisait partie du palais du grand-duc et n'était

éclairée que les jours où elle était honorée de la présence des souverains.

Le grand-duc de Bade était fort âgé; il s'était remarié *de la main gauche* avec une comtesse d'Alberg dont il avait eu plusieurs enfans et qui faisait parfaitement les honneurs de sa cour, tout en se tenant à la distance que l'étiquette allemande commande impérieusement aux femmes dans sa position.

L'aînée des filles du grand-duc avait épousé l'électeur de Bavière, et la seconde, l'empereur de Russie. Il ne restait plus à marier que le jeune prince de Bade, que son père témoigna un grand désir de voir contracter une alliance avec l'empereur : il fut alors question de mademoiselle Stéphanie de Beauharnais, nièce du premier mari de l'impératrice. La famille de Bade aurait désiré une jeune personne qui fût positivement parente de sa majesté; on désigna même mademoiselle de Tascher, auprès de laquelle j'avais fait mes débuts dans la maison de madame Bonaparte, et l'empereur y aurait donné

son assentiment sans les observations que lui fit, devant moi, l'impératrice. J'étais dans la chambre de sa majesté quand l'empereur y vint pour lui en parler : « Ce sera ce qu'il « faut, disait l'empereur, mademoiselle de « Tascher est ta cousine germaine; cela me « convient parfaitement; le grand-duc vient « de m'en parler; je le quitte à l'instant; c'est « un mariage à faire. » L'impératrice ayant objecté que mademoiselle de Tascher n'était pas en état d'être mariée, qu'elle n'était pas assez bien guérie de la maladie qu'elle avait rapportée de la Martinique, que sa guérison pouvait encore être longue, l'empereur se rendit à ses raisons, et il fut décidé que ce serait mademoiselle de Beauharnais qui épouserait le prince de Bade. Le mariage fut fixé à l'hiver suivant, époque à laquelle il fut convenu que le prince de Bade se rendrait à Paris.

En quittant Carlsruhe, nous nous rendîmes à Stuttgard, résidence et capitale de l'électeur de Wurtemberg. Les chevaux et

les voitures de l'électeur vinrent chercher leurs majestés à plusieurs lieues en avant de la ville, que nous trouvâmes toute illuminée. Au reste, comme ces réceptions étaient toujours les mêmes partout où arrivaient leurs majestés, je m'abstiendrai d'entrer dans ces sortes de détails qui ne pourraient donner lieu qu'à d'insignifiantes répétitions. Que l'on suppose toujours grands galas, fêtes, spectacles, salles de théâtre illuminées, feux d'artifice, et ce sera la vérité. Cependant, à la cour de Wurtemberg, ces brillantes réceptions eurent quelque chose de plus extraordinaire que partout ailleurs, parce qu'elles rompaient l'ordre qui y régnait habituellement. L'électeur vivait en famille; tout autour de lui respirait une sage économie; les gens même de sa maison ne portaient leurs riches livrées que dans les grandes occasions; dans celle dont je parle rien ne fut épargné, comme j'aurai encore à le dire bientôt, en citant quelques traits vraiment caractéristiques de la munificence de l'électeur.

Le duc de Wurtemberg était, de sa personne, d'une corpulence que l'on peut réellement appeler monstrueuse; c'était un véritable colosse. Son ventre était tellement énorme, que l'on avait été obligé de pratiquer une large et profonde échancrure à la table de sa salle à manger, précaution sans laquelle ses mains n'auraient pu y atteindre. D'une rigidité de caractère qui allait jusqu'à la dureté, il était plus craint qu'aimé de sa famille, dont parfois il se montra le tyran. Son exigence envers elle allait si loin, qu'il fallait que sa femme fût levée, et habillée en grande tenue, dès sept heures du matin; il voulait, à quelque heure de la journée qu'il lui plût d'entrer dans son appartement, la trouver toute prête à l'accompagner où il lui conviendrait d'aller. Il avait une passion extrême pour les objets de mécanique, et particulièrement pour ceux d'horlogerie à sonnerie; son appartement en était rempli, de manière à ressembler beaucoup plus à la boutique d'un horloger qu'à la chambre d'un souverain. Je me rappelle qu'un

jour, ayant été voir son appartement, la personne qui m'accompagnait, après m'avoir fait examiner une foule d'objets de curiosité, me dit, sans affectation, de m'asseoir, en m'indiquant un fauteuil; à peine assise, qu'on juge de ma surprise en entendant tout-à-coup une harmonie fort agréable qui semblait venir de dessous le fauteuil : c'était, en effet, un orgue contenu dans le siége, et combiné de manière à ce que la pression d'un corps le mît en jeu.

La duchesse de Wurtemberg, fille, comme l'on sait, de Georges, roi d'Angleterre, était grande et forte : elle n'était plus de la première jeunesse; elle n'avait jamais été jolie. Son costume était ce que l'on peut imaginer de plus bizarre : dès le matin, elle était chargée de diamans fort mal montés; cette parure la quittait si peu, que je crois réellement que, pendant notre séjour à Stuttgard, elle couchait avec. Du reste, c'était une bonne et vertueuse femme, mais tout-à-fait sans crédit sur l'esprit de son mari; lorsque

celui-ci commettait quelque injustice, la princesse ne pouvait qu'en gémir en secret, n'ayant absolument aucun pouvoir dans sa maison.

Deux princes et une princesse composaient la famille électorale de Wurtemberg. L'aîné des princes épousa, en premières noces, la seconde fille de l'électeur de Bavière, la princesse Charlotte, qui, plus tard, devint impératrice d'Autriche. Je dirai comment : la jeune princesse, qui avait à peu près vingt ans, se nommait Catherine; elle était d'un extérieur fort agréable, avait une figure remarquablement jolie; dans son maintien et dans toute sa personne, se lisait une expression de bonté et en même temps de dignité qui commandait l'amour et le respect. Douée de beaucoup d'esprit naturel, la princesse Catherine avait en outre reçu une excellente éducation, de sorte qu'elle était bonne, aimable et très-instruite; c'était en somme une femme charmante. Ce fut dès-lors que l'empereur conçut le projet de la

faire épouser à son frère Jérôme, projet qui reçut plus tard son exécution.

Le désir de plaire à l'empereur et à l'impératrice était extrême de la part des souverains de Wurtemberg; cela s'étendit jusque sur les personnes attachées au service de leurs majestés : pour ma part, je sais que la veille du jour fixé pour notre départ, j'eus l'honneur d'être reçue par l'électrice; faveur que je n'avais cependant point sollicitée. Ma visite fut courte; mais, pendant tout le temps qu'elle dura, je remarquai que la princesse, qui voulut bien me dire les choses les plus obligeantes, se tint constamment debout.

J'ai dit, précédemment, que la cour de Wurtemberg avait déployé, en cette circonstance, une magnificence vraiment royale. Quel nom, en effet, pourrait-on donner aux ordres émanés de l'électeur pour tous les Français de la suite de leurs majestés? Non-seulement nos tables furent servies avec une somptuosité extraordinaire, ce qui, à dire vrai, était moins surprenant en Allemagne,

où les personnes attachées au service des souverains sont traitées avec plus d'égards et jouissent de plus de considération qu'en France; mais l'électeur avait poussé les délicatesses de l'hospitalité jusqu'à faire défendre de recevoir aucune rétribution de la part des Français attachés au service de sa majesté, dans les cafés et autres lieux de consommation, où ceux-ci pourraient se présenter. Le prince tenait compte de toutes ces dépenses aux maîtres de ces établissemens, et les jours de spectacle, on distribuait gratuitement aux spectateurs des glaces et toutes sortes de rafraîchissemens; c'était un vrai pays de Cocagne.

J'ai dit aussi que l'électeur de Wurtemberg poussait, envers sa famille, la sévérité jusqu'à la tyrannie: j'en citerai dès à présent un exemple, bien qu'il se rapporte à une époque encore éloignée du temps dont je parle. Le plus jeune de ses fils étant entré au service de la Prusse, en guerre avec nous, avait porté les armes contre la France. Fait prison-

nier par les Français et amené à l'empereur, celui-ci ne voulut tirer aucune vengeance de sa déloyauté. Sa majesté le fit mettre dans une voiture et conduire sous bonne escorte à son père, devenu alors roi de Wurtemberg; l'empereur se contenta de mettre le fils à la disposition du père, mais celui-ci fut tellement furieux contre le jeune prince, qu'il le fit enfermer dans un château-fort. La campagne finie, l'empereur étant repassé par Stuttgard, il fallut qu'il intercédât vivement auprès du roi, pour obtenir la grâce du prince.

N'ayant pas eu la précaution de tracer un itinéraire des voyages dans lesquels j'eus l'honneur d'accompagner l'impératrice, je ne puis entreprendre de parler de tous les lieux où nous avons été; il se peut même que quelquefois ma mémoire confonde les époques auxquelles se rattachent les faits que je rapporte; quant à l'exactitude de ces faits, c'est tout autre chose, car aussitôt que je me sens arrêter par un doute, je m'abstiens, et c'est

ce que je fais relativement à la fin du voyage que leurs majestés prolongèrent encore en Allemagne : j'arrive donc tout de suite à l'époque où fut célébré à Paris le mariage du prince de Bade avec mademoiselle de Beauharnais.

Mademoiselle Stéphanie de Beauharnais était alors âgée de dix-huit ans; ayant perdu sa mère dans un âge très-tendre, elle fut élevée par les soins de sa tante, qui lui tint lieu de mère. Elle avait profité de l'excellente éducation que les jeunes personnes d'alors recevaient à Saint-Germain chez madame Campan. Douée d'une très-jolie figure, elle avait en outre beaucoup d'esprit et d'amabilité, et était d'une vivacité et d'une gaîté remarquables; son caractère et même son extérieur tenaient encore presque de l'enfance, et, en la voyant pour la première fois, il aurait été impossible de lui donner plus de quatorze ou quinze ans; elle n'était nullement formée. Les préparatifs de son mariage furent une grande occupation dans l'intérieur de l'impératrice.

Les infirmités du grand-duc de Bade ne lui avaient pas permis d'accompagner son fils à Paris. Le jeune prince, alors âgé de vingt-trois ans, sans être précisément laid, était d'une figure peu avantageuse; et son teint blanc et rose, joint à beaucoup d'embonpoint pour son âge, lui donnait l'air un peu poupard; de plus, comme il était extrêmement timide, on trouvait en lui une certaine apparence de gaucherie. Tel était du moins le jugement qu'il était impossible de n'en pas porter à la première vue, mais on en revenait bien vite, quand on le connaissait mieux. Alors seulement on pouvait apprécier les rares et excellentes qualités de son cœur, l'exquise délicatesse de ses sentimens, et cet esprit de bienveillance qui contribue plus que toute autre qualité plus brillante à se faire aimer.

Le mariage fut célébré dans la chapelle des Tuileries; l'impératrice servit de mère à sa nièce; les fêtes se succédèrent à cette occasion au palais impérial et chez les princes et

princesses de la famille, et l'empereur se montrant magnifique, dota sa nièce adoptive d'une somme de 1,500,000 fr. L'empereur lui donna en outre, comme cadeau de noces, une superbe parure en diamans avec quantité d'autres bijoux d'un goût exquis. L'impératrice s'était chargée de présider elle-même à la confection du trousseau: c'est dire assez qu'il était du meilleur goût et de la plus rare élégance.

Tout semblait présager qu'une union si parfaitement assortie, et formée sous d'aussi favorables auspices, aurait fondé une vie de bonheur; mais il n'en fut pas ainsi, du moins dans les premiers temps, et ce mariage n'eut pas sa lune de miel. L'intimité et cette réciprocité de confiance, qui consolent les grands de leurs grandeurs et les pauvres de leur misère, ne s'établirent qu'avec le temps entre les deux époux; le prince n'eut pas le don de plaire à sa jeune femme, peut-être à cause de cette timidité et de cet excès de bonté dont j'ai parlé. Ne voulant point user de son auto-

rité, il attendit tout du temps; ce temps fut long, mais enfin aucun homme peut-être n'a pu mieux apprécier la vérité du proverbe : Tout vient à point à qui sait attendre.

Dans les premiers temps de son mariage, la nouvelle princesse était entourée de jeunes personnes élevées avec elle chez madame Campan; ce n'était pas dans ce cortége qu'elle pouvait trouver une bonne conseillère, relativement à une répugnance qui pouvait causer le malheur de toute sa vie avec un mari moins patient. On plaça auprès d'elle, en qualité de grande-maîtresse, madame de Welsch, femme d'une conduite exemplaire, et d'une rare vertu; elle avait de l'esprit, beaucoup de bonté, des manières douces et persuasives, et, malgré cela, ses bons avis demeurèrent sans effet sur l'esprit de la princesse.

Les choses étaient encore dans le même état, lorsque les nouveaux mariés durent quitter Paris pour se rendre à la cour du grand-duc. Le prince avait poussé la bonté jusqu'à permettre que la maison de sa femme

ne fût composée que de Françaises, élevées avec elle chez madame Campan, chose sans exemple de l'autre côté du Rhin, et en opposition avec les usages de toutes les cours, auxquels on tient en Allemagne plus que partout ailleurs. Cette innovation n'eut pas les mauvais résultats que l'on en aurait pu redouter, à cause de l'excellente conduite de toutes les personnes que la princesse avait emmenées avec elle; toutes semblèrent avoir pris à tâche de justifier l'exception faite en leur faveur. En quittant Paris, le prince y laissa des preuves d'une grande générosité; il fit de magnifiques présens aux personnes de la maison de l'empereur. Sous cette générosité était caché un sentiment d'exquise délicatesse; le prince voulait faire comprendre à la femme qu'il aimait et qui le traitait encore avec tant de froideur, qu'en l'épousant c'était sa personne seule qu'il avait souhaité d'obtenir.

Le temps désilla enfin les yeux de la princesse Stéphanie, et lui découvrit dans l'homme qu'elle avait dédaigné les qualités que ses

préventions l'avaient empêchée d'apercevoir plus tôt; mais ce ne fut pas tout de suite après leur arrivée à Carlsruhe : ils y vécurent d'abord sous le même toit, mais sans aucun rapprochement. Lorsque, plus tard, le rapprochement eut lieu, la princesse aïma son mari avec la plus extrême tendresse et elle comprit alors tout ce qu'il y avait eu de délicatesse et d'amour dans l'attente abnégative où son mari avait vécu avec elle. De cette union qui commença comme tant d'autres finissent, et finit comme presque toutes commencent, naquirent cinq enfans, deux garçons et trois filles, mais les deux jeunes princes moururent presque en naissant; les trois princesses se sont élevées, et, au moment où je trace ces souvenirs, elles font encore l'orgueil et la consolation de leur mère.

Jeunes tous deux, le prince et la princesse de Bade pouvaient espérer de voir un fils remplacer ceux qu'ils avaient eu la douleur de perdre. Mais leur destinée en avait autrement ordonné : la mort frappa le prince à la fleur de son

âge; il mourut d'une hydropisie de poitrine. Ce coup inattendu jeta sa veuve dans le désespoir et exerça en même temps une grande influence sur son avenir. Son mari ne laissait point d'héritiers mâles; il en résulta pour la position future de la princesse un changement qui n'a pas besoin d'explication.

Je suis déjà assez loin de l'époque où fut célébré le mariage de la princesse Stéphanie, pour qu'il me soit permis, je le pense, de continuer à parler d'elle, ayant eu à son égard beaucoup de renseignemens par une femme de chambre placée près d'elle par l'impératrice, lors de son mariage, avec laquelle j'étais intimement liée depuis long-temps, et notre union n'a cessé qu'à sa mort arrivée en avril 1832; elle fut emportée par le choléra. Sa santé ne lui ayant pas permis de rester plus long-temps auprès de la princesse, le climat lui étant contraire, le prince de Bade lui avait assuré une pension très-honorable, dont la moitié était payée sur sa cassette particulière; à la mort du prince, la princesse lui continua

les mêmes bontés. Les éloges donnés par d'anciens serviteurs sont du nombre de ceux qui n'ont rien de suspect. Toute excellente qu'elle fût et qu'elle est encore, la princesse ne put échapper à l'une des fatalités attachées aux grandeurs humaines; elle eut des ennemis que ne désarma pas ce caractère de bonté et de vertu instinctive qu'avait su apprécier le cœur de son mari. La dignité affable que comme princesse elle montra toujours, avait voilé, sans affaiblir en elle, les qualités de la femme d'un moindre rang et celles d'une bonne mère; elle se voua exclusivement à l'éducation de ses filles, et sa conduite ne permit pas à la médisance de flétrir une vie toute de vertus. De grandes douleurs lui étaient réservées dans sa carrière; elle eut bien à souffrir lorsque les événemens vinrent frapper tout ce qui lui était cher en France. Dans ces poignantes circonstances, elle se conduisit comme un ange; lorsque l'empereur Alexandre, dont son mariage l'avait fait la belle-sœur, traversa l'Allema-

gne avec toutes les puissances réunies pour détrôner l'empereur Napoléon, il s'arrêta à Carlsrhue. Que de larmes amères elle eut à répandre quand elle put juger de l'inefficacité de ses sollicitations et de ses prières! Pour moi, je ne saurais dire à quel point tout ce qui tient à son sort m'a vivement intéressée; eh! pouvais-je oublier que je l'avais beaucoup connue, que j'avais su l'apprécier, lorsqu'étant encore jeune enfant, elle venait partager les récréations de mademoiselle de Tascher, auprès de laquelle m'avait placée madame Bonaparte.

MM. Henri et Louis de Tascher. — Mademoiselle Clary et la dot en Espagne. — La princesse de la Leyen. — La bénédiction nuptiale et le lit de mort. — Cadeaux de l'empereur à mademoiselle de Tascher. — Désespoir de la mariée. — Le vieux duc d'Aremberg. — La nouvelle Antigone. — Mariage non consommé. — Chacun de son côté. — Le prince Jérôme, roi de Westphalie. — La princesse Catherine de Wurtemberg. — Le mariage par procuration. — Le cérémonial royal. — Ma mission près de la princesse. — La femme fidèle à ses devoirs. — Bouleversement de fortune et consolations maternelles.

XV.

Le moment est venu, je pense, de parler avec quelques détails, comme je l'ai promis dans un précédent chapitre, des frères de mademoiselle Tascher, qui s'attachèrent à l'empereur et à sa famille. M. Henri de Tascher, que j'avais vu très-fréquemment chez

sa sœur, était, ainsi que je l'ai dit, un jeune homme charmant. Lorsque l'empereur eut donné le trône d'Espagne à son frère Joseph, ce prince le prit pour aide-de-camp et l'emmena avec lui à Madrid : là, il eut l'occasion de voir mademoiselle Clary, nièce de la reine, et en devint éperdument amoureux. Le roi Joseph la lui donna en mariage et dota magnifiquement les deux époux avec des propriétés situées en Espagne. Mademoiselle Clary était une jeune personne extrêmement agréable, jolie, douce, aimable, et d'un caractère qui prévenait tout d'abord en sa faveur. M. Henri de Tascher était un fort bon militaire qui fit la guerre en brave ; il mourut à Paris d'une maladie occasionée par les fatigues qu'il avait éprouvées dans les diverses campagnes auxquelles il avait toujours pris une part très-active. Sa veuve fut réellement inconsolable de sa perte : ce fut au point que l'on craignit pour ses jours ; sans l'existence d'une jolie petite fille, seul enfant qu'elle eût eu de son mariage, aucun lien

n'aurait pu la rattacher à la vie; mais elle était mère, et elle vécut. Peu de temps après son irréparable malheur, elle se rendit à Munich, où le prince Eugène, qui l'aimait beaucoup, l'avait engagée à venir auprès de sa femme.

L'autre frère de mademoiselle de Tascher, M. Louis, avait été pendant quelque temps à l'École Militaire de Fontainebleau, sous la discipline du bon mais sévère général Belavène. La protection de l'empereur lui fit faire par la suite un beau et riche mariage; il épousa la fille de la princesse de la Leyen, nièce et héritière du prince primat. Ce fut sa malheureuse mère qui, dans l'incendie du bal que le prince de Schwartzenberg donna à l'occasion du mariage de l'empereur avec Marie-Louise, périt victime de son amour maternel. On sait que, lorsque l'incendie eut éclaté, étant séparée de sa fille, elle la chercha partout, et ne l'ayant pas trouvée, voulut absolument rentrer dans la salle embrasée où elle trouva la mort. Elle ne survécut, en effet, que peu de

jours aux horribles souffrances auxquelles elle était en proie; mais elle conserva, jusqu'au dernier moment, un courage admirable : elle voulut assister à l'union de ses enfans avant de rendre le dernier soupir, et ce fut auprès de son lit de mort que, pour obéir à sa volonté, ils reçurent la bénédiction nuptiale. Ce mariage fut plus heureux que celui de mademoiselle de Tascher avec le prince d'Aremberg, On ne put jamais connaître les causes de son éloignement pour son mari, et malgré sa confiance en moi, elle garda toujours à mon égard le silence le plus complet.

Ayant été la voir quelques jours avant son mariage, je la trouvai dans la plus profonde affliction : elle ne me cacha pas que cela venait de ce que le jour fatal approchait; du reste, silence absolu sur la cause de sa répugnance à le voir conclure. Le jour du mariage venu, l'impératrice me donna la mission de présider à la toilette de la mariée, et cela fut fort magnifique; elle portait tous les dia-

mans de la famille d'Aremberg, que l'on avait fait remonter à la mode et au goût du jour. Pendant tout le temps que dura la toilette, elle répandit beaucoup de larmes; à chaque instant elle suffoquait, et ce ne fut qu'à force de lui faire respirer des sels, que nous parvînmes à l'empêcher de se trouver mal tout-à-fait. Pâle, abattue, marchant à peine, ressemblant à une belle statue douée d'un mouvement machinal, on la conduisit moins qu'on ne la traîna à l'autel. Elle avait regardé, comme sans les voir, les élégantes recherches du trousseau donné par l'impératrice et les précieuses richesses de sa corbeille de mariage; elle ne parut pas même faire attention au million dont la dota l'empereur. La cour vit les larmes de la victime, mais la politique avait signé le contrat! En faisant ce mariage, l'empereur, qui n'avait point adopté mademoiselle de Tascher, voulut au moins la placer dans une position plus digne de l'union qu'elle allait contracter, et, pour cet effet, il lui donna le titre de princesse, et lui

en conféra le brevet; aussi, après l'annulation de son mariage avec le prince d'Aremberg, ne cessa-t-elle pas d'être princesse.

Lorsque l'impératrice me parlait de la répugnance avec laquelle sa cousine avait contracté cette union, elle me demandait si j'en pouvais deviner la cause, mais je n'avais réellement aucune bonne interprétation à en donner à sa majesté. Je pensais bien quelquefois à cette première intrigue enfantine du salon de Saint-Cloud, dont je n'avais point été la confidente et dont je faillis être la victime; mais plusieurs années s'étaient passées depuis. D'une autre part, le prince d'Aremberg n'avait rien qui pût déplaire : il était jeune, d'une taille peu élevée à la vérité, mais d'une fort jolie tournure; sa figure n'était ni bien ni mal, mais il avait de l'esprit, d'excellentes manières, un grand usage du monde, et ces habitudes affables qui appellent la confiance.

Le vieux duc d'Aremberg s'était fait un bonheur de marier son fils, et cette alliance,

dans les circonstances où nous étions, le flattait infiniment. Quelque temps avant le mariage, il disait à l'impératrice : « Je crois, madame, qu'en donnant à mon fils une compagne charmante, vous m'aurez donné une Antigone. » Il possédait à Bruxelles un palais digne, en tout point, de l'hôte qui l'habitait ; c'était le lieu de sa résidence habituelle : il se faisait une fête d'y recevoir sa belle-fille ; il s'était plu à lui faire meubler et arranger un appartement magnifique, mais la jeune princesse ne voulut jamais y aller. Ce refus était d'autant plus inexplicable, qu'il était impossible de trouver un vieillard plus aimable que le duc d'Aremberg, et sa cécité le rendait d'ailleurs si intéressant ! C'était une chose extrêmement touchante à voir, que les égards, les soins, les attentions délicates dont son fils l'entourait ; c'était lui qui servait de guide à son père, qui l'accompagnait partout où celui-ci voulait aller. Je les ai vus souvent venir ainsi ensemble chez l'impératrice. Voyant enfin qu'il était impossible de déter-

miner sa belle-fille à venir à Bruxelles, il y retourna, cruellement trompé dans ses espérances, et n'en sortit plus que pour être porté à sa dernière demeure. Les jeunes époux restèrent à Paris où ils habitèrent le même hôtel; mais ils ne se voyaient que rarement, vivant à peu près chacun de son côté. L'empereur, informé de cette manière de vivre, en témoigna, à plusieurs reprises, son vif mécontentement; mais sa toute-puissance échoua dans les efforts qu'il fit pour ramener l'harmonie dans leur ménage.

Quelque temps après cette union si malheureuse, le prince d'Aremberg leva un régiment à ses frais, en prit le commandement, avec l'assentiment de l'empereur, et partit pour l'armée, laissant sa femme vivre à sa fantaisie. Je crois qu'ils ne se sont jamais revus depuis.

Jusqu'ici, on voit que les mariages conclus dans la famille de l'impératrice n'avaient pas eu une heureuse issue, sans en excepter celui de mademoiselle de Beauharnais avec le

prince Louis. Deux autres furent plus heureux, et puisque j'ai fait de ce chapitre comme un extrait des registres de l'état civil de la maison impériale, j'en rapporterai les circonstances. Il ne restera plus que le mariage de l'empereur lui-même avec l'archiduchesse Marie-Louise; or, ce ne sera pas moi qui rangerai ce dernier au nombre des unions fortunées, quelle qu'ait été, alors, la résignation de mon adorable maîtresse. Les deux mariages dont je veux parler sont ceux du prince Jérôme, devenu roi de Westphalie, avec la princesse Catherine de Wurtemberg, dont j'ai déjà parlé, et du prince Eugène avec une fille du roi de Bavière.

Lorsque le prince Jérôme eut été nommé roi de Westphalie, son mariage étant arrêté avec la princesse Catherine, les cérémonies de cette alliance n'eurent point lieu comme celles dont j'ai parlé précédemment; il s'agissait d'un roi, et l'on suivit rigoureusement le cérémonial usité pour les têtes couronnées. Le mariage se fit à Stuttgart, et ce fut le frère de

la mariée qui épousa sa sœur par procuration. L'empereur fit, à cette occasion, des présens magnifiques; entre autres objets précieux, il donna à sa nouvelle belle-sœur une parure de diamansqui avait coûté trois cent mille francs. E'empereur envoya recevoir la reine à la frontière; on nomma pour aller au-devant d'elle et l'accompagner à Paris, plusieurs personnes du service d'honneur, un détachement de la maison de l'empereur et des femmes de chambre de l'impératrice. Toutes ces personnes furent présentées à la princesse, conformément au cérémonial que l'on respectait alors jusque dans ses plus petits détails, avec un scrupule pour ainsi dire religieux. La princesse accueillit toutes ces personnes avec beaucoup de grâce et d'amabilité, mais ne se servit d'elles en aucune manière, ayant obtenu la permission d'emmener avec elle ses deux femmes de chambre.

Ce mariage, comme les précédens, fut célébré, le soir, dans la chapelle des Tuileries, mais avec beaucoup plus d'appareil encore.

Tout ce que l'art et l'élégance peuvent produire de plus précieux se réunit au luxe, pour la confection des vêtemens de cour. L'impératrice avait dit à la princesse que, le jour de son mariage, elle m'enverrait auprès d'elle pour présider à sa toilette : il en avait été de même pour toutes les cérémonies précédentes, et j'avais été chargée du soin d'habiller toutes les mariées ; m'y étant rendue, conformément aux ordres de sa majesté, on me fit attendre assez long-temps dans une pièce voisine du cabinet de toilette de la princesse, et je ne fus introduite que lorsque sa toilette était presque entièrement terminée. J'attachai le manteau de cour et le bouquet de la mariée ; c'était le coiffeur de l'impératrice qui l'avait coiffée. Elle fut aimable et gracieuse pour tout le monde, ce qui ne doit pas surprendre après ce que j'en ai dit en parlant de notre séjour à la cour de Wurtemberg. La princesse Catherine avàit une grande noblesse d'âme ; elle s'attacha sincèrement à son mari, et se conduisit avec un tact parfait envers l'empe-

reur et l'impératrice, qui l'un et l'autre l'aimaient beaucoup. En général, elle se fit aimer de tout le monde, à cause de l'affabilité de son caractère et de la noblesse naturelle de ses manières, dignes sans fierté.

On me pardonnera sans doute si, devançant l'avenir, je parle ici de la conduite admirable qu'elle tint lorsque le temps de l'adversité fut venu pour elle; on peut dire sans exagération qu'alors son dévouement fut sublime. Tout le monde sait ce qu'elle sacrifia pour rester attachée à l'homme qu'elle n'avait épousé que par obéissance, et par suite des convenances politiques de l'empereur. Il faut dire aussi que le roi de Westphalie, malgré ses nombreuses distractions, avait pour sa femme beaucoup de respect, et qu'il lui avait voué un attachement sincère. Personne, à l'exception de sa femme, n'ignorait la conduite plus que légère du roi Jérôme, ou peut-être avait-elle seulement le bon esprit de faire semblant de l'ignorer. Quoi qu'il en soit, à la chute de l'empire, elle eut prodi-

gieusement à souffrir des mauvais traitemens qu'il lui fallut endurer de la part de son père; son frère, de son côté, ne se montra pas meilleur pour elle. Mais rien ne put ébranler la résolution qu'elle avait prise d'accomplir ses devoirs de femme; car elle n'était pas encore mère, et bien certainement il n'a tenu qu'à elle de faire casser son mariage. Lorsque, contraints par les événemens à quitter la Westphalie, le roi et la reine se rendirent à Stuttgart, leur lieu de refuge naturel, le roi de Wurtemberg, qui, sans l'empereur, n'eût jamais été élevé au rang des souverains, obligea sa fille et son gendre à vendre les bijoux et les effets précieux que, dans la bagarre, ils avaient pu emporter de Cassel; avec le produit de cette vente, il leur fit acheter une terre qui pût leur assurer un revenu. Cependant, au milieu de ces revers de fortune, de plus douces consolations vinrent resserrer les liens qui unissaient la princesse au roi Jérôme. Tant qu'ils avaient été sur le trône, le bonheur de se voir revivre

dans des enfans leur était resté inconnu; mais depuis que la fortune s'est montrée contraire, la nature a prodigué ses bienfaits à la princesse Catherine, qui est devenue successivement mère de quatre enfans, et s'est dévouée aux devoirs de la maternité, comme elle s'était montrée fidèle à ses devoirs de femme.

I. 20

Amitié de l'empereur pour le prince Eugène. — Portrait du vice-roi. — Ses galanteries et une danseuse de l'Opéra. — L'empereur et l'impératrice à Munich. — Difficultés de la part du roi de Bavière. — Le prince de Bade et projet de mariage antérieur. — Adoption du prince Eugène par l'empereur.—L'anneau de mariage. — Arrivée du prince Eugène à Munich. — Entrevue sans façon. — L'empereur présentant son fils à l'impératrice. — Bonheur et larmes. — Les moustaches du prince Eugène et susceptibilité d'une mère. — La princesse Auguste. — Célébration du mariage. — La toilette de la mariée. — Le roi de Bavière et sa famille. — Le prince Max. — Le roi dans ma chambre et le maréchal des logis du palais. — La princesse Charlotte et le prince de Wurtemberg. — La mariée non épousée. — Le pape et l'empereur d'Autriche. — Retour à Paris et départ du prince Eugène pour Milan.

XVI.

Malgré ce que j'en ai dit précédemment, comme un assez grand nombre de circonstances se rattachent au mariage du prince Eugène, dont j'ai d'ailleurs à peine parlé dans le cours de ces souvenirs, je me suis ravisée,

pensant qu'il serait plus convenable de lui consacrer un chapitre à part.

Le prince Eugène avait été, pour ainsi dire, élevé par l'empereur, qui l'aimait comme on peut aimer un fils; il s'était plu à le voir croître sous ses yeux, et il disait fréquemment à sa femme, que ces mots rendaient la plus heureuse des mères : « Eugène pourrait être « présenté comme un modèle à tous les jeunes « gens de son âge. » Le prince, de son côté, répondait à cette affection et aux soins que son beau-père avait pris de son éducation, par un respect et une soumission sans bornes à ses moindres volontés. L'empereur disait de lui qu'il méritait le surnom de chevalier sans peur et sans reproche. C'était sous ses yeux qu'il avait fait ses premières armes, et il fit voir par la suite qu'il avait su profiter des leçons d'un aussi grand maître.

La figure du prince Eugène était plutôt bien que mal, sans toutefois avoir rien de bien remarquable; sa taille était ordinaire, mais bien proportionnée, et il était parfaite-

ment fait. Il excellait dans tous les exercices du corps, et si l'on n'a pas oublié le bal de Milan, à l'occasion du couronnement, je n'ai pas besoin de répéter qu'il dansait fort bien. Bon, franc, simple dans ses manières, sans morgue, sans hauteur, il se montrait constamment affable avec tout le monde; et bien qu'il ne fût pas dépourvu de sensibilité, il était surtout d'une gaîté inaltérable. Passionné pour la musique, il chantait assez agréablement, surtout la musique italienne; ce qui, au surplus, était une préférence de famille. Jeune comme il l'était, on conçoit que les femmes aient été souvent l'objet de ses hommages, et nous lui avons connu plusieurs attachemens; mais jamais il ne manqua de procédés avec celles qui furent les objets de ses hommages et de sa préférence. De ses diverses liaisons à Paris, aucune ne lui tint plus au cœur que celle qu'il eut avec une danseuse de l'Opéra, déjà célèbre alors par sa beauté, qui le devint depuis par la manière dont elle excella dans l'art de la panto-

mime, et qui n'a quitté la scène que depuis quelques années. Après son installation à Milan en qualité de vice-roi, cette danseuse y fit plusieurs voyages; mais dès qu'il fut question de son mariage avec la princesse de Bavière, tout fut fini entre le prince Eugène et elle. Il est faux, comme on en a répandu le bruit, que l'empereur ait été obligé d'intervenir pour amener le prince à cette rupture. Je ne voudrais pas, toutefois, garantir qu'il n'ait jamais fait quelque infraction au contrat; mais ce que je sais, c'est que sa femme fut parfaitement heureuse avec lui.

Dès que le projet de son mariage fut une chose convenue et arrêtée, l'empereur et l'impératrice se rendirent à Munich. Le roi de Bavière n'avait pas été, comme les autres princes, au-devant de cette union; elle avait même souffert quelques difficultés, qui ne furent levées que par l'adoption du prince Eugène par l'empereur; l'espoir, mis en avant, qu'il régnerait un jour en Italie, contribua aussi à combattre victorieusement les scru-

pules qui retenaient encore le roi de Bavière. A cette époque, il y avait non-seulement à déterminer le roi de Bavière, qui aimait sa fille, la princesse Auguste, avec la plus vive tendresse; mais il fallait aussi faire rompre un projet d'alliance arrêté pour elle avec un prince de Bade; mais tout se fit enfin selon la volonté du maître, ou plutôt par suite de ses séductions, car il était presque aussi impossible d'y résister qu'à la puissance de ses armes.

La princesse Auguste, née d'un premier lit, n'était, par conséquent, que la belle-fille de la reine de Bavière. Étant elle-même princesse de Bade, on conçoit tout ce que la reine avait dû faire pour que son frère épousât la princesse Auguste; les jeunes gens se connaissaient, ils paraissaient se convenir; la négociation était donc hérissée de difficultés lorsque, comme je l'ai dit, l'empereur y coupa court en adoptant le prince Eugène. Ici, je ne saurais omettre une circonstance assez importante dans ma vie; c'est que je sus la première

la résolution prise par l'empereur d'adopter son beau-fils, et voici comment : M. Nitot, joaillier de la cour, avait suivi l'empereur à Munich. Sa majesté lui avait commandé une parure en diamans de trois cent mille francs, et plusieurs autres parures ; en outre, parmi les bijoux commandés, se trouvait naturellement l'anneau de mariage ; mais ne sachant quels noms il fallait graver dans l'intérieur de l'alliance, M. Nitot me pria de m'en informer. Je le demandai à l'impératrice, qui, ne le sachant pas encore elle-même, me dit de le demander à l'empereur qui allait venir le moment d'après dans sa chambre. Ayant rempli ma mission, sa majesté me répondit : « Dites que l'on y mette les noms d'EUGÈNE « NAPOLÉON. »

L'empereur fit en faveur du prince Eugène ce qu'il avait fait pour mademoiselle de Beauharnais ; il se montra magnifique, et certes sa nouvelle belle-fille adoptive le méritait bien. Il y avait je ne sais quel charme répandu sur toute la personne de la princesse

Auguste; elle n'avait pas encore tout-à-fait dix-huit ans; elle était fort grande, bien formée, et avait une taille de nymphe; elle était douée d'une dignité naturelle, qui toutefois n'imposait rien de plus que le respect; sa figure était belle plutôt que jolie, et son teint remarquable par une extrême fraîcheur, quoique peut-être un peu trop coloré; mais ce qui surtout plaisait en elle, c'était un air de bonté qui la faisait aimer de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher. Tous ses avantages ne lui venaient pas seulement de la nature, l'éducation pouvait en réclamer une bonne part; elle avait été élevée avec une extrême simplicité, et rien n'était plus modeste que sa toilette habituelle. Le luxe s'était encore si peu introduit dans ces cours vraiment patriarcales de la vieille Allemagne, que le châle de cachemire que l'impératrice donna à la reine de Bavière fut le premier que cette princesse ait eu en sa possession. Quelle différence avec les brillantes pièces du trousseau et de la corbeille confectionnées à

Paris par les plus habiles ouvriers, et qui arrivaient à Munich par des courriers; la princesse Auguste dut réellement en être éblouie.

On n'a probablement pas oublié le chagrin qu'éprouva l'impératrice à Milan au moment de se séparer de son fils; il faut avoir ce souvenir présent à la pensée pour se figurer le bonheur qu'elle ressentit lorsque enfin le prince Eugène arriva à Munich. Elle était au comble de la joie de le revoir, et d'ailleurs l'acte d'adoption qui en faisait le fils de l'empereur, dont il allait porter le nom impérial, en caressant son orgueil de mère, semblait devoir détruire pour toujours les secrètes appréhensions de la femme couronnée. L'impératrice était heureuse encore de voir son fils contracter un mariage qui l'associait au sang des souverains de l'Europe, et en même temps tout ce qu'elle avait vu de la princesse Auguste, tout ce qu'on lui en avait dit lui faisait présager pour le prince ce bonheur intérieur plus rare chez les grands

de la terre que chez ceux que le sort a placés dans une condition plus humble.

Cependant le bonheur dont jouit alors l'impératrice fut troublé par un nuage; le prince était arrivé le matin de très-bonne heure, et, en arrivant, s'était rendu immédiatement chez l'empereur. Comme celui-ci, dans aucune circonstance, n'était dans l'usage de perdre du temps, après avoir embrassé son fils adoptif il le prit par la main et le conduisit sur-le-champ chez le roi et chez la reine de Bavière, où l'entrevue avec sa future eut lieu sans aucune espèce de cérémonie, et pour ainsi dire bourgeoisement.

Le prince, que l'empereur avait mandé en toute hâte, avait voyagé jour et nuit; à son arrivée l'impératrice n'était pas encore levée; lorsque en entrant dans sa chambre je lui annonçai qu'il était à Munich, elle pleura beaucoup en pensant que la première visite de son fils n'avait pas été pour elle, qu'enfin elle n'avait pas été la première à l'embrasser. Peu de momens après, et comme elle était

encore tout émue, l'empereur entra chez elle en revenant de chez la reine. J'ai été témoin de cette entrevue; l'empereur tenait le prince Eugène par la main, et il dit en le poussant légèrement en avant : « Tenez, madame, « voilà votre grand benêt de fils que je vous « amène. » L'empereur se servait souvent, dans ses momens de gaîté, de pareilles expressions, en parlant du prince à l'impératrice. Sa majesté fondit en larmes en l'embrassant. Qui, d'ailleurs, ne reconnaîtrait les susceptibilités d'un cœur maternel dans un des reproches qu'elle fit à l'empereur d'avoir présenté son fils à sa future sans qu'elle l'eût vu? On sait que le prince portait habituellement des moustaches; or, sa mère trouvait qu'il était beaucoup mieux sans cela. « Pourquoi, dit-elle, avoir présenté Eugène « avant qu'il eût coupé ses moustaches, sans « lui avoir laissé seulement le temps de faire « sa toilette? » Cette observation, faite avec cette émotion qui suit toujours le moment où l'on vient de verser des larmes, fit sourire

l'empereur, qui s'excusa gaîment de n'avoir pas pensé à des objets d'une si haute importance. L'impératrice craignait que le premier coup d'œil n'eût pas été favorable à son fils; enfin elle fit tant auprès de lui qu'elle finit par le déterminer à lui faire le sacrifice de ses moustaches, et la journée ne se passa pas sans que les moustaches fussent coupées.

Fort aimable, comme je l'ai déjà dit, le prince Eugène ne négligea aucun moyen de plaire à sa future; il lui fit une cour assidue, comme si leur mariage n'eût pas été une chose arrangée, et qu'il en fût encore à solliciter un consentement. Il fit beaucoup de frais, et justifia pleinement ce que sa mère avait déjà dit de lui; car la coquetterie de l'impératrice n'était plus qu'une coquetterie de mère, et ses conversations avec le roi, la reine de Bavière et la princesse Auguste n'avaient eu pour but que d'inspirer à l'avance une bonne opinion de son fils. Le succès du prince Eugène fut complet, et, au bout de quelques jours, il était facile de voir que le roi de

Bavière était complètement revenu des préventions qui l'avaient d'abord fait hésiter à donner son consentement à cette alliance.

Peu de jours avant le mariage d'Eugène, l'empereur, ainsi que je l'ai dit, avait fait des présens magnifiques. Le prince en éprouva un grand plaisir. Une chose pourtant le fâchait. C'était de ne pouvoir offrir à la princesse sa femme quelque cadeau qui vînt de lui. M. Nitot fut appelé pour voir si, parmi tous les objets de grande valeur qu'il avait apportés, il ne s'en trouverait pas quelqu'un qu'il pût offrir à la princesse; mais rien ne parut digne de lui être présenté. Sa majesté l'impératrice tira le prince d'embarras; voici comment : sa majesté, assistant à la première représentation d'une tragédie, avait vu sur la tête de mademoiselle Georges, dont la beauté faisait alors tant de bruit, un diadême dont la forme lui avait plu; il sortait tout-à-fait du genre de ceux que l'on avait vus jusqu'ici. Sa majesté chargea M. Nitot de se le procurer et de le copier fidèlement; ce qui fut fait. Il

n'y avait que peu de jours que ce bijou lui était parvenu, et ne l'ayant point encore porté, elle en fit cadeau au prince, qui fut dans l'enchantement de pouvoir l'offrir à sa future.

Le mariage fut célébré avec toute la pompe possible. Je n'essaierai certainement point de donner une description des fêtes qui eurent lieu à l'occasion de cette solennité, d'abord parce que les descriptions, celles de fêtes surtout, sont fastidieuses, ensuite parce que, n'ayant pris jamais aucune note sur des événemens dont je ne me doutais pas que j'aurais un jour à retracer le souvenir, ma mémoire pourrait se trouver fort en défaut. Ce que je me rappelle, c'est que je fus chargée d'habiller la mariée. Les atours inaccoutumés dont elle fut parée lui allaient mieux qu'à toute autre, parce que la riche élévation de sa taille semblait faite exprès pour porter des habits de cour et les faire valoir. Elle était charmante à voir ce jour-là; aucun nuage de tristesse n'obscurcissait la sérénité ordinaire de sa physionomie; elle avait un air de candeur, un

calme affectueux, qui n'annonçaient pas de l'amour, mais qui pourtant n'étaient pas de la résignation. J'éprouvais je ne sais quelle satisfaction intime en la regardant. Le lendemain, il fut facile de voir que l'hymen seul n'avait pas laissé de traces sur cette jolie figure, lorsque, d'assez bonne heure, le prince amena sa femme chez sa mère. Elle était vêtue sans recherche aucune, et les deux époux paraissaient extrêmement satisfaits l'un de l'autre. Ce jour-là on déjeûna en famille.

Personne n'ignore que le roi de Bavière, Maximilien, avait été autrefois au service de France, lorsque, connu sous le nom du prince Max, il était colonel du régiment de Royal-Deux-Ponts. Il se plaisait beaucoup à rappeler cette époque de sa vie; il paraissait enchanté toutes les fois qu'il trouvait l'occasion d'en parler, et la provoquait souvent, en s'adressant aux officiers de la maison de l'empereur. «Cela « me rappelle ma jeunesse, » leur disait-il. Bon, excellent, aimable avec tout le monde, il était impossible de voir un prince plus affable

que lui, ou plutôt rien en lui, en dehors des affaires de son gouvernement, ne décelait le prince souverain. Il avait pour sa fille la tendresse la plus vive.

Cette union de la princesse avec le prince Eugène fut parfaitement heureuse : la princesse justifia chaque jour davantage la bonne opinion que tout le monde avait conçue d'elle, et, dans une ville peu renommée par la sévérité de ses mœurs, elle offrit, dans sa haute position, le modèle et l'exemple de toutes les vertus. Elle réussit à merveille dans le royaume d'Italie, où le prince Eugène avait déjà su se concilier toutes les affections du pays, sans cesser jamais d'accueillir les Français de manière à les satisfaire tous, à l'exception de quelques intrigans, toujours prêts à se plaindre des princes qui ne consentent pas à être leurs dupes.

C'était une chose redevenue nouvelle pour moi, habituée que j'étais, depuis quelques années, aux splendeurs de la cour impériale et aux exigences de l'étiquette, que la bonhomie

et, si je puis m'exprimer ainsi, la rondeur du roi de Bavière. Excellent père de famille, il était avec ses sujets comme avec ses enfans; tout le monde, à Munich, le connaissait; presque tous les matins, vêtu d'une simple redingote, il sortait seul et à pied, et s'entretenait familièrement avec le moindre de ses sujets; la plupart des habitans lui étaient connus par leurs noms, par leurs professions; il voyait tout par lui-même, s'enquérait, consultait, et se mettait ainsi en mesure de pouvoir rendre à chacun la justice qui lui était due. Aussi était-il généralement aimé.

Le roi de Bavière avait été un fort bel homme; mais, lorsque je le vis pour la première fois, il était déjà âgé. Or, cette première fois ne saurait être passée sous silence, car je le vis sans me douter le moins du monde que c'était le roi. Le jour de notre arrivée à Munich, comme j'étais dans ma chambre à arranger les objets de toilette, à disposer les parures de l'impératrice, je vois entrer un homme vêtu avec la plus grande

simplicité, d'une figure ouverte, d'un embonpoint ordinaire, qui me demande si sa majesté était satisfaite, si elle ne manquait de rien, et si les personnes de son service avaient tout ce qu'il leur fallait : il parlait parfaitement le français, s'exprimait avec la plus exquise politesse, et entra dans tant de détails, que je le pris pour un maréchal des logis du palais. Ce ne fut que le lendemain, en le voyant venir chez l'impératrice, que je découvris que mon maréchal des logis était le roi de Bavière; j'appris, en outre, que ce prince avait été lui-même, dans le même but, chez plusieurs autres personnes du service.

La reine de Bavière était grande et assez belle femme, agréable sans être jolie; on la disait bonne; mais, en général, on en parlait peu.

De son premier mariage, le roi de Bavière avait eu quatre enfans, deux princes et deux princesses. La princesse Auguste était l'aînée; la seconde épousa le fils du roi de Wurtemberg. Ce prince avait eu une inclination pour

une personne qui n'était pas de son rang et qu'il voulait épouser; mais, absolu comme il l'était dans ses volontés, son père lui refusa constamment son consentement. Le prince, de son côté, résista long-temps aux injonctions paternelles; mais voyant qu'il fallait absolument se soumettre, il finit par obéir, et épousa la princesse Charlotte. Quelque temps avant la conclusion de cet hymen, la princesse ayant été informée de l'inclination de son fiancé pour une autre, et craignant que, par suite de cette préférence, leur union ne fût pas heureuse, proposa au prince de Wurtemberg, dans le cas où ce mariage se ferait contre son gré, de prendre tout sur elle, de se charger du refus, enfin d'empêcher leur mariage de se conclure. Un tel acte de générosité, de dévouement, de la part d'une jeune personne, fut bien mal apprécié par celui qui en était l'objet : aussi peut-on dire que la conduite du prince fut inexplicable. Loin d'accepter une offre si généreuse, il répondit que c'était de son plein gré qu'il épousait la princesse;

de sorte que le mariage fut conclu, ou du moins la cérémonie en fut faite. En effet, le soir qui suivit la célébration des noces, lorsque la mariée eut été conduite dans son appartement, le prince se retira dans le sien; et il continua constamment à tenir la même conduite. La princesse souffrit sans se plaindre, vécut avec une retenue exemplaire, espérant toujours que son mari reviendrait à elle; mais ni sa candeur, ni ses grâces, ni l'aménité de son caractère, n'amenèrent aucun changement; enfin, après les événemens qui changèrent la dynastie, l'empereur d'Autriche sachant que le mariage n'avait pas été consommé, obtint du pape de le faire casser. L'aîné des fils du roi de Bavière occupe dans ce moment le trône, vacant par la mort de son père. Là ne se bornait pas la famille du roi de Bavière; il avait de sa seconde femme quatre princesses provenant de deux couches, et qui s'élevaient très-bien, et c'était une chose charmante à voir que cette famille si nombreuse et si unie.

Peu de jours après la célébration du mariage du prince Eugène, l'empereur et l'impératrice quittèrent Munich pour revenir à Paris; après un court séjour dans sa nouvelle famille, le vice-roi retourna aussi à Milan, emmenant sa jeune femme avec lui. La princesse eut la permission de se faire accompagner par sa gouvernante, qui l'avait élevée et qui lui était sincèrement attachée; on lui permit aussi d'emmener deux femmes de chambre, qui étaient Allemandes et depuis long-temps attachées à son service; de sorte que, par suite de cette autorisation, elle se trouva moins dépaysée; et, en vérité, ce doit être une grande peine pour une jeune princesse que l'on marie, de se voir tout à coup entourée de visages nouveaux; mais déjà le prince Eugène l'aimait à l'adoration, et sans la fatalité des événemens, ce ménage, si parfaitement assorti, n'aurait eu à attendre qu'une longue suite de bonheur.

Madame Létitia et la reine des Français. — Les sœurs de l'empereur. — Leur inimitié pour l'impératrice et bonté de sa majesté. — La princesse Élisa. — Le monarque sans ambition. — La grande duchesse de Toscane et le mari en sous-ordre. — Madame Leclerc et la princesse Borghèse. — La femme et la maîtresse. — Le prince Camille Borghèse. — Maladies imaginaires. — Vie nonchalante et nuits au bal. — Les caprices d'une jolie femme. — Les dentelles de commande et intervention de l'empereur. — Le carrossier de madame Murat et l'empereur créancier de sa sœur. — Admirable conduite de la princesse Borghèse envers son frère. — La princesse Caroline. — Noble conduite du prince Lucien. — La femme et la couronne. — Avancement parmi les rois. — Le grand duc de Berg, roi de Naples. — Les meubles de l'Élysée et le déménagement d'une reine. — Le roi Murat à Naples. — M. de Metternich et scène de bal masqué. — Mot de la reine de Naples à l'impératrice.

XVII.

Une chose assez digne de remarque et qui me frappe en ce moment, c'est que la famille de l'empereur était composée absolument comme se compose actuellement la famille royale; madame Létitia était mère de huit enfans comme l'est aujourd'hui la reine des

Français, et, comme elle, elle avait cinq garçons et trois filles. Cela dit comme une simple observation, je vais essayer de rappeler ceux de mes souvenirs qui se rapportent aux trois sœurs de l'empereur, en suivant l'ordre auquel les sœurs aînées tiennent ordinairement le moins, l'ordre de primogéniture.

Les sœurs de l'empereur n'aimaient point l'impératrice Joséphine, et cependant ce n'est certainement pas en parlant de sa première femme que l'empereur a pu dire qu'il avait plus de peine à gouverner sa famille que son empire. Jalouses entre elles, jalouses de l'impératrice, ce ne fut pas toujours avec la convenance qu'aurait dû leur conseiller le titre de femme de leur frère, qu'elles exhalèrent leur haine envieuse contre celle dont la bonté ne s'est jamais démentie, qui n'a jamais cherché à nuire même à ses ennemis, et qui, bien plus, leur a souvent rendu des services qu'ils ont méconnus ou qu'ils ont feint d'ignorer; car, lorsqu'elles étaient brouillées avec l'empereur, c'était toujours à l'im-

pératrice qu'elles s'adressaient pour obtenir une réconciliation, et toujours elle la trouvèrent disposée à employer son crédit en leur faveur. Il y avait bien encore à la cour d'autres dames qui ne laissaient jamais échapper l'occasion de dénigrer l'impératrice, de lancer des mots beaucoup moins spirituels que méchans, et qui, dans tous les cas, montraient bien peu de générosité en attaquant une princesse qui ne se montra jamais hostile envers personne.

La princesse Élisa, l'aînée des demoiselles Bonaparte, était née immédiatement après l'empereur et avant le prince Lucien. Elle avait épousé, lors des premières campagnes d'Italie, M. Bacciocchi, bon, excellent homme, mais très-insignifiant. Presque inaperçu chez lui, il s'était fait l'habitude de trouver bien tout ce que faisait sa femme. La princesse était d'une ressemblance frappante avec son frère Lucien; elle n'était ni jolie ni laide; elle avait la peau très-blanche, et une assez belle taille, quoiqu'elle fût beau-

coup trop maigre. Si la nature avait été moins prodigue envers elle qu'envers ses sœurs de charmes extérieurs, elle l'avait favorisée sous le rapport de l'esprit; elle en avait beaucoup et était fort aimable; on peut dire même qu'elle avait une excellente tête et qu'elle était plus homme que beaucoup d'hommes. Elle avait la réputation d'être fort galante, et plusieurs de ses intrigues ont fait trop de bruit pour qu'il y ait même de la calomnie à les rappeler; après tout, son mari s'accommodait de tout cela; il souffrait sans se plaindre, ou plutôt il cherchait des consolations de son côté. Quoi qu'il en soit, à peine le premier consul se fut-il fait empereur, que ses sœurs voulurent avoir chacune une couronne; elles le persécutaient pour cela, et l'empereur, malgré l'énergie surnaturelle de son caractère, poussa quelquefois jusqu'à la faiblesse l'attachement qu'il avait pour sa famille; en m'exprimant ainsi, je suis sûre de ne dire rien de trop. Il est à remarquer que les frères de l'empereur n'avaient pas

la même ambition que ses sœurs. Le prince Joseph, entre autres, n'avait nullement sollicité le trône de Naples, et n'accepta ensuite qu'à son corps défendant le trône d'Espagne; il avait même hésité long-temps avant de se décider à monter sur le trône des Deux-Siciles; mais, peu à peu, il s'était habitué à ce nouveau genre de vie, dans lequel il avait su se concilier l'affection de ses sujets, et lorsqu'il reçut de l'empereur l'ordre d'aller en Espagne, il en fut profondément affligé. Pour s'y rendre, il passa par Marrac, château situé près de Bayonne, où se trouvaient leurs majestés, et il témoigna à l'impératrice quelle peine il éprouvait de cette nouvelle faveur, ajoutant que de toutes les preuves d'attachement et de soumission qu'il pouvait donner à son frère, c'était bien la plus grande.

Bon par nature, doué d'un esprit conciliateur, il s'était tenu en dehors des intrigues du reste de la famille contre l'impératrice Joséphine, ou du moins il n'y mit aucun acharnement visible, et l'impératrice le voyait

avec plaisir. La vie qu'il menait à Paris comme prince français lui plaisait bien plus qu'une couronne.

Le prince Joseph ressemblait d'une manière frappante à l'empereur, mais en beau; il avait les traits plus fins et une physionomie plus douce, quoique moins expressive. La reine avait des goûts extrêmement modestes; l'amour qu'elle avait pour ses enfans avait d'ailleurs beaucoup contribué à la retenir à Paris, ne voulant s'en remettre à personne du soin de surveiller leur éducation; enfin elle offrait un modèle de toutes les vertus. Elle avait depuis long-temps voué à l'impératrice la plus tendre amitié; elle venait souvent la voir, et quand le divorce arriva, sa majesté n'eut qu'à se louer des excellens procédés de sa belle-sœur.

Il n'en fut pas de même de la princesse Élisa, qui ne dissimulait guère son inimitié envers l'impératrice, et qui d'ailleurs était douée d'autant d'ambition que le roi et la reine Joseph en avaient peu. Je ne sais si c'était par

suite d'une disposition naturelle ou le résultat d'une étude; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existait une frappante analogie entre le caractère positif de la princesse Élisa et l'immuable fermeté du caractère de l'empereur; il y avait chez elle même résolution, même ténacité de volonté. Lors de la réunion du grand-duché de Toscane à la France, réunion qui eut lieu dans le courant de l'année 1808, l'empereur nomma la princesse Élisa grande-duchesse, c'est-à-dire qu'il lui conféra le titre et les fonctions de gouvernante générale de la Toscane, et elle se mit à la tête des affaires, comme si elle en eût eu une longue habitude. Lorsqu'elle alla prendre possession de son gouvernement, son mari marcha à sa suite et se trouva placé sous les ordres immédiats de sa femme, comme simple général commandant la division. Les personnes qui ont habité la Toscane sous l'empire conviennent toutes que la princesse Élisa gouverna avec sagesse et fermeté. Lors de l'évacuation de l'Italie par les Français, elle était mère de

deux jeunes princesses, et enceinte d'un troisième enfant. Ce fut dans une mauvaise auberge qu'elle fut délivrée, et qu'elle mit au monde un fils, au moment où elle venait de cesser d'avoir besoin d'un héritier de son pouvoir. La princesse Élisa se retira à Rome, où elle est morte d'une fièvre nerveuse.

La princesse Pauline, la plus jolie des sœurs de l'empereur, et l'une des plus jolies femmes de son temps, avait épousé en premières noces le général Leclerc, mort dans l'expédition de Saint-Domingue, où sa femme l'avait accompagné. Elle avait eu un enfant de ce mariage; c'était un garçon, qui était mort à Rome dans les bras de sa mère; elle eut le stoïque courage de l'ensevelir elle-même. Pendant son veuvage, la princesse Pauline fut citée pour la légèreté de sa conduite : elle eut au grand jour plusieurs liaisons, dont quelques-unes étaient de nature à la compromettre; une, entre autres, avec un homme que l'exercice d'un art brillant plaçait chaque jour en vue du public.

L'empereur, qui en fut informé, fit tout au monde pour faire cesser ce scandale, qui l'affligeait beaucoup ; mais il n'y parvint qu'en faisant contracter à sa sœur un second mariage avec Camille Borghèse, prince romain, arrière-neveu du pape Paul V, fort joli homme et extrêmement riche. Ce mariage précéda tous ceux dont j'ai parlé; car il eut lieu au commencement de l'empire, puisque le prince Borghèse était déjà beau-frère de l'empereur lors de la première campagne de Vienne, à la fin de l'année 1805.

Dans les premiers temps de cette union, le prince était fort amoureux de sa femme ; et on l'aurait été à moins. Il était impossible en effet de voir quelque chose de plus séduisant que la princesse ; elle était tout à la fois belle et jolie, et il faut nécessairement aller chercher la Vénus de Médicis pour trouver un terme de comparaison à la perfection de sa taille et à l'élégance de forme de toutes les parties apparentes de son corps. On aurait vainement cherché une imperfection physique dans

la princesse Borghèse : la grâce indéfinissable qui mettait en mouvement toutes les parties de ce joli corps était supérieure même à leur beauté ; et son teint, d'un blanc uni, était éblouissant.

Aucun enfant ne naquit de son second mariage. Le prince, qui l'avait aimée plutôt comme une maîtresse que comme une femme, ne tarda pas à s'apercevoir que, dans sa propre maison, il avait des rivaux également favorisés, et il la négligea bientôt comme on néglige une maîtresse coquette et d'un esprit fort ordinaire dont on a obtenu les dernières faveurs. On disait que, sans la crainte de l'empereur, une séparation aurait eu lieu entre eux; mais sa majesté n'aurait jamais autorisé un pareil éclat dans sa famille. La séparation n'eut donc pas lieu en droit, mais seulement de fait, quoique, pour sauver les apparences, l'empereur eût exigé un rapprochement ostensible entre le prince et sa femme ; ce fut après la campagne d'Iéna et la paix de Tilsit. Le prince, qui avait fait la campagne, fut en-

voyé à Paris pour y annoncer le premier la nouvelle de la paix, mais le courrier de l'empereur, Moustache, l'avait devancé. Quand l'empereur revint, au commencement de janvier 1808, il éleva le prince Borghèse au rang de grand-dignitaire de l'empire, et le nomma gouverneur-général des départemens au-delà des Alpes. La princesse n'avait point passé l'hiver à Paris : elle s'était rendue à Nice, après avoir pris les eaux de Gréoulx en Provence. L'empereur voulut que le prince allât chercher sa femme à Nice, et qu'ils prissent ensemble possession de leur gouvernement, c'est-à-dire de celui du prince, car la princesse ne fut point gouvernante en nom, comme le fut, quelques mois plus tard, la princesse Élisa : ce fut un grand crève-cœur pour elle, ce qu'elle manifesta, m'a-t-on dit, par toutes sortes d'extravagances. Quoi qu'il en soit, s'étant bientôt ennuyée du séjour de Turin, et de la résidence du palais de Stupinitz, dont j'ai parlé à l'occasion du voyage pour le couronnement d'Italie, elle se fit

ordonner les eaux d'Aix en Savoie, d'où elle revint à Paris, et depuis lors elle habita alternativement son bel hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et sa délicieuse maison de campagne de Neuilly, aujourd'hui la propriété de sa majesté le roi des Français.

Je n'ai point dissimulé la facilité qu'avait l'impératrice de se croire malade, et, comme on le dit vulgairement, de se droguer ; c'était bien autre chose chez la princesse Pauline ! Les deux tiers de son temps se passaient en véritables comédies ; elle affectait des souffrances dont ne souffraient que ceux qui étaient obligés de faire semblant de compâtir à ses douleurs imaginaires : tout cela était pour s'affranchir de la contrainte de paraître à la cour ou de faire des visites. Long-temps le bruit fut généralement répandu, dans Paris, qu'elle était atteinte d'une maladie de femme extrêmement grave et compliquée qui ne lui permettait pas de marcher ; elle passait presque tout son temps dans son lit ou couchée sur un canapé. Quand, par hasard, elle venait aux

Tuileries, elle s'y faisait porter jusque dans les appartemens de l'empereur, et au moment où on la croyait au paroxisme de ses souffrances, elle allait au bal, y dansait toute la nuit, et recommençait, le lendemain, son régime maladif.

Les jolies femmes, dit-on, ont des caprices; certes, ce n'est jamais faute de caprices que la princesse Pauline a compromis sa réputation de beauté. Il arriva même quelquefois que ces caprices étaient de nature à compromettre les intérêts des marchands et des fournisseurs auxquels elle s'adressait. J'en citerai un exemple que je choisis entre beaucoup d'autres, parce que l'empereur intervint au dénouement. Madame Lesueur, fabricante de dentelles et qui fournissait l'impératrice, avait reçu de la princesse une commande assez considérable de divers objets de sa fabrique : il y avait, entre autres choses, une robe faite exprès sur un nouveau modèle donné par la princesse, et les autres objets avaient été également fabriqués conformé-

ment à ses ordres ; le tout se montait à trente mille francs. Lorsque madame Lesueur, s'attendant à recevoir, outre le prix de ses fournitures, des complimens sur le goût qui avait présidé à leur confection, vint pour livrer sa marchandise, la princesse avait changé d'avis ; elle ne donna point d'autre raison que ce changement subit, et ne voulut pas en entendre parler. Tout cela lui paraissait inutile ; et d'ailleurs, madame Lesueur ne devait pas être embarrassée de s'en défaire. Ce fut en vain que celle-ci s'y prit de toutes les manières pour engager la princesse à revenir de cette décision si brusque et si inattendue ; la princesse persista. Peu contente, comme on peut se le figurer, madame Lesueur vint se plaindre à moi, et me chargea d'en parler à l'impératrice, ce que je fis. S'étant fait présenter les dentelles, et jugeant à leur beauté que le prix n'en avait pas été exagéré, sa majesté ne put s'empêcher de blâmer sa belle-sœur, et ne sachant comment prévenir le scandale qui en pouvait résulter, elle prit le parti de

dire à l'empereur ce qu'il en était. J'étais dans la chambre de l'impératrice quand l'empereur y vint, et ce n'était pas, je l'avoue, un spectacle peu curieux, que de voir sa majesté examinant pièce à pièce les dentelles contenues dans les cartons de madame Lesueur, disant de temps à autre : « Comme « on travaille en France !... Je dois encoura- « ger un pareil commerce !... Pauline a tort. » Le résultat de tout ceci fut que l'empereur paya le mémoire, acheta les dentelles pour son propre compte et en fit la distribution entre quelques dames de la cour.

Ce n'est pas la seule fois que l'empereur soit intervenu pour réparer les injustices des personnes de sa famille, ou pour les contraindre à acquitter les mémoires de leurs créanciers. Je me rappelle la manière dont il fit payer à un sellier, dont j'ai oublié le nom, un mémoire montant à près de soixante mille francs dont on poursuivait en vain le paiement auprès de madame Murat, alors grande-duchesse de Berg. Ne sachant plus à quel saint se vouer,

le sellier-carrossier prit le parti de s'adresser directement à l'empereur ; un jour de revue, il l'attendit sur son passage et lui présenta le mémoire avec une note. Un heureux hasard ayant voulu que l'empereur jetât les yeux dessus immédiatement, sa majesté dit au maréchal Duroc : « Faites dire à cet homme « de ne pas s'éloigner; je veux lui parler après « la revue; faites-le conduire chez vous. » Effectivement, la revue terminée, l'empereur entra dans les appartemens du grand-maréchal, où le sellier l'attendait, craignant une réprimande pour sa démarche; mais, ayant examiné le montant du mémoire, et après avoir discuté le prix des diverses fournitures, l'empereur le paya, en se faisant substituer au sellier dans sa qualité de créancier. Alors se tournant vers le grand-maréchal : « Tenez, lui dit-il en lui remettant le « mémoire, envoyez recevoir cela chez ma-« dame Murat. J'entends qu'elle me rem-« bourse aujourd'hui même. » La princesse paya.

C'était une chose bien singulière que la maison de la princesse Borghèse, du moins pour ce qui tenait à son service intime. Elle avait fait épouser à sa première femme de chambre, le nègre Paul, qui la portait pour la mettre dans le bain et pour l'en retirer. Eh bien! cette femme si molle, si nonchalante, qui éprouvait des spasmes de commande à la seule idée de faire le moindre mouvement qui la contrariât, elle se montra sublime de dévouement quand la fortune eut abandonné l'empereur. Elle n'eut plus alors de fantaisies ni de caprices; rien ne l'arrêta pour se trouver sur le passage de son frère, pour se dévouer à lui quand on le conduisit à l'île d'Elbe, captif encore couronné. Retirée à Rome, elle fit plusieurs voyages pour lui porter des consolations; lorsqu'après les cent jours eut lieu le grand exil de Sainte-Hélène, elle revint à Rome où elle mourut quelques années après, ayant, jusqu'au dernier moment de sa vie, conservé tout l'éclat de sa beauté.

La princesse Caroline, la plus jeune des

sœurs de l'empereur et la seule dont l'ambition de régner ait été satisfaite, était venue bien jeune en France, où elle passa quelque temps dans la maison de madame Campan, pour y perfectionner son éducation. On sait que, dans la première année du consulat, le premier consul, habitant encore le Luxembourg, la maria avec le général Murat, qui depuis fut grand-duc de Berg et ensuite roi de Naples. J'insiste peu sur ces faits, attendu que je ne pourrais que répéter ce qui en a été dit ailleurs avec beaucoup plus de détails que je ne serais en position d'en donner, tout cela se rapportant à une époque où j'étais loin de prévoir que j'aurais un jour l'honneur d'être attachée au service de l'impératrice.

Lorsque je vis pour la première fois madame Murat, ce fut un jour qu'elle vint faire une visite à mademoiselle de Tascher. Je fus surtout frappée de l'éblouissante blancheur de sa peau; elle avait une fort belle tête, était d'une extrême fraîcheur, d'une taille peu élevée, mais elle ne tarda pas à prendre un

peu trop d'embonpoint; l'habit de cour l'écrasait, aussi était-elle beaucoup mieux en négligé qu'en toilette d'apparat. C'était d'ailleurs une personne d'infiniment d'esprit et en même temps d'une extrême ambition. Dans son désir de régner, elle ne cessait de solliciter l'empereur pour qu'il donnât une couronne à son mari; mais malgré toute l'amitié, je pourrais dire la préférence que l'empereur avait pour sa plus jeune sœur, il résista longtemps. Cependant les événemens ayant mis à sa disposition la couronne d'Espagne, les sollicitations de madame Murat recommencèrent avec plus d'assiduité encore qu'auparavant, mais il n'y accéda pas, voulant que ce fût un de ses frères qui montât sur le trône d'Espagne. L'offre en fut d'abord faite au prince Lucien, qui était retiré à Rome et qui n'avait alors d'autre rang en France que celui de sénateur; mais l'empereur exigeait, pour première condition, qu'il se séparât de la femme qu'il avait épousée par inclination, après l'avoir, disait-on, connue très-intimement.

En cette circonstance, la conduite du prince Lucien fut celle d'un honnête homme; il refusa tout net de quitter par ambition une femme pour laquelle il avait conservé un vif attachement et dont il avait des enfans. Dans cette occurrence, l'empereur donna le premier exemple, du moins à ma connaissance, d'une mutation de trône, comme s'il eût voulu établir parmi les rois un ordre d'avancement, comme celui qui existait dans son armée. Il fut donc décidé que le roi Joseph quitterait le trône de Naples pour celui de Madrid, et que le prince Murat irait le remplacer à Naples. Le roi Joseph, qui, comme on l'a vu, avait eu beaucoup de peine à se décider à aller à Naples, n'en éprouva pas moins à quitter son royaume pour un autre, après s'y être en quelque sorte acclimaté et s'être concilié les suffrages des Napolitains.

Sans ambition comme il l'était, bien certainement, lorsque les événemens le contraignirent à revenir en France, le roi Joseph n'aurait pas regretté sa couronne si les dé-

faites successives et les troubles qui l'en privèrent n'avaient pas contrarié les vues de l'empereur.

Cependant, le prince Murat, nommé roi de Naples, s'y rendit promptement, après avoir envoyé ses enfans en avant, comme preuve de la confiance qu'il avait en ses nouveaux sujets. Lui-même arriva à Naples en plein jour, sans escorte, accompagné d'un seul aide-de-camp, le général Paul de La Vauguyon, et la reine ne tarda pas à l'aller rejoindre.

Ces jeunes et brillans souverains apportèrent avec eux le goût du luxe et de la grandeur, et comme c'est beaucoup en Italie que de parler aux yeux, ils furent parfaitement accueillis.

Ici, je ne puis me dispenser de raconter une anecdote qui prouve au moins toute la prévoyance de la reine pour que son palais de Naples pût être meublé à la française. Étant gouverneur de Paris, le maréchal Murat habitait, rue de Provence, l'hôtel Thélus-

son, au-devant duquel s'élevait une énorme arcade, ayant presque les proportions d'un arc-de-triomphe [1]. Devenu grand-duc de Berg, le prince Murat trouva cet hôtel trop petit; et ce fut alors que la ville de Paris lui donna l'Élysée qui fut meublé avec la plus grande somptuosité. En nommant son beau-frère roi de Naples, l'empereur lui avait fait renoncer au grand-duché de Berg en faveur du fils aîné du prince Louis; sa majesté avait en outre stipulé que tous les biens, meubles et immeubles, qu'il possédait en France, retourneraient à la couronne impériale. La reine ayant reçu de l'empereur l'injonction d'aller rejoindre son mari, M. Lefuel, conservateur du mobilier des palais impériaux, se rendit à l'Élysée avant son départ pour y vérifier l'inventaire du mobilier. Ayant été an-

[1] L'hôtel Thélusson n'existe plus; il a été détruit pour que l'on pût faire la prolongation de la rue d'Artois en face de laquelle s'élevait l'arcade. C'est là que logea l'empereur Alexandre dans une courte excursion qu'il fit à Paris pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle.

noncé à la reine, celle-ci lui fit dire qu'il eût à revenir au bout de dix jours; M. Lefuel en laisse passer quinze. Que voit-il en entrant dans les cours ? Il les trouve encombrées d'énormes caisses. Il entre dans les appartemens, ils sont vides. « Que veut dire ceci ? demanda-« t-il à l'intendant du palais. — Cela veut « dire que la reine a tout fait emballer. — « Mais ma responsabilité? — Que voulez-« vous? vous dresserez un procès-verbal de « l'état dans lequel vous avez trouvé les lieux, « et votre responsabilité sera à couvert. Que « pourriez-vous faire contre la sœur de l'em-« pereur? Sans aucun doute, sa majesté vous « saurait mauvais gré de parler haut de cela; « l'empereur ne veut certainement pas qu'au « moment où il vient de la faire reine, on « sût dans Paris que sa sœur, en déména-« geant, a emporté les meubles. » Ainsi se passèrent les choses : il n'en fut plus question; et voilà pourquoi, sans aucun doute, le roi Ferdinand, en revenant dans ses États, aura trouvé son palais plus élégam-

ment meublé qu'il ne l'était lors de son départ.

Le prince Murat était un fort bel homme, très-grand, très-généreux, et fort bon avec les personnes qui l'entouraient; la reine était pénétrée des mêmes sentimens. Tous les Français qu'ils emmenèrent avec eux à Naples, n'en revinrent que comblés des marques de leur munificence. On sait quel était le goût du roi Murat pour la toilette, ce qui contrastait singulièrement avec son incroyable bravoure et la dureté avec laquelle il savait supporter toutes les souffrances et toutes les privations sur les champs de bataille. L'empereur prenait souvent pour texte de ses plaisanteries, la recherche des costumes de son beau-frère; je l'ai même entendu s'en moquer sérieusement et avec amertume. Au surplus, je suis autorisée à croire que, dans le fond, l'empereur n'aimait pas le prince Murat; et il en parlait, en général, d'une manière peu obligeante. Ses cheveux bouclés et retombant sur ses épaules, qui le faisaient

ressembler à un roi de théâtre, lui déplaisaient singulièrement; et si l'empereur dédaignait de s'occuper ouvertement de semblables puérilités, il n'en était pas ainsi dans ses momens d'intimité chez l'impératrice, où rien n'échappait à ses observations critiques.

Le roi et la reine de Naples faisaient un assez bon ménage, du moins en apparence; cependant, la chronique scandaleuse du temps n'épargna pas toujours madame Murat : on parla surtout de M. de Metternich, et j'ai même entendu raconter, à cette époque, une anecdote qui, vraie ou fausse, alla jusqu'aux oreilles de l'empereur. Elle prouve d'ailleurs combien M. de Metternich était doué du don de plaire. Dans je ne sais plus quel hiver, il y eut, chez madame Murat, un très-beau bal masqué; toute la cour y était, et l'empereur l'honora de sa présence. Pendant le bal, un joli petit *domino*, bien déguisé, bien masqué, s'approche d'un de nos généraux marié depuis quelques années à une femme assez jolie et fort spiri-

tuelle. « Ta femme, dit le domino au géné-
« ral, avec cette liberté qu'autorise le masque,
« ta femme te trompe, et M. de Metternich
« est son complice. » Là-dessus le domino
s'éloigne, et le général reste anéanti par la
surprise et par quelque autre sentiment, car
il n'était pas d'un naturel fort endurant. Il
se met à la poursuite du domino, et l'ayant
rejoint, en exige absolument des renseigne-
mens plus circonstanciés. « Je le veux bien,
« dit le malicieux masque. Ta femme est ici,
« et il n'est pas probable qu'elle quitte le bal
« d'ici à deux ou trois heures; tu as donc le
« temps de vérifier si ce que je t'ai dit est
« vrai. Va chez toi : fais ouvrir le secrétaire
« de ta femme; à tel endroit, dans tel tiroir,
« tu trouveras un petit paquet de lettres,
« noué avec une faveur rose; prends le pa-
« quet, et tu verras. » Le général suivit de
point en point les instructions du masque, il
prit le paquet et ne vit que trop, le malheu-
reux! Le premier éclat de sa jalousie fut, dit-
on, terrible; mais force lui fut de calmer sa

fureur : on lui fit observer que, dans une aventure de ce genre, il fallait savoir maîtriser son mécontentement. Le fait que je viens de citer est connu de tant de personnes, que je crois pouvoir me dispenser de nommer ceux qui y jouèrent un rôle.

Madame Murat finit par se plaire beaucoup à Naples : le mari et la femme aimaient également le pouvoir, le luxe et la représentation ; et comme les muscles révérentieux des hommes de cour sont encore plus souples en Italie que partout ailleurs, les grands du royaume furent bientôt à leurs genoux. Cette humilité n'avait rien qui déplût à la reine Caroline, car un jour, en examinant notre cour, pendant un voyage qu'elle avait fait à Paris, elle dit à l'impératrice : « *On ne règne* « *bien qu'à Naples*. » Ce sont ses propres expressions, telles que je les ai entendu répéter à sa majesté.

Traits du caractère de l'empereur. — Ma première rencontre avec sa majesté. — *Monsieur, général, premier consul.* — Scène de La Malmaison. — Timidité surmontée. — Mademoiselle Despeaux dans le salon bleu. — Indisposition de l'impératrice et colère de l'empereur. — Arrestation d'une marchande de modes. — Inutile intercession du duc de Rovigo. — L'empereur sans rancune. — Rumeurs parisiennes et la vérité. — Prédilection de l'empereur pour les beaux hommes. — Les malades et les mazettes. — Mesdames de Montebello et de Montesquiou, et cinquante mille livres de rente. — Générosité et parcimonie de l'empereur. — Oublis réparés par le maréchal Duroc. — Les étrennes de l'impératrice. — Trois bijoux et les dames d'annonce à Milan. — Présens du Grand-Seigneur et distribution à Saint-Cloud. — Je sers de secrétaire à l'empereur.

XVIII.

Si j'avais la prétention de tracer un portrait de l'empereur, très-certainement on se moquerait de moi, et, plus certainement encore, on ferait bien. Où trouver un peintre digne d'un pareil modèle! Cependant, il me sera, je pense, permis de présenter ici quel-

ques traits du caractère de sa majesté, que j'ai recueillis pendant dix ans, et de dire surtout l'effet que sa présence produisait habituellement sur les personnes qui le voyaient pour la première fois. En me bornant à citer des faits et à reproduire mes propres sensations, je resterai dans des limites dont je ne veux point sortir; si même il m'est arrivé précédemment, et s'il m'arrive encore de me livrer à des réflexions, à des jugemens qui semblent en dehors du but que je me suis proposé, je dirai avec franchise, et une fois pour toutes, que ces jugemens et ces réflexions ne m'appartiennent pas : ils viennent surtout de ma mémoire; et je n'ai pu les oublier.

C'est à La Malmaison que je me trouvai, pour la première fois, en présence de l'empereur, ou, pour mieux dire, du premier consul, puisque c'était dans le temps où j'étais attachée à mademoiselle de Tascher. Un matin, de fort bonne heure, je me vis tout à coup nez à nez avec lui, au moment où je m'y attendais le moins; il sortait d'un petit escalier

dérobé qui conduisait, de son appartement du rez-de-chaussée, à l'appartement de madame Bonaparte, situé au-dessus. A cette apparition inattendue, je demeurai immobile comme une statue, et interdite au point que, lorsqu'il m'eut demandé qui j'étais, avant de pouvoir le lui dire, je répétai deux ou trois fois : *Monsieur, général, premier consul!... monsieur, général, premier consul!...* Enfin, je parvins à m'expliquer, et il passa son chemin. Ma vive émotion ne l'avait pas surpris, car il était habitué à en produire une pareille sur toutes les personnes qui le voyaient pour la première fois, ou même qui n'avaient pas encore l'habitude de le voir. Par la suite, je m'y accoutumai si bien pour ma part, que je n'éprouvais plus même de timidité pour lui répondre quand il m'adressait la parole.

Un soir, nous étions aussi à La Malmaison, mais c'était sous l'empire : comme je me trouvais seule auprès de l'impératrice, nous causions de choses et d'autres, pendant que je la déshabillais ; l'empereur entre brusquement ; je

jette les yeux sur lui et je lui trouve l'air préoccupé. Comme j'étais sur mes gardes, je ne me laissai nullement intimider; j'affrontai sans crainte son regard scrutateur et je répondis avec beaucoup d'assurance aux diverses questions qu'il m'adressa. C'étaient des choses peu importantes, et tout fut dit pour ce jour-là; mais je demeurai convaincue, qu'en me voyant préparée à la réplique, il ne m'adressa pas la question qu'il voulait me faire.

Un autre jour, je fus témoin d'une scène que je serais tentée d'appeler ridicule, n'était le respect que je dois à la mémoire de leurs majestés. Je vais la rapporter telle qu'elle s'est passée sous mes yeux; le lecteur la caractérisera comme bon lui semblera. L'impératrice était légèrement incommodée: une des plus fameuses marchandes de modes du temps, mademoiselle Despeaux, était venue offrir ses services à sa majesté; elle attendait dans le salon bleu qui précédait la chambre à coucher, qu'on la fît appeler. En ce moment, l'empereur venait chez l'impératrice, et la

première personne qui frappa sa vue en entrant dans le salon, qu'il fallait traverser, fut mademoiselle Despeaux, armée de ses cartons. « Qui êtes-vous, lui cria-t-il avec colère ? » Lorsque, toute tremblante, elle eut décliné son nom, il entra comme un furieux dans la chambre de l'impératrice ; il marchait à grands pas, il gesticulait, il criait : « Qui a « mandé cette femme ?... qui l'a fait venir ?... « Je veux absolument le savoir. » Chacun s'excusa, et bien entendu sans répondre affirmativement. La suite prouva que personne n'aurait pu le faire, personne, en effet, n'ayant écrit à mademoiselle Despeaux : elle était venue spontanément. Sachant l'impératrice incommodée, elle avait supposé qu'elle pouvait avoir besoin de quelque joli bonnet négligé. Cependant les dénégations de chacune de nous ne faisaient qu'enflammer de plus en plus la fureur de l'empereur. Il criait vraiment comme un forcené : « Je veux con- « naître la coupable ; je vous ferai toutes « mettre en prison ! » Or, au moment

où cette fureur éclata, l'impératrice était prise par les pieds et par la tête, c'est-à-dire que son coiffeur lui accommodait les cheveux et qu'elle prenait un bain de jambes. Femmes et coiffeur, tout prit soudain la fuite, et je restai seule dans le petit cabinet attenant à la chambre de sa majesté, dont la porte resta ouverte. J'avoue que, si je n'avais écouté que mon premier mouvement, j'aurais décampé tout aussi vite que les autres; mais, pensant à la situation où se trouvait l'impératrice, je ne voulus point la laisser seule, au risque de ce qui pourrait m'en advenir. L'empereur me vit, mais ne m'adressa pas un seul mot; il sortit rapidement quelques instans après, sans que l'impératrice eût pu parvenir à le calmer. Pour elle, elle était toute tremblante, et je lui trouvai la figure décomposée.

Telle fut la scène dont je fus témoin; en voilà maintenant les suites. A peine rentré dans son cabinet, l'empereur envoya sur-le-champ chercher le duc de Rovigo, et lui

intima l'ordre de faire arrêter mademoiselle Despeaux par la gendarmerie, et de la faire enfermer à la Force. Le duc fit tout ce qui était humainement possible pour empêcher l'empereur de commettre une pareille injustice, mais ses instances et ses prières furent vaines : l'empereur persista dans sa volonté, et il fallut se résoudre à obéir. Mademoiselle Despeaux fut arrêtée au moment où elle sortait du palais, et on la conduisit au greffe, où elle passa la nuit.

Cependant l'impératrice ayant été instruite de cette arrestation, se rendit auprès de l'empereur, qui ne fit aucune difficulté de révoquer l'ordre et de faire rendre mademoiselle Despeaux à la liberté. Il en était grand temps, car cet acte de rigueur imprévue avait causé à cette pauvre demoiselle Despeaux une telle révolution, qu'elle en fit une maladie. L'impératrice envoya tout de suite savoir de ses nouvelles, et lui fit porter des paroles de consolation; dans de pareilles occasions, elle gémissait en silence et n'opposait

aux emportemens de l'empereur qu'une inaltérable douceur. Il faut dire aussi que si l'empereur était prompt à se fâcher, il revenait à l'instant même et ne conservait jamais de rancune; pour l'affaire même de mademoiselle Despeaux, deux jours après il n'en parlait plus qu'en riant, et convenait, en plaisantant, qu'elle avait dû avoir bien peur. Nous, nous parlions de sa frayeur un peu plus sérieusement, car nous l'avions bien partagée; pour moi, je n'osais plus sortir de ma chambre. Le fait est que si l'une de nous eût, ce jour-là, écrit à mademoiselle Despeaux de venir chez l'impératrice, comme il nous arrivait souvent de le faire par son ordre, *la coupable*, comme disait l'empereur, aurait bien certainement été en prison, car il ne nous en avait pas menacé pour rire. Du reste, l'impératrice nous témoigna, avec la plus affectueuse bonté, combien elle était désolée de la sortie de l'empereur contre nous.

Cette espèce d'équipée fit grand bruit dans Paris : chacun la raconta diversement, avec

des variantes et des amplifications; je l'ai consignée ici sans y rien ajouter et sans en rien omettre.

Dans sa haute position, on conçoit facilement combien l'empereur avait besoin de s'entourer de serviteurs sur la fidélité desquels il pût compter; il aimait beaucoup que l'on fût d'un extérieur avantageux : aussi lorsque l'impératrice avait un valet de chambre dont la tenue et la physionomie lui convenaient, et qui réunissait d'ailleurs les qualités voulues, il le prenait aussitôt à son service. Tous ses valets de chambre d'intérieur avaient fait leur noviciat chez l'impératrice; elle se prêtait aux désirs de l'empereur avec la meilleure grâce du monde, mais c'était toujours pour sa majesté l'objet d'une vive contrariété. L'empereur était on ne peut moins généreux avec les personnes attachées à son service. A la vérité, il comblait de faveurs ses généraux, leur partageait des sommes énormes; mais ni à l'époque des deux couronnemens, ni à l'occasion des mariages et

des naissances de famille, non plus qu'à sa fête, à celle de l'impératrice et au jour de l'an, il ne fit de ces petits cadeaux qui sont presque d'usage dans les maisons opulentes. La munificence exceptionnelle de sa majesté éclata surtout envers deux dames, madame de Montesquiou et madame la duchesse de Montebello : d'un seul coup il donna à chacune d'elles 50,000 livres de rente. Un jour il donna à madame de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome, une petite boite qu'il lui fit présenter par son royal élève; la boite était remplie, en guise de bonbons, de diamans non montés. Si l'empereur était, comme nous l'avons dit, parcimonieux avec les gens de son service, le maréchal Duroc, l'homme le plus juste, le meilleur, quoique le plus sévère, qui ait été attaché à l'empereur, suppléait de temps à autre à ce qu'il regardait comme un oubli; quand il lui restait des fonds disponibles, il en faisait une distribution à titre de gratification, qu'il partageait entre les serviteurs

de l'empereur. Pour nous, l'impératrice nous donnait des étrennes; elle nous faisait de petits cadeaux, ainsi qu'aux personnes qui l'approchaient habituellement : c'étaient ordinairement des bijoux, et dans son exquise délicatesse, ne voulant exciter aucune jalousie, ce n'était pas par ces dons qu'elle manifestait sa préférence; elle avait l'attention de nous traiter toutes de même.

Lorsque l'empereur eut pris l'habitude du rang qui le plaçait si haut au-dessus de tout ce qui l'environnait, les diverses positions de ceux qui étaient attachés à son service disparurent, pour ainsi dire, à ses yeux. Si, conformément aux lois de l'étiquette de la cour, il envoyait ostensiblement un de ses chambellans demander des nouvelles d'un grand personnage malade, il envoyait aussi, par intérêt, par suite d'une affection vraie, s'informer de la santé des personnes de son service intérieur. Cependant il faut observer qu'il n'aimait pas que l'on fût malade; après une scrupuleuse exactitude dans l'accomplissement de ses de-

voirs, une bonne santé était un des plus sûrs moyens de lui plaire. Quand quelqu'un était fréquemment indisposé, il avait coutume de dire : « Mais c'est une mazette que cet « homme-là ! »

Voici encore quelques traits du caractère de l'empereur, qui me reviennent à la mémoire. Pendant notre séjour à Milan, M. Nitot avait apporté une assez grande quantité de bijoux, par précaution, pour le cas où leurs majestés auraient désiré de faire des cadeaux à l'occasion de la solennité du couronnement. Comme M. Nitot me les avait confiés pour qu'ils fussent toujours à la disposition de l'empereur, c'était moi que l'on faisait appeler en cas de besoin. Un jour l'empereur, désirant donner une petite bague aux deux dames d'annonce, ainsi qu'à mademoiselle L......, dont j'ai raconté le prompt départ, me fit mander avec les bijoux dont j'étais dépositaire, et choisit pour chacune de ces dames une bague de peu de valeur, mais à laquelle il donna un grand prix en les leur

offrant lui-même. J'avoue que je m'étais flattée de n'être point oubliée dans cette occasion ; je le fus à mon grand regret ; non à cause de la valeur de la chose en elle-même, mais parce que j'aurais été heureuse de posséder quoi que ce fût qui vînt de l'empereur. L'impératrice n'imitait point cette parcimonie, car elle négligeait rarement l'occasion d'offrir un souvenir aux personnes attachées au service de son mari. Au premier jour de l'an, sa chambre ressemblait à un magasin de jouets d'enfans ; il y en avait dont le prix s'élevait jusqu'à vingt-cinq louis ; elle prenait un extrême plaisir à distribuer tout cela elle-même aux enfans des dames de la cour ; c'était aussi un très-beau jour pour le joaillier, auquel l'impératrice achetait beaucoup. Lorsque, par exemple, quelqu'un de sa maison se mariait, elle demandait toujours au mari de lui présenter sa femme, et celle-ci ne s'en allait jamais sans emporter quelque témoignage de la munificence de sa majesté.

Un autre jour, l'empereur ayant reçu du

grand-seigneur des présens magnifiques, sa majesté voulut en faire une distribution. Il y avait, entre autres objets, un panache de la plus rare beauté, des plumes de héron, plusieurs fichus de mousseline d'une extrême finesse, brodés en or et en perles fines, et une soixantaine de châles de cachemire. Nous étions alors à Saint-Cloud. L'impératrice me fit mander, car le dépôt m'en avait été confié. J'assistai donc à la distribution. Tous ces objets furent déposés dans un petit salon, et lorsque l'impératrice eut fait choix de ce qu'elle voulait conserver pour elle, l'empereur annonça qu'il désirait faire lui-même le partage du reste. Il y procéda si méthodiquement que l'on eût dit qu'il partageait un royaume conquis entre plusieurs de ses alliés. Il commença par madame mère; ensuite vinrent ses sœurs et la reine Hortense, puis enfin les dames de la cour; il donna absolument tout. Pour éviter les méprises, l'empereur voulut que l'on fît une liste, et à mesure qu'il désignait un châle pour être donné à telle ou

telle personne, on y attachait le nom de la personne favorisée. En cette grave solennité, j'eus l'honneur de remplir les fonctions de secrétaire et d'écrire sous la dictée de l'empereur. Or, l'empereur dictait avec une extrême rapidité, et ma plume ne courait pas sur le papier comme celles de M. de Bourrienne et de M. de Mennevalle, et je me permis de lui faire quelques observations sur mon insuffisance à remplir de si hautes fonctions. Je réclamai son indulgence, ce qui le fit beaucoup rire ; il fut pour moi on ne peut plus aimable, sauf que je n'eus pas la satisfaction d'écrire mon nom sous sa dictée.

L'hiver de 1808 à Paris. — Apparence d'une longue paix. — Commencement des affaires d'Espagne. — L'empereur excommunié par le pape. — Départ pour Bayonne. — Séjour de leurs majestés à Bordeaux. — Les habitans des Landes. — Le château de Marrac. — L'empereur et l'impératrice mal logés. — Bayonne, l'Adour et la Nieva. — Arrivée du roi et de la reine d'Espagne. — Portrait de la reine d'Espagne fait par l'empereur. — La marée montante et l'histoire de deux amans. — Le pays des ortolans. — Aventure galante de l'empereur à Marrac.

XIX.

La paix conclue à Tilsitt, l'empereur revint à Paris le 1er janvier 1808. On ne saurait aujourd'hui se faire une idée de l'enthousiasme qui accueillit alors sa majesté partout où elle se montra. Paris avait un air de fête qu'on ne lui avait encore jamais vu, et l'hiver fut on

ne peut plus brillant; on n'entendait parler que de bals, de réunions, de fêtes, et le commerce de Paris avait recouvré une activité qu'il ignorait depuis la révolution. La paix si glorieusement conquise sur les bords du Niémen semblait devoir être de longue durée. Nous avions passé tout l'hiver aux Tuileries lorsqu'à la fin de mars leurs majestés allèrent s'établir à Saint-Cloud. À peine y étions-nous installés que l'impératrice me dit de faire les préparatifs nécessaires pour un nouveau voyage que l'empereur allait faire à Bayonne où elle devait l'accompagner.

Pendant que nous nous croyions assurés d'une longue paix, de nouvelles semences de dissension avaient germé en Espagne. Au moment du départ, on n'entendait parler que de l'attentat du prince des Asturies, aujourd'hui Ferdinand VII, pour détrôner son père Charles IV. Le père et le fils, qui apparemment n'avaient jamais lu la fable de *l'Huître et les Plaideurs*, sollicitèrent l'arbitrage de l'empereur. On parlait aussi du prince de la

Paix, qui réunissait deux titres qui appartiennent rarement à la même personne, ceux d'amant de la reine et de favori du roi; on le disait l'âme de toutes les menées qui menaçaient l'Espagne d'une catastrophe inévitable.

A la même époque, l'empereur eut un autre sujet de contrariété. Le pape, qui, comme on l'a vu, était venu le sacrer à Paris, venait de lancer contre lui un bref d'excommunication. Je vis l'impératrice extrêmement peinée de cette mesure, à laquelle nous étions loin de nous attendre; cela et les événemens d'Espagne lui apparaissaient comme des nuages funestes, car elle était douée de je ne sais quel instinct presque prophétique qui lui faisait prévoir les bonnes ou les mauvaises chances des événemens. M'en ayant parlé dans toute l'amertume de ses prévisions, quoiqu'elle connût ma discrétion, elle me recommanda le silence le plus absolu, comme si elle s'était repentie de s'être exprimée devant moi comme elle l'avait fait. Bientôt ce ne fut plus un secret pour personne; du moins, sans sa-

voir le fait de l'excommunication, on put juger que la bonne harmonie avait cessé de régner entre la cour de Rome et la cour de France; car le cardinal Caprara, légat du pape, quitta Paris en même temps que leurs majestés. Ceci me rappelle que le cardinal Caprara faillit s'empoisonner lors de notre séjour à Fontainebleau avec des champignons recueillis par ses gens dans la forêt.

Nous arrivâmes à Bordeaux dans les premiers jours d'avril, à onze heures du matin, par un temps magnifique. Peu de personnes avaient été désignées pour accompagner l'impératrice dans ce voyage; elle n'avait emmené avec elle que trois de ses dames d'honneur, parmi lesquelles était madame de Montmorency. Nous passâmes à la marée montante. Une grande quantité de vaisseaux se trouvaient dans la rivière de Bordeaux; tous ces bâtimens étaient pavoisés, et une grande partie de la population s'était rassemblée sur le port pour assister au débarquement de leurs majestés. L'accueil qu'elles reçurent à

cette époque était loin de faire présager qu'un jour Bordeaux s'enorgueillirait du titre de la ville du douze mars. Mais il en va ainsi par tout le monde; et j'ai remarqué, dans mon peu d'expérience, que la versatilité d'opinion dont on accuse quelques hommes d'un rang élevé est encore bien plus fréquente et bien plus prompte parmi les masses.

L'empereur voyait pour la première fois la ville de Bordeaux; il y visita tous les établissemens, reçut les autorités, se rendit au spectacle, escorté par la garde-d'honneur, et visita, dans ses plus grands détails, le pont, le château Trompette et les environs; enfin il fit ce qu'il faisait dans toutes les villes. Ayant reçu la nouvelle que le prince Ferdinand venait de quitter Madrid, accompagné du général Savary, du duc de l'Infantado et du chanoine Esqoïquiz, il partit promptement de Bordeaux pour aller à Bayonne, où devait se rendre le prince des Asturies, et laissa l'impératrice à Bordeaux.

Nous restâmes environ un mois dans cette

belle ville, où nous visitâmes tout ce qu'elle renferme d'intéressant, tout ce que ses environs offrent de curieux; tout, du reste, se passa là comme ailleurs, sans aucun événement qui mérite d'être signalé.

Lorsque l'impératrice eut été informée que l'empereur était installé au château de Marrac, nous nous y rendîmes. Nous traversâmes les landes, c'est-à-dire un véritable désert qui ne produit absolument que de la résine et du liége. On est stupéfait quand on n'a vu que les belles et riches provinces du nord et du milieu de la France, des lisières de l'Allemagne et de l'Italie, à l'aspect d'un pays aussi aride, où croissent seulement des pins et le chêne-liége. Les habitans sont en très-petit nombre et présentent aux yeux le symbole de la plus affreuse misère. Ils sont, en général, recouverts d'une peau de mouton; et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils marchent sur des échasses. Il est telle saison de l'année, nous dit-on, où il serait impossible d'aller autrement. Nous le crûmes facilement; car, bien

que la saison ne fût plus précisément mauvaise, nos voitures enfonçaient dans le sable jusqu'à l'essieu, et il fallut atteler douze chevaux à chacune d'elles pour qu'elles pussent cheminer au pas.

Enfin, nous arrivâmes sans accident à Marrac, où nous trouvâmes l'empereur installé. Marrac est un petit château situé à une lieue de Bayonne. C'est une résidence fort exiguë et fort désagréable, où leurs majestés étaient logées d'une manière très-incommode. Presque tout le service avait été obligé de chercher un logement dans les environs. Madame de Bassano habitait Bayonne avec son mari; madame de Montmorency et madame Cazzani n'avaient chacune qu'une mauvaise chambre; le reste de la maison était encore plus mal.

Cependant la junte d'Espagne était assemblée à Bayonne. Chaque matin nous voyions arriver à Marrac une grande quantité d'Espagnols qui s'y rendaient pour assister au lever de l'empereur. Parmi eux, se trouvaient

plusieurs grands d'Espagne : l'empereur les invitait fréquemment à dîner; car l'étiquette, qui voulait que leurs majestés mangeassent seules ou avec les princes de la famille, n'était observée qu'à Paris. Si, d'ailleurs, le séjour de Marrac était désagréable, nous en étions dédommagés par les excursions qu'il nous était quelquefois permis de faire à Bayonne, ville située dans une position charmante, sur l'Adour et la Nieva. Ces deux rivières se jettent, à trois lieues de là, dans le golfe de Gascogne. L'empereur se plaisait beaucoup à faire de fréquentes promenades en mer, et l'impératrice l'accompagnait toujours.

Lorsque leurs majestés eurent passé quelques jours à Marrac, où elles étaient à peine gardées, on conçut quelque inquiétude; on disait que dans un lieu si voisin de la frontière une bande d'Espagnols aurait pu facilement enlever l'empereur. Alors on fit venir, par mesure de prudence, des troupes qui campèrent en face et sous les croisées du pa-

lais, où elles restèrent stationnées jusqu'après le départ de leurs majestés. De nos fenêtres, nous voyions ce qui se passait dans cette espèce de camp improvisé, et c'était un spectacle tout nouveau, que d'examiner les soldats faisant leur cuisine, et se livrant à leurs occupations habituelles, comme s'ils eussent été dans une caserne; ce qui nous divertissait le plus, c'était de les voir jouer à un jeu très-usité parmi eux, et qu'on appelle la drogue; il consiste à se poser sur le nez un morceau de bois fendu par l'une de ses extrémités, et ressemblant beaucoup à ce qu'on nomme *épingle de blanchisseuse*. L'impératrice elle-même vint plusieurs fois à ses fenêtres pour s'amuser de ce spectacle. Il n'y avait pas long-temps que nous étions arrivés à Marrac, lorsqu'on vint annoncer à l'empereur que le roi et la reine d'Espagne, accompagnés du prince de la Paix, étaient entrés à Bayonne. L'empereur les attendait, leur avait fait préparer une maison et organiser un service qui les suivit quand ils partirent pour se rendre

à Compiègne. L'empereur alla seul leur faire une première visite. A son retour, il entra chez l'impératrice près de laquelle j'étais occupée en ce moment; ce qui me mit à même de connaître l'opinion de sa majesté sur ces souverains détrônés. « Le roi, dit-il, « a le type de la figure des Bourbons; il a « l'air d'un fort brave homme. Quant à la « reine, elle est tout-à-fait laide; avec sa « peau jaune, elle ressemble à une momie. « Elle a l'air faux et méchant, et il est im- « possible de se rien figurer de plus ridicule; « à soixante ans elle a une robe toute décol- « letée et des manches courtes sans gants; « c'est dégoûtant. » On peut juger d'après les propres paroles de l'empereur que sa majesté ne porta pas, à la première vue, un jugement bien favorable de la reine d'Espagne; quand je vis cette princesse, je pus m'assurer que si le portrait que l'empereur en avait fait n'était pas flatté, il était du reste fort ressemblant. Rien de plus ridicule, en effet, que la reine d'Espagne : comme elle avait eu

les bras très-beaux, elle avait conservé la manie de les montrer.

Le lendemain de cette visite, leurs majestés espagnoles et le prince de la Paix vinrent dîner à Marrac. L'empereur fut extrêmement aimable pour eux. Le prince de la Paix était un fort bel homme, mais il n'avait rien de distingué.

Leurs majestés restèrent peu de jours à Bayonne. La veille de leur départ, le feu prit à la maison d'un particulier, voisine de celle qu'elles habitaient. Cet incendie jeta l'alarme au château de Marrac; on craignit dans le premier moment que le feu n'eût été mis exprès pour causer un désordre à l'aide duquel on aurait pu enlever le roi et la reine d'Espagne. Mais, outre le peu d'extension de l'incendie, qui avait été en effet très-peu de chose, il résulta des perquisitions qui furent faites que la cause en avait été toute naturelle et fort involontaire; l'imprudence d'un enfant, qui avait déposé une chandelle allumée dans un grenier pour y prendre quelque

chose, avait produit tout le mal. Nous n'en passâmes pas moins toute la nuit sur pied, et l'empereur lui-même ne se coucha que quand il sut l'incendie éteint et que tout était tranquille.

Ayant vu pour la première fois la mer à Gênes, je ne voulus pas quitter Marrac sans être à même de comparer l'Océan à la Méditerranée. Je me rendis donc à Biaritz, situé sur l'Océan, à trois lieues de Bayonne. Nous visitâmes la grotte d'Amour, qui tire son nom d'un malheur arrivé à deux amans. N'ayant point d'autre lieu où ils pussent se voir, ils s'y oublièrent un jour, furent surpris par la marée montante, n'eurent pas le temps de s'échapper, et périrent tous les deux ensemble. Tel est du moins le récit que l'on fait aux voyageurs qui viennent visiter ce lieu, fort curieux à voir sous plusieurs rapports. Pour moi, je n'avais rien vu qui me parût comparable au spectacle de la marée montante et de la marée descendante. Les habitans des côtes de l'Océan y font à peine at-

tention; ce qui prouve que bien souvent ce qui nous semble des phénomènes atteste seulement notre ignorance. Je passai une journée entière dans ce lieu enchanteur, et je ne crois pas avoir éprouvé dans ma vie des sensations plus vives et plus délicieuses. Pour faire cette excursion tout-à-fait en amateurs, nous avions été en kakolet, manière de voyager usitée dans le pays. C'est un cheval sur lequel est adaptée une espèce de bât; une personne monte de chaque côté, de sorte que les deux voyageurs se trouvent dos à dos. Quand ils ne sont pas du même poids, on rétablit l'équilibre à l'aide d'un sac rempli de sable, expédient auquel il nous fallut recourir, ma compagne de voyage étant beaucoup plus légère que moi; je me rappelle même que ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à établir la balance, ce qui nous fit beaucoup rire. Quand on est juché chacun de son côté sur ce singulier appareil, un homme conduit le cheval par la bride.

Bien que les personnes qui accompagnaient

leurs majestés dans leurs voyages fussent peu à même d'établir une différence entre la plus ou la moins grande richesse des productions du pays, je ne saurais passer sous silence l'excellente chère que l'on fait à Bayonne. La mer dans ces parages est extrêmement poissonneuse; les homards, les crevettes, y sont superbes et pour rien; le thon, les sardines fraîches, y sont en abondance et d'une qualité exquise; enfin nous étions dans le pays des ortolans. Le climat de Bayonne n'est pas beau; le voisinage des montagnes s'oppose sans doute au développement de la chaleur que l'on devrait s'attendre à trouver sous cette latitude; nous ne passâmes point un jour sans voir tomber de la pluie, ce qui a lieu, du reste, presque toute l'année : aussi a-t-on surnommé ce pays *le pot de chambre de la France;* cependant il y avait une surabondance de mouches, que nous regardions comme une véritable épidémie. C'est au château de Marrac surtout que nous étions abîmés par ces insectes, à un point tel, que tout ce que je dirais serait

fort au-dessous de la vérité; sans exagération, on ne pouvait pas bâiller sans en avaler plusieurs. Quelque précaution que l'on prît dans les cuisines, il était impossible de rien servir sans qu'il y en eût, et quelquefois beaucoup. On eut recours à différens moyens pour les détruire; on mettait de l'orpin dans des assiettes, et il en tombait en telle quantité, que chaque jour les frotteurs en ramassaient des litres; enfin, pour pouvoir dormir, leurs majestés étaient obligées de faire enfermer leurs lits dans des cousinières.

La cour n'avait, à Marrac, d'autre distraction que le jeu, qu'elle prolongeait quelquefois fort avant dans la nuit, lorsque l'empereur s'était retiré dans son appartement. Alors on restait dans le salon, et plusieurs fois le jour surprit les joueurs les cartes à la main. Souvent l'impératrice quittait la partie et allait se coucher. Sa majesté n'était nullement joueuse, cependant elle aimait assez ce que l'on appelle les jeux de société, et n'intéressait le jeu que pour qu'il ne fût pas tout-à-fait insipide.

Notre séjour à Marrac fut marqué par une petite aventure qui doit trouver sa place ici. L'impératrice, comme je l'ai dit, par un singulier contraste de caractère, était extrêmement jalouse et aimait à s'entourer de jeunes et jolies personnes; elle avait beaucoup de peine à refuser celles qu'on lui présentait, quand elles se recommandaient par un extérieur séduisant. Mademoiselle G*** fut une de celles qui briguèrent l'honneur de lui appartenir, et elle était du voyage de Bayonne. Cette jeune personne était réellement d'une figure charmante, d'une rare fraîcheur, d'une taille fort élégante, et de plus, elle était, comme on dit, affligée de dix-huit ans. A ces dons extérieurs, à ce charme tout-puissant de la jeunesse, mademoiselle G*** joignait les qualités que donne une brillante éducation; elle était fort bonne musicienne et pinçait surtout très-agréablement de la harpe. Quand sa mère la présenta à l'impératrice, nous étions sur le point de partir pour Bordeaux. Après beaucoup d'hésitations, comme si un

secret démon nous poussait toujours à faire ce qui doit nous causer des regrets, sa majesté s'était décidée à l'emmener; elle lui donna en même temps le titre de lectrice, emploi très-facile à remplir auprès de sa majesté, car je ne sache pas que personne à la cour ait jamais lu une seule page en présence de l'impératrice.

On a fort mal parlé de cette jeune personne; ce n'est pas, selon moi, une de celles à qui l'on doive jeter la pierre, car elle fut plus à plaindre qu'à blâmer; sa mère seule fut bien coupable, s'il est vrai, comme on l'a dit, que ce fût un calcul, une spéculation de sa part. Quant à mademoiselle G***, que l'on veuille bien apprécier sa position.

A notre arrivée à Marrac, on donna à mademoiselle G*** une chambre qu'elle habita seule; sa femme de chambre, ne pouvant être logée au palais, couchait au dehors; mademoiselle G*** se trouvait donc, après son départ, dans un isolement presque complet. Le soir seulement, encore n'était-ce pas tous les

jours, l'impératrice la faisait venir dans le salon pour y faire de la musique. Là elle éprouvait toutes sortes de désagrémens, parce que les dames du palais de sa majesté la regardaient du haut de leur grandeur. On peut juger par là combien cette jeune personne se trouvait dans une fausse position. Quelquefois, quand l'impératrice était seule dans la matinée, elle la faisait appeler, mais cela était rare. Ce fut dans une des soirées de l'impératrice que l'empereur la vit et la remarqua. L'ayant trouvée jolie, il résolut d'aller la voir chez elle et la fit prévenir de sa visite par Roustan. C'était un ordre. Que pouvait-elle faire en pareille circonstance? de qui prendre conseil, à qui s'adresser, étant là comme tombée des nues? Et ne faut-il pas aussi faire la part d'une jeune personne humiliée par des dédains, et qui reçoit les hommages du maître du monde?

Une fois heureux, l'empereur se fatigua bien vite de sa nouvelle conquête. L'impératrice ne tarda point à être informée des relations de l'empereur avec mademoiselle

G***; la jeune personne elle-même avoua tout à l'impératrice en se jetant à ses genoux. Sa majesté fut vivement peinée de la conduite que l'empereur avait tenue dans cette circonstance, et tout en plaignant la jeune personne, elle se vit forcée de l'éloigner d'elle. On écrivit à la mère de mademoiselle G*** de venir la chercher; mais comme on craignait que cela ne retardât trop son départ, on la fit partir avec une des femmes de chambre de sa majesté, chargée de la reconduire dans sa famille. Elle rencontra en route sa mère qui rebroussa chemin. Je n'entendis point parler d'elle jusqu'à la restauration, où j'ai su qu'elle avait obtenu les bonnes grâces du duc de Berry.

FIN DU TOME PREMIER.